

**VALERY ALEFF**

**LES LOUPS SE MANGENT ENTRE EUX**

Il faut peut-être d'abord se rendre compte pourquoi on veut échanger quelques propos à la suite de tant d'années qui ne veulent pas disparaître, malgré tous les efforts que l'on entreprend pour tout oublier. L'oubli éternel qui nous est promis ne suffit pas : il nous faut un oubli partiel, sinon nous ne pourrions jouir ni de pain ni de miel ni de n'importe quoi. Parfois, nous nous demandons s'il ne vaut pas mieux laisser ce n'importe quoi jouir de nous. Ne serait-ce pas fraternel et chrétien ? L'essentiel se réduit au mot jouir et ce mantra nous assure que tout ira bien aujourd'hui ou demain ; sinon dans une semaine ou deux. D'habitude le verbe « jouir » s'attache aux vivants qui en sont capables, mais ils ratent le coche la plupart du temps. En revanche, le verbe « oublier » consacre son temps et son énergie aux morts que nous essayons de ne pas oublier, même s'ils le méritent amplement. Pendant des années, certains d'entre eux nous gâchaient la vie, et ne faisaient rien d'autre, de notre point de vue. Et lorsque nous faisons un grand effort pour oublier notre point de vue, leurs nouvelles insultes nous le rappelaient avec obstination, assez rudement. Il est vrai qu'il y a toujours une cousine ou une tante, dans les parages, et sa beauté, sa tendresse nous fait oublier beaucoup de choses, sinon le monde entier. Et puis, une fois que la cousine est hors de la maison, le monde resurgit et, une fois de plus, nos amis nous déçoivent. Nos ennemis ne nous déçoivent jamais. Nous ne nous trompons pas sur nos ennemis : ils sont toujours fidèles au poste. Et leur poste contient plusieurs bombes, sans compter des Kalachnikovs et des revolvers à propos desquels on dit : « C'est le dernier cri. » Le cri, en l'occurrence, est un mot-signe dont les sémioticiens pourraient s'occuper un de ces jours.

Qu'ils s'en occupent ou non, rien ne nous empêche de laisser échapper notre tristesse et notre désespoir, *de temps à autre* : ni notre gosier ni nos cordes vocales ne sont destinés à la permanence dans le domaine des cris. Même le cri que l'on entend dans le film d'Antonioni ne dure pas : le film se termine juste après l'avènement de ce cri – grâce au suicide du héros. D'ailleurs, je ne me souviens pas si c'est lui qui pousse ce cri en produisant un son épouvantable, ou quelqu'un d'autre, un témoin involontaire. Un témoin volontaire pourrait intervenir pour sauver la vie humaine coûte que coûte, au prix de futures souffrances inéluctables, mais personne ne tend une main secourable. Même Antonioni ne le fait pas, faute de motivation, d'inspiration. Un artiste s'épuise et ses personnages se suicident tour à tour, à tour de bras ; au lieu de chercher un autre réalisateur, un autre metteur en scène. Je ne sais donc pas si c'est la terre qui étouffe le cri, ou la lassitude d'Antonioni ou celle de l'acteur lui-même ; il vient de se jeter d'un échafaudage ou d'une tour de Babel locale.

Je me demande si mon ami criait sur son lit de mort ; je ne sais même pas s'il est mort dans son lit ou dans un lit de fortune. Peu importe – même dans un hôpital très chic il vous est

permis de crier autant que vous voulez, et si vous demandez à une infirmière : « Mes cris vous gênent-ils ? » elle répond d'habitude : « Autant en emporte le vent », et ouvre la fenêtre. Vous avez envie de vous envoler pour ne plus vous égosiller, pour ne plus voir le sourire compatissant de l'infirmière qui a l'air de vouloir vous dire : « Vous savez, je crierais volontiers à votre place, mais je me porte comme un charme et par conséquent ce serait illogique de m'épuiser en pure perte. Et je n'aime pas tout ce qui est illogique, vous savez. » Vous savez tout cela et la fenêtre vous attire de plus en plus vers ce que l'on pourrait appeler « ses entrailles » ou simplement « l'infini », « l'autre monde ». Ou « les tréfonds de son âme ».

C'est ainsi que les patients des hôpitaux passent leur temps. Ils se posent des questions stupides et lancent des regards en direction des fenêtres ouvertes, vers l'infini ou l'éternité. Mon ami pensait peut-être à son nouveau livre, au livre qu'il avait l'intention d'écrire à la sortie de l'hôpital. Il était convaincu qu'il en sortirait, étant donné son optimisme à toute épreuve. En entrant quelque part, il pensait toujours qu'il en sortirait, même s'il s'agissait de l'enfer. En tout cas, un jour il m'a dit textuellement, « Si un jour j'atterris en enfer, j'en sortirai, sois en certain. » C'est pour cela que j'en suis certain ; et pourtant j'espère qu'il n'est pas en enfer. Au purgatoire, peut-être. Hélas, il ne croyait pas au purgatoire. Et s'il est en enfer, je suis sûr qu'il y est allé pour prouver à tout le monde qu'il pourrait en sortir. Je lui poserai quelques questions sur l'enfer à la première occasion, et de telles occasions se présentent dès que vous commencez à faire tourner des tables. Vous faites tourner une table et vous entendez une voix qui vous dit : « Je suis en enfer, mais je suis en train d'en sortir. Entendez-vous mes pas ? »

Et puis vous vous rendez compte que quelqu'un joue le rôle du fantôme avec qui vous avez parlé pendant une demi-heure. Ce fantôme vous parlait de l'au-delà, de la pluie et du beau temps, et vous preniez tout cela pour argent comptant. Vous disiez même : « Comme c'est intéressant ! Quel dommage que Dante ne puisse apprendre cette vérité. Il aurait réécrit sa *Comédie* où il n'y a que des erreurs assez grossières. » Mais le temps n'est pas encore venu pour ce genre de conversation et, de toute façon, je n'arrive pas à tourner la table devant laquelle je suis assis. Il me faut un prélude, une sorte d'introduction à la vie posthume de mon ami qui a tout de même vécu sur la surface de la terre environ quatre-vingts ans ; un peu moins, mais cela ne compte pas. Les moins ne comptent presque jamais : ce sont les plus qui comptent. Sauf s'il s'agit d'une poussée de fièvre, naturellement. Alors, ce sont les moins qui comptent et que l'on compte. On se dit : « Moins, moins, moins et voici que je suis guéri. » On se lève, on prend un bain et on se met à chanter d'abord *piano*, puis à tue tête. On tue le temps pendant une heure ou deux et on se met au travail.

Mais la question des pas me tourmente, me travaille à tel point que je me demande si les pas que j'entends parfois sont bien mes pas. Tant de spectres se promènent autour de nous pour la bonne raison qu'il y a beaucoup de spectres dans le monde. (Ils sont plus nombreux que les êtres réels.) Je me demande parfois si c'est moi et pas quelqu'un d'autre. Je marche, j'entends mes pas, et je me demande si ce ne sont pas les pas de mon ami. Montaigne dit, « Nous étions amoureux l'un de l'autre parce que c'était lui, parce que c'était moi. » J'ai l'impression que mes pas reflètent la vie de mon ami. Ou plutôt ils reflètent son outre-tombe, l'état où il séjourne au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. On imagine quelque chose et puis on va plus loin, beaucoup plus loin – cela risque de prendre quelques heures – et l'on voit mon ami qui marche péniblement vers la sortie de l'enfer. Peu importe : je suis capable de faire abstraction de tout ce qui se passe pour pouvoir capter le message de mon ami qui marche quelque part, au-delà de tous les horizons. Ce n'est pas la peine de compter ses pas, même si les physiciens sont attentifs à ce compte, à ce calcul. Je me demande si l'âme les intéresse vraiment.

Je marche le long de mes couloirs, et je me demande si ce mouvement perpétuel correspond à quelque chose, à quelqu'un : à mon ami, aux astres. Les astres se meuvent le long des couloirs qui leur sont destinés. Moi, je marche le long de mes couloirs, et je ne sais même pas s'ils me sont destinés ou non. J'écoute mes pas et c'est ce qui compte ; c'est mon ami. J'écoute les pas de mon ami qui sort de l'enfer pour me confier quelque chose : il y a toujours quelque chose à confier, lorsque l'on sort de l'enfer. Certains pensionnaires vous disent, « Ne vous approchez surtout pas de votre cuisinière à gaz. C'est fatal. » Ou bien : « Ne vous approchez pas de la Sibérie. Ce froid peut vous être fatal. Vous vous pendez quelque part et on vous prend pour une stalactite. » D'accord, on vous prend pour une stalactite et on vous met dans la bouche. Vous fondez dans la bouche d'un être humain. Y aurait-il une mort plus délicieuse ?

Je marche le long de mes couloirs, de mes boudoirs. Et ce sont les pas de mon ami défunt que j'entends, parce que je n'ai pas besoin d'entendre mes propres pas. Je les connais par cœur, de sorte que je me dis de temps en temps, « C'est le premier pas que je fais dans la journée. La journée commence, se met en route grâce à mes pas. » Et puis je compte les pas pour de bon : tant de pas jusqu'à la salle de bain, tant de pas pour atteindre la cuisine. Une fois la cuisine atteinte, mes pas se calment et je commence à réfléchir, et je me demande à quoi je réfléchis, étant donné qu'il n'y a rien et qu'il n'y pas de réflexion. Mais j'aspire à autre chose et cette autre chose est liée à mon ami qui continue de marcher quelque part pour atteindre la sortie de l'enfer. Je marche à sa place : c'est cela la prière des vivants adressée aux morts, selon Dante.

On prie pour les morts et ils redeviennent vivants. Ils dansent une valse, deux valses, et puis ils se disent : « Je suis las de ces valses. Il vaut mieux mourir une fois pour toutes. »

Je marche de long en large, et je me dis que c'est mon ami qui marche. Il est vrai que ce n'est pas un hommage que je lui rends parce que nos relations ont dépassé les frontières de tous les hommages. Je ne sais pas ce que je lui rends. Je ne lui rends peut-être rien du tout. Pourquoi faudrait-il rendre toujours quelque chose ? à quelqu'un ? On ne vous donne rien, mais vous rendez toujours quelque chose, pour être à la page dans le domaine qui s'appelle « la société » ou « le politiquement correct » ou « le généreux à outrance ». Vous rendez quelque chose à quelqu'un, et ce quelqu'un vous dit, « C'est quoi, ça ? »

Et vous dites, « Je vous rends ce qui vous est dû.

Et ce quelqu'un dit, « Je n'aime pas les aumônes. Je préfère crever de faim.

- Non, je ne vous laisserai pas crever de faim, dites-vous.

- Je fais ce que je veux », dis le creveur de faim.

Mais revenons à mes pas, pourvu que j'arrive toujours à marcher, même si c'est à petits pas que je marche ou que je m'écroule. J'entends mes pas et je me dis que ce ne sont pas mes pas, car c'est mon ami que j'écoute ; je suis à l'écoute de mon ami et de sa sagesse. Pendant sa vie terrestre, je l'ai écouté mille-et-une fois – à tel point que je continue à l'écouter au bout de quelques heures, même si les mille-et-une fois étaient déjà enregistrées dans ma mémoire. Mais à présent il a autre chose à m'apprendre, et je commence à compter : « Mille-et-deux fois, mille-et-quatre fois. » Et si, par hasard, je me dis que ma mémoire n'a rien enregistré, je continue à l'écouter et j'enregistre chaque moment, chaque syllabe. Puis je déchiffre ces syllabes et les note dans mon cahier : je me méfie des ordinateurs et de leurs courts-circuits.

À propos, mes séances spirituelles (appelons-les ainsi car, de toute façon, il s'agit d'esprits) pourraient démarrer par une écoute prolongée. Si vous écoutez le silence pendant des heures, tôt ou tard vous entendrez quelque chose, surtout si vous avez un jardin plein d'arbres. Vous écoutez le silence et vous entendez un craquement : les branches de vos arbres ne sont pas situées dans le vide où les cosmonautes s'amuse de temps à autre. Il y a du vent sur terre et ce vent joue avec les branches, avec les feuilles de papier que quelques passants essaient d'attraper, en croyant qu'il s'agit de documents dont la valeur dépasse l'imagination. Ils pensent aussi qu'il s'agit d'argent. Il est vrai qu'ils ne reconnaissent ni des roubles ni des dollars, mais ils se disent peut-être que les dollars de Singapour sont prisés à cause de tous ceux qui cachent leur argent à Singapour. Vous entendez le vent et parfois vous ne l'entendez même pas parce que le vent est immatériel : il ne tombe ni du ciel ni d'une étagère. L'étagère ne tombe pas non plus. Vous pouvez tomber, si vous voulez, mais cela ne vous avancerait à rien. Et il faut le

contraire : il faut qu'un rien vous avance à tout, même si cela risque de prendre quelque temps. Vous vous dites que vous avancez à tout, et que ce tout est le tout absolu et il n'y a rien d'autre à connaître ou à apprendre. Je ne sais rien, je sais tout – toutes ces exclamations se mélangent dans votre tête et ailleurs. Et comme d'habitude, vous laissez votre tête où elle est car vous préférez ailleurs. Et même si votre tête fait une réclamation, vous dites (ou vous ne dites rien), « Je peux vivre sans tête, comme le héros d'un roman américain écrit par Main Raid ou Mine Ride or Wrinkle. *My uncle of sorts.* »

Montaigne disait – et j'imagine qu'il se rendait compte de ce qu'il se disait : « Mon ami était moi et moi, j'étais lui. » Je n'étais pas mon ami ; il n'était pas moi, loin de là. Lorsque nous marchions dans la même rue, à longueur de journée, je n'avais pas l'impression d'être lui, ne serait-ce qu'en partie ; même si nous buvions la même bière, le même vin. Il pouvait m'apprendre quelque chose, mais je sentais qu'il aimait quelqu'un d'autre ; et je savais qui était cet autre : il n'y avait pas de cachotteries dans notre milieu. Au moins, il n'y avait-t-il pas de cachotteries au milieu de notre milieu, tandis que la périphérie supportait toutes sortes de trahisons et de manigances. La plupart du temps, c'est le centre qui supporte les attaques : c'est ainsi que cela s'est passé lors du coup d'État d'Octobre, en Russie. C'est le centre qu'on attaque, et c'est le centre qui ne résiste pas. Mais les trahisons résistent. Il y a des révolutions – *Russian*, d'octobre – et les amis les regardent froidement, comme si ces froids et ces chauds ne les concernaient pas. Ils vivent dans un laboratoire qui produit (peu à peu) une sorte d'Homunculus.

Que fais-je de mon ami ? Devrais-je le prendre dans mes bras, sa dépouille mortelle ? Devrais-je écouter sa poitrine pour savoir s'il respire toujours pour ne pas mourir du manque d'air ? Il manque d'air et j'insuffle ma vie dans sa mort en appliquant mes lèvres sur ses lèvres et, par leur intermédiaire, à tous les organes, à tous les violons et les pianos de son corps. Tout d'un coup, il se met à jouer une sonate de Schubert ou de Beethoven ou de Haydn. Mon ami a écrit un opéra sur la *Vita Nuova* de Dante. J'ai l'impression qu'il a appliqué sa vieille vie à la nouvelle vie qui s'offrait à lui. Quand j'ai décidé de quitter l'Union Soviétique, je lui ai demandé de faire en ma compagnie un tour de vieilles villes russes pour que je les emmagasine, pour qu'elles m'aident à survivre à l'étranger. J'imagine que ma réflexion n'est pas tout à fait périmée : il y a toujours des gens, même s'il agit du vingt-troisième siècle. Et il y a toujours des villes auxquelles vous êtes attaché en vertu de vos vies antérieures. Il y a des gens qui pensent que toutes vos vies antérieures sont bien inférieures à la vie que vous menez actuellement, grâce au progrès technologique et aussi au bla-bla-bla. Vous supprimez un bla, vous respirez profondément. Et même si vous ne respirez pas profondément, vous respirez superficiellement, et cet air venu d'ailleurs remplit vos poumons.

Je lui demande de me tenir compagnie lors de ce périple – tout méritait le nom de périple en Union Soviétique, même un pas innocent qui vous dirigeait vers les toilettes, par exemple. Vous vous dirigez vers les toilettes en pensant qu'il s'agit des toilettes qui ne puent pas : les toilettes ne sont pas censées puer ; dans un pays démocratique, s'entend. Il s'agit en fait d'un pensum. Vous vous y dirigez (vers les toilettes et aussi vers le pensum) et vous n'y trouvez que de la puanteur ; et aussi quelques excréments, par ci par là. Vous vous demandez comment des toilettes de cette taille réussissent à contenir tant de matière. Vous avez l'impression que le contenu déborde son récipient, de sorte que vous levez les yeux pour vous assurer que le plafond est toujours là. Ne s'est-il pas déplacé sous la poussée des excréments de toutes sortes ? La même pensée parcourt votre esprit au sujet du sol, du plancher : vous ne savez pas quel nom attribuer à cet amas d'excréments que vous voyez sous vos pieds. Bref, j'ai demandé à mon ami de me tenir compagnie dans l'espoir que notre route ne serait pas jonchée d'excréments et de cadavres. En Russie, vous tombez toujours sur un cadavre ou deux, et il vaut mieux ne pas trébucher sur ces cadavres ; pour ne pas tomber sur eux. Il y a aussi des cadavres dans les airs, comme si Magritte était passé par là, par toute la Russie sans exception.

Je ne suis pas féru de matières, de sujets scatologiques, et même les toilettes dont la propreté est au-dessus de tout soupçon produisent plusieurs grimaces sur mon visage ; comme si une grimace ne suffisait pas dans ces circonstances. (Une grimace peut suffire dans n'importe quelle circonstance : tout dépend de son intensité.) J'en parle – je parle de ces nuances fécales parce que le refus de mon ami de m'accompagner au cours de mon voyage d'adieu, était étroitement lié à la colique. En tout cas, c'est l'argument auquel il a recouru à ce moment plutôt critique. Une fois de plus, je suis obligé d'expliquer ce qui s'est passé dans ma vie en 1974 quand j'ai quitté l'URSS définitivement, malgré mes courts séjours dans mon pays natal. Oui, j'y séjourne de temps à autre, mais je ne m'y installerai jamais. Il est vrai que ce fait, ce non-projet, ce non-désir ne concerne que moi-même, et n'importe qui peut me faire le reproche suivant : « Pourquoi en parler au monde entier ? Gardez tout ça pour vous. » Il en va de même pour mon ami que je pourrais également garder pour moi. Mais il y a plusieurs obstacles qui m'empêcheraient de le faire. Obstacles, bâtons dans les roues. (Et aussi bâtons rompus.) D'ailleurs, il n'y a pas de roues en l'occurrence : je ne roule pas vers mon ami, soi-disant ou non. Je roule plutôt dans la direction opposée. De toute façon nous ne vivons plus dans la même ville, dans le même pays. J'ai un vélo d'appartement dans ma maison, et ce que je suis en train de faire ressemble un peu aux exercices auxquels je m'adonne sur cet engin. Il n'avance pas, mais mon corps ou plutôt mes jambes avancent vers la santé, la longévité. Mon ami a une femme qu'il adore, et il adore aussi le pays où il vit, l'espace qui le tient dans ses bras. Dans

ces conditions il est hors de question de m'y joindre où que je sois – en dehors de ce pays, de cette ville et de cette femme. Et je suis en dehors de tout cela ; en dehors de sa femme surtout. Un jour ils m'ont rendu visite, tous les deux, à Versailles où j'ai vécu (encore un leitmotiv) trente-trois ans. Nous avons bu plusieurs bouteilles de vin, une dizaine peut-être, et le lendemain il s'est installé dans mon lit pour me dire : « Je t'aime, je t'aime, je t'aime. » Rien d'autre ; cela n'est jamais allé plus loin, ce qui veut dire : « pas de volupté ». On exclut donc un mot de la célèbre formule de Baudelaire. D'ailleurs, hier j'ai écouté une interview de George Bataille qui a dit : Baudelaire et Kafka se sentaient coupables en écrivant quoi que ce soit, à l'exception des notes destinées à leur concierge. (Je dis n'importe quoi.) Pourquoi se sentaient-ils coupables ? Parce que Kafka – pour ne prendre que son exemple – désobéissait à son père. Moi, j'ai désobéi à ma mère qui trouvait mes écrits ou mes gribouillis abjects. Je me demande ce que l'on aurait senti avec mon ami, si l'on était allé plus loin : jusqu'au lit le plus proche. Parfois le lit le plus proche est si loin de la vie qu'on a l'impression de mourir – même à une dizaine de mètres de son emplacement.

Il y a donc beaucoup de bâtons sur mon chemin qui, en principe, devrait me conduire vers le corps, l'âme et le cerveau de mon ami. Je vois un bâton et je lui dis, « Tu es envoyé par qui ? »

Et le bâton de répondre, « Par la femme de ton ami que tu connais bien.

- Il est vrai que je la connais bien. Après tout, j'étais amoureux d'elle pendant tout un temps. Mais ce temps est bien révolu.

- Ce bâton n'est pas révolu, comme tu peux le constater.

- Que dois-je faire ?

- Lorsque ton ami te dit qu'il t'aime, tu dois lui répondre : 'De toute façon, la volupté est exclue de nos relations. Contentons-nous de Heidegger et de Montaigne.' »

Donc, je veux rendre visite aux villes qui constituent le trésor de l'ancien Russie – pour leur dire « merci » et « adieu ». Mon ami le plus cher refuse de me suivre ou de me guider – il connaît ces villes mille fois mieux que moi – et je me mets en colère. Il répond à ma colère d'une manière adéquate : d'abord, il déclare qu'il a la colique et par conséquent qu'il ne peut voyager ; mieux encore, il doit rester à proximité de n'importe quelles toilettes, propres ou non pour parer au plus pressé. « Veux-tu demeurer dans ma demeure ? » je lui demande. « Non, non, non, je veux rentrer à la maison. » « Et si tu ne tiens pas le coup ? » « Quel coup ? quel coup ? demande-t-il. Je ne ressens aucun coup, mais beaucoup de pulsions me parcourent, comme des frissons. Et ces frissons me poussent, me poussent, me poussent vers les toilettes. Et je suis incapable de me retenir. En tous cas, je ne pourrai aller avec toi nulle part, même pas

au Kremlin auquel tu devrais dire adieu, me semble-t-il. Si tu décides à le faire, j'y irai avec toi demain ou après-demain. Tu feras tes adieux au Kremlin. Tu te mettras à genoux devant les cathédrales. Tu te mettras à genoux devant la cloche – tu sais, cette cloche qui est tombée. Elle ne s'est jamais relevée, tu sais. Une vraie chute définitive. Mais je pars, je pars, je pars. Je n'ai pas le temps. Puis-je sortir de ton appartement ? L'aurais-tu fermé à double tour ? Veux-tu mourir avec moi ? »

« Je veux vivre à Paris ou à Londres », lui réponds-je en ouvrant la porte qui n'était fermée, ni à double tour ni à triple tour. Pourquoi raconter tout cela ? Proust nous rebat les oreilles avec Combray ; il les encombre plutôt. Pourquoi devrais-je avoir honte d'étaler mes souvenirs au grand jour ? Mes souvenirs, ma Russie, mes clés, mon ami qui titubent à longueur de journée ? Oui, je reviens aux mêmes thèmes, tels que mon piano, mon départ de l'Union Soviétique – je crois que je ne serais pas parti de la Russie – et inévitablement cela me rappelle Wagner, ses leitmotive. On entend quelques notes et on se dit : « C'est Wotan et son courroux. » On entend encore quatre notes et on se dit : « C'est son glaive. » Et puis l'amour de Brunhilde arrive au galop (c'est le cas de le dire). Sept notes, huit notes. Et moi, je dis : « Je suis né à Moscou. Je suis russe. (Cinq notes.) J'ai quitté mon pays, j'ai aimé mon ami. » Mais comment, comment ? me demandent les observateurs ou les simples passants. « Je l'aimais sans volupté, comme dit quelqu'un. D'ailleurs, je crois que c'est Sénèque qui le dit.

- Aimer sans volupté ? Cela veut dire quoi, d'après vous ?
- Cela veut dire qu'on ne se dirige pas toujours vers le lit le plus proche.
- Où vous dirigez-vous, sans indiscretion ?
- Vers la cave.
- Et que faites-vous après avoir bu deux bouteilles ?
- Nous en buvons une troisième. »

Je joue du piano ; par conséquent, je suis pianiste. C'est un de mes leitmotive – comme le glaive de Wotan. Est-ce un glaive, une épée ? Comme d'habitude, j'avoue mon ignorance avant d'aborder un sujet capable de me mettre dans l'embarras. Si vous écoutez les opéras de Wagner sans avoir aucune idée de ce que la musique vous raconte, vous pouvez regarder les batailles, les géants et tous les glaives possibles et imaginables sans pénétrer le texte ; et la musique, par ricochet. Quand je dis que je suis né à Moscou, cela signifie que j'ai baigné dans son atmosphère pendant des années ; si l'on fait abstraction de mes vies antérieures. La plupart de ces vies se sont déroulées à Moscou, à Petersburg et dans quelques propriétés disséminées autour de ces villes. Mon amie la plus chère m'a dit qu'elle avait fait ma connaissance à Versailles. Hélas, je n'en ai pas souvenance.

Il est vrai que mon départ de mon pays natal fait partie de ma vie antérieure. Et les coliques de mon ami le plus cher ? Il ne parlait que de ses coliques ; il philosophait à coups de marteau. On peut philosopher en parlant ; lui, il philosophait en courant. Tout d'un coup il s'est mis à courir derrière un bus qui aurait pu l'approcher de sa maison, s'il l'avait rattrapé. Il n'a rien rattrapé ce jour-là ; ni rattrapé ni attrapé. Il aurait pu m'attraper, me mettre sous sa protection, en disant, « Reste, reste, reste, c'est de la folie. » Il n'a rien dit de tel ; il n'a rien dit tel quel. Souvent il vaut mieux ne rien dire tel quel.

J'ai fait deux tentatives pour m'évader d'Union Soviétique ; pour pouvoir me délecter du chocolat suisse, comme je me le disais pour justifier mon acte déraisonnable, antipatriotique, antifamilial. À présent je ne mange plus de chocolat, plus de sucreries. J'évite le sucre au point de ne plus supporter le sucre résiduel que l'on trouve dans certains vins ; même dans de grands vins, pour être exact. Pour être exact envers mon organisme, comme on dit, j'évite tout sucre, et les autres me disent (parmi eux il y a beaucoup de médecins) : « Si vous vous privez de sucre, vous vous privez de votre cerveau. Rappelez-vous Toscanini qui mettait quatre morceaux de sucre dans son café. C'est pour ça qu'il a réussi à diriger *Le Bas Masqué* à l'âge de quatre-vingt-sept ans. »

Je suis presque toujours au milieu d'un bal masqué, et mon ami n'y est pas pour rien. Il n'est jamais pour rien, entre parenthèses. (Pourquoi ne pas le mettre entre parenthèses, une fois pour toutes ?) Cela me rappelle la situation que l'on observe quand les particules apparaissent sur un écran quelconque. Mais d'abord nous devons nous imaginer mon ami qui court derrière un bus – en pure perte, cela va sans dire. Le bus perd un passager ; mon ami perd le bus. Je me demande – je me le demande toujours – si l'on peut courir en période de colique. Vous avez la colique (si vous l'avez vraiment) et vous courez, courez, courez pour atteindre les toilettes les plus proches. Et s'il n'y a pas de toilettes du tout, ni les plus proches, ni les plus lointaines ? Vous courez derrière un bus que vous essayez d'attraper ; c'est ce que vous dites, en tous cas. Mais un bus n'a rien à voir avec les toilettes, à part l'espace clos. Les portes se ferment, comme on dit. Peut-on courir dans cet état ? S'il m'arrive quelque chose dans ce domaine, je marche précipitamment en assumant plusieurs fonctions que je ne décrirai pas par le menu. (Un tel menu dans un restaurant vous donnerait la colique.) Il courait, il courait, il courait – pour échapper à mon voyage d'adieu. Pour échapper à notre adieu, en quelque sorte. Et il n'a pas dit, tout en courant, « Reste, reste, je t'aime, je t'aime. Il est vrai que je t'aime sans volupté, mais il vaut mieux être sans volupté qu'être aimé sans amour. »

Je ne suis pas sûr que tout cela soit pertinent, même dans le cadre d'une quelconque absurdité dont Ionesco s'est emparé au milieu de sa vie, si mes calculs sont exacts. De quoi

peut-on parler dans n'importe quel cadre, quelle que soit la somptuosité de ce cadre ? Moscou ne nous offrait pas un cadre digne de notre inspiration – c'est le moins qu'on puisse dire. Toutes les destructions qu'elle a subies après la soi-disant révolution que j'écrirais toujours avec un « r » minuscule, parce cette fameuse révolution d'Octobre était un coup d'état, rien de plus, (une phrase à la Proust) continuaient à la défigurer même après la mort de Staline. On aurait dit ceci : « Les communistes ont pris la figure de Moscou pour mettre un 'dé' devant cette figure. » Moi, en tout cas, je n'ai jamais été inspiré par Moscou, et même les endroits que la plupart des touristes étrangers connaissent malgré leur ignorance de la langue russe, m'étaient inconnus. Par exemple, l'étang des Patriarches où débute le roman de Boulgakov. Quelqu'un a dit un jour : « Ce roman ne débute pas : il a toujours existé, car Satan est immortel et éternel. » Une fois de plus, je n'ai pas envie d'entrer dans les détails, d'autant que mon ami m'attend, me semble-t-il. Il m'attend sans m'attendre, cela va sans dire, étant donné son décès et le succès de son déménagement dans l'au-delà d'où il fait de son mieux pour sortir ; si je ne me trompe.

Le cadre où je vis actuellement est plus approprié aux monologues (ou aux dialogues) où tout se mêle et où l'on peut dire sans rougir : « J'écris n'importe quoi pour me faire plaisir. » Tant pis si cela ne fait plaisir à personne d'autre, comme aurait dit Baudelaire ou n'importe quel génie méconnu. (« *Les fleurs du mal* me font plaisir. ») J'écris n'importe quoi et tant mieux pour moi. Il y a une touche égoïste à l'intérieur de cette réflexion, et cela me ramène vers mon ami qui continue à courir derrière un bus, comme si ce bus était plus important que notre amitié que Montaigne et Cicéron chantent dans leurs chefs-d'œuvre. Ils chantent, ils chantent, ils chantent, mais notre amitié, celle de mon ami et de votre humble serviteur, n'avance pas d'un pouce : elle est toujours au point mort où se situent quelques trahisons que mon ami continue de perpétrer, grâce à la ténacité de ma mémoire : elle est tenace pour tout ce qui est franchement mauvais, criminel, déloyal et tutti quanti. N'est-ce pas égoïste ? Courir après un bus au moment où j'aspire à faire mes adieux à la Sainte Russie ? (Les majuscules s'imposent. C'est plus imposant.)

J'allais écrire : « Pour en revenir à mon ami », mais étant donné que je ne suis jamais parti – j'ai quitté la Russie, pas la personne dont je parle – j'aimerais suivre le cours de sa vie en lisant le livre que Cicéron consacre à l'amitié. Je crois que mon ami est digne de Cicéron ; en tout cas, il est digne de l'analyse que je m'appête à construire sur la base de ce livre, sur le matériau fourni par quelques pages, par quelques hommages à l'amitié absolue. Je crois, par ailleurs, que l'amitié qui lie toujours nos deux personnes, mon ami et moi, n'était pas absolue ; loin de là. Par moments, j'ai même l'impression qu'elle n'était pas relative. Elle était peut-être

toute relative, mais cela n'a pas d'importance ; pour le moment, en tout cas. Les faits comptent plus que les jugements hâtifs et, somme toute, fautifs. Et sommaires.

Je ferais mieux de commencer par une analyse approfondie de ses livres : il en a écrit une dizaine. Dans ce cas, personne ne dira : « Son héros n'est pas digne du matériau qu'il utilise », car mon ami est certainement digne de lui-même. Personne ne dira : « Cicéron est grand et son ami est encore plus petit que lui-même. » Il est vrai que mon ami était un peu plus grand que moi – sur le plan physique ou corporel. Il y a plusieurs plans dans notre existence, et certains d'entre-nous pensent naïvement que leur nombre est infini. Vous vous ennuyez et vous changez de plan pour vous amuser – pour *enjoy yourself*. Vous vous divertissez, mais le divertissement se termine, tôt ou tard. Alors, vous sautez une fois encore. Au lieu de sauter au cou de quelqu'un, vous sautez en direction d'un autre plan, ce qui veut dire, parfois, que vous sautez au cou de quelqu'un. Et ce saut – s'il n'est pas sot, ce que vous risquez de regretter un jour – change votre vie du tout au tout. Ou du rien au tout. Ou du rien au rien : tout dépend de vous et de votre façon de sauter.

Dans un de ces livres nombreux et touffus, mon ami parle de l'évolution – sans parler de Darwin, figurez-vous. Pour une fois, il ne s'agit pas des chimpanzés et des êtres humains, quelle que soit leur intelligence. Il s'agit de l'évolution dans le domaine des arts où l'on n'évolue pas, à mon avis. (Pas à l'avis de mon ami.) On se métamorphose, plutôt, sans devenir l'insecte de Kafka pour autant. (Dès que nous prononçons le mot « métamorphose », les insectes de toute sorte nous envahissent.) Il parle d'Akhmatova et de Pasternak qui ont béni des poètes plus jeunes et moins doués. « Mais ils ne connaissaient pas... » Ensuite il s'enfonce dans une description qui nous fait découvrir (ne serait-ce qu'à moitié) des poètes qui ont été découverts au début des années soixante-dix. Ils s'appellent les « *obéréouti* » et, d'après mon ami, à son avis, ce sont eux qui ont commencé l'ère absurde dans l'histoire des arts – pas Ionesco, pas Beckett. À dire vrai – et il faut toujours essayer de dire et d'écrire vrai – Beckett a toujours nié son appartenance fictive à ce mouvement littéraire. Quant à Ionesco, son lien avec ce mouvement se limite à quelques pièces, pas à l'ensemble de son œuvre. *Les rhinocéros* est une pièce absurde pour la bonne raison que nous n'avons aucune chance de devenir des rhinocéros au cours de notre évolution, quelle que soit sa durée darwinienne. Nous les sommes déjà peut-être, mais un humain n'a pas besoin de devenir un rhinocéros pour l'être. (On constate avec stupeur que le héros de Kafka est bien supérieur à cette fabrication absurde.)

Il n'y a pas de progrès dans l'art : tout le monde est au courant de cette hypothèse ; grâce à Bach peut-être. Ou grâce à Homère. Mais y aurait-il une évolution ? Mon ami parle de la bénédiction octroyée aux jeunes par les maîtres connus et reconnus et torturés par le régime

soviétique. Mais de quelle évolution peut-on parler dans un monde où les malheurs n'évoluent pas ? Il est vrai qu'on peut dire : « La bombe atomique n'existait pas au quatorzième siècle. » Et l'amour, le suicide, le désespoir ? Et les racines sur lesquelles on trébuche ? Les bâtons qu'on vous met partout – non seulement les humains, mais aussi le destin qui les manie à la perfection ? Vous voyez un bâton et quelqu'un vous dit : « Si vous voulez continuer votre route avec tous les paradis au bout et même au milieu, vous feriez mieux de sauter par-dessus ce bâton. » Vous sautez, vous échouez et le bâton vous assène un coup dans le dos. Encore une tentative, encore un coup. Vous dites au destin : « Ce ne sont tout de même pas les jeux Olympiques. Suis-je censé devenir un champion pour faire quelques pas en direction de mon bonheur ? » « La direction de vos pas dépend de votre réussite. Vous ne savez pas vers quoi vous avancez. Vers le malheur peut-être. Vous ne pouvez rien savoir à l'avance. Seule cette gymnastique peut vous renseigner sur votre futur, en disant : 'C'est de mauvais augure. C'est de bon augure.' »

Bref, il n'y a pas d'évolution. Les poètes continuent à décrire le même bâton qui change de couleur et même de dimension. Mais cela ne change rien : c'est toujours un bâton et pas une carotte. Il est vrai qu'il y a des optimistes parmi les membres de la société des arts ; Bachelard, entre autres. Il prétend que nous célébrons toujours la carotte, qu'il n'y a qu'une carotte devant notre bouche et par conséquent que nous devons dessiner et peindre cette carotte aussi souvent que nous le pouvons. (Et nous pouvons toujours peindre une carotte ; n'importe quel enfant ou n'importe quelle nullité peut lui conférer un aspect visuel, au lieu de se contenter du mot « carotte », quelle que soit la puissance des mots.) On naît à côté d'une carotte et on continue son chemin en compagnie de ce talisman. Chemin faisant, on apprend que les carottes sont bonnes pour la santé – pour les yeux, entre autres. Et aussi pour le reste de nos éléments. Nous pendons des carottes un peu partout et les lapins arrivent en masse pour les manger en un rien de temps. (Je ne suis pas sûr que ce soient les lapins qui mangent des carottes. Ne mangeraient-ils pas plutôt des navets ?)

Il n'y a pas d'évolution. Les *obéréoutes* n'ont pas changé le cours de ma vie poétique pour la bonne raison que cette vie change en fonction de mes humeurs, de ma mythologie personnelle connectée à la mythologie universelle ou cosmique, car même les galaxies se comportent de la même façon ; de manière humaine, si je puis dire. Elles s'aiment, elles écoutent les insultes des étoiles, et elles répondent à ces insultes en envoyant des parfums vers ces étoiles ; un geste humaniste, matérialiste et fouriériste. Cette mythologie me tient à cœur ou, plus exactement, elle me tient, corps et âme. Elle tient mon corps et mon âme, et cela n'arrive pas tous les jours. Je fais partie de cette mythologie, et pourtant je serais plus heureux

parmi les tigres ou les chats, si modestes soient-ils en comparaison des tigres. Certes, je ne dirais pas non, si l'on me donnait une occasion de manger quelques humains – pas mal, pas mal – en les croquant comme on croque un croque-monsieur ou un croque-madame. (Pas un croque-enfant : il faut respecter les règles de la politique correcte et aimable.) Néanmoins, je fais partie de cette mythologie. Tantôt c'est le néant, tantôt c'est moins. Malgré ces hauts et ces bas – il y a très peu de hauts dans ce domaine – je partage la mythologie et ses nuances qui appartiennent à la race humaine. Je ne peux faire autrement : mon chat ne comprendra jamais que je suis un chat, moi aussi. Il me traitera toujours comme un *alien*, un extra-terrestre. J'ai beau entamer des conversations interminables avec lui – rien n'y fait. Je suis toujours un humain ; il est toujours un chat. Rien à faire, rien à dire.

La mythologie humaine ? c'est quoi ? J'ai dit à mon ami : « Borges dit que si un sonnet de Shakespeare était composé aujourd'hui, ce serait un chef-d'œuvre absolu. » « De quoi parles-tu » ? a-t-il répondu. De quoi parlait-il ? Shakespeare ne connaissait pas les artistes qui faisaient partie du conceptualisme moscovite. Ne pourrait-on pas écrire quelque chose en dehors de ce conceptualisme, en dehors de n'importe quelle évolution ? Ne pourrait-on pas écrire comme un chimpanzé, comme une souris ? Kafka n'écrivait-il pas comme une souris, comme Joséphine ? Comme un sourire, en fait. Quand j'ai cité Borges en présence de mon ami, il s'est retourné plusieurs fois, comme pour voir l'ombre de Borges, et ses paroles portaient le message suivant, « Tout évolue en fonction de ce qui se passe dans la société. La société vit autour de nous et même à l'intérieur de notre corps. On ne peut en faire abstraction. »

Et puis il s'est étendu sur les mystiques de l'art contemporain, plus ou moins contemporain ; sur les magiciens, tels que Duchamp, John Cage, Malevitch. À un moment donné (il y a eu une multitude de moments donnés dans son long discours) il m'a rappelé le doigt d'un gourou bouddhiste qui, au lieu de s'étendre sur le nirvana, s'étendait au sol ou levait un doigt. Un élève s'est mis à l'imiter et le professeur a coupé ce doigt avec une hache. (Les haches ont vu le jour bien avant les meurtres de Raskolnikov.) Je raconte cette histoire dans un de mes romans anciens. Bref, d'après mon ami, les mages, tous ces magiciens dont il parle à n'en plus finir, levaient leur index au lieu d'écrire des opéras ou de peindre un millier de figures géométriques, comme le faisaient Filonov et Picasso. Il s'agissait d'un geste et le monde éclatait car il n'avait pas le choix. D'après mon ami, Andy Warhol et Rauschenberg ne faisaient pas partie des rois mages, mais ils étaient capables de secouer l'atmosphère. Et Horst (*whatever his name*) n'est même pas à même de secouer quoi que ce soit ; mais il est grand quand-même. J'ai dit à mon ami que je n'aimais pas les doigts levés – à l'exception du doigt du célèbre bouddhiste. Par contre, j'aime Pouchkine qui fourrait ses doigts partout, créant une multiplicité sans laquelle

une œuvre d'art ne peut décoller d'un slogan, de la surface d'un slogan. « Il faut toujours voler 'entre autres', à condition que ces autres ne soient ni hommes ni femmes. » En entendant le mot « femme », il s'est mis à parler d'une performance qu'il avait vue « la semaine dernière ». Une femme était assise sur scène et ne faisait rien – « parce qu'il n'y a rien à faire », a-t-il ajouté, en hochant simultanément la tête et les épaules. « Et ton éloge des textures est ridicule. »

À ce moment-là, j'ai décidé de changer de sujet pour satisfaire les besoins esthétiques de mon ami, en lui parlant des abstractionnistes, des tachistes, et je ne suis pas sûr que je connaisse les autres noms qu'on emploie d'habitude pour désigner quelque chose de ce genre. Quel est ce genre ? On ne peut pas dire qu'il soit tout à fait abstrait : parfois on voit le visage d'une femme sur les tableaux, sur les canevas de ces peintres. Et lorsqu'on y voit ce genre de visage – cela arrive, me semble-t-il, dans les tableaux de De Coons, si je ne me trompe ; et je me trompe, je trompe – on se dit qu'il s'agit d'une femme abstraite ou tachiste. On se dit qu'il s'agit d'une tache. Et que peut-on dire à propos d'une tache, à l'exception de ce que l'on dit à ce sujet habituellement ? On dit : « C'est une tache, rien d'autre. » Aujourd'hui, par contre – c'est une époque féministe – on dit : « Cette tache est une femme – une belle femme, de surcroît. » Mon ami n'était ni une tache ni une femme. Souvent on dit en regardant un homosexuel : « C'est une femme. » Mon ami était un homosexuel latent. Je dirais même qu'il était latent tout court ou tout long. Il était assez long, si l'on prend en considération sa taille ; et ses ambitions. Je ne crois pas qu'il ait été court, quelle que soit la période de son existence que nous mettons sous un microscope. Ce n'est pas la meilleure méthode pour étudier les êtres humains : vous mettez cet être sous un microscope et vous ne voyez que des larves, des bactéries ou des trahisons. D'ailleurs, je ne sais pas où se situe ce « plus haut ». Il se peut que je n'arrive jamais à voir ce plus haut, même si je me mets sur plusieurs chaises. Je m'y mets, je m'écroule et je vois mes pieds ; même pas les pieds de mon ami.

Il n'y a pas d'évolution dans le domaine des arts : nous patageons dans le même paradis. Nous pensons que nous créons quelque chose, que nous nous exprimons. Et nous disons « nous, nous, nous, nous, nous, nous », si l'on nous interroge au sujet de nos travaux ; ou à n'importe quel sujet. Mon ami emploie le mot « conceptuel » et je sais que Deleuze employait le même mot – dans un autre sens, peut-être. Moi, j'emploie ce mot pour dire et signifier que je suis le concept de moi-même. Et je ne sais pas s'il y a d'autres définitions de ce mot, de ce concept, de ce cèpe : il vaut mieux parler des plaisirs liés à la table qui se trouve au centre de ma maison, étant donné que, il y a quelques jours, j'ai bu une bouteille de Château Margaux 1937, sans le savoir. Effectivement, je suis descendu dans la cave à la recherche d'une bouteille

perdue et j'ai mis la main sur cette bouteille sans savoir sur quoi je mettais la main. Et puis je m'en suis rendu compte, en me disant : « C'était décadent. »

La mythologie humaine ne se limite pas aux désastres, mais elle décline, décline, décline. De temps à autre, il y a un clin d'œil et puis plus rien. C'est étrange de constater que parfois on ne reçoit pas de signaux de cette fameuse mythologie – de la bibliothèque de nos sensations, pensées, conclusions (si caduques soient-elles), de nos thèmes musicaux qui éveillent toutes sortes de sentiments. On peut arriver à un jugement qui semble contredire la plupart des grands poètes de toutes les époques : la haine, l'envie et la cupidité sont bien plus importantes que l'amour. À moins qu'on ne dise : l'amour de la haine, l'amour de l'envie et naturellement, l'amour des Rolex et des Ferrari. Il faut reconnaître qu'à mes débuts, à l'âge le plus tendre que l'on puisse imaginer, j'étais très humain, très porté à faire confiance à tout le monde. Qui plus est, je donnais des bonbons aux filles et aux garçons de mon âge, de sorte que souvent il n'en restait pas pour moi-même. C'est pour cela que j'aimais les bonbons plus que le chocolat : on aime ce que l'on distribue, ce que l'on donne sans penser à la suite de son acte. Quand on y pense – et en ce moment j'y pense intensément – on aime cette distribution ou plutôt le contenu de cette distribution plus que les cadeaux, comme si la générosité, l'amour que l'on exhibe à l'endroit de l'humanité s'ajoute à la valeur de ce que l'on distribue. Parfois, on peut se forcer la main dans ce domaine : si vous n'aimez pas quelque chose, par exemple les abricots, vous en achetez quelques kilos et vous vous mettez à les distribuer à droite et à gauche. Et au bout de quelque temps, vous constaterez que vous ne pouvez plus vous passer des abricots.

Et pourtant la mythologie humaine demeure – grâce à la littérature, aux opéras de Wagner, aux symphonies de Bruckner. Depuis quelque temps, je regarde des documentaires russes consacrés aux acteurs, aux actrices qui s'aimaient d'un amour plutôt tendre – jusqu'au moment où ils se mettaient à se taper dessus avec une violence extrême. La police arrivait au milieu de la bagarre, mais les policiers se rendaient compte qu'ils étaient au beau milieu de la bagarre qui recommençait de plus belle, malgré la présence des policiers. On avait beau vouloir séparer les ennemis, et si l'on réussissait à les séparer, ne serait-ce que l'espace de quelques instants, ils se mettaient à lancer des objets assez lourds, et la plupart du temps ces objets atteignaient, touchaient leur cible. C'était quoi, la cible dont je parle ? Pas le visage, contrairement à ce que l'on pense d'habitude. C'étaient des organes génitaux. « Tu seras touché par où tu as péché », comme disent les Russes. Au début de ces documentaires, vous voyez une quantité importante de beautés : visages, corps, jambes, lèvres, ventres. On vous dit : « Cette actrice était la coqueluche de la société soviétique. Un jour, cet acteur que vous voyez sur l'écran, tombe amoureux de cette actrice, éperdument, pathétiquement. Il lui envoie des fleurs, il se couche

devant elle dès qu'elle quitte la porte d'entrée de sa demeure. Elle se dit : « Un jour je lui marcherai dessus. Ce serait très désagréable, d'autant que je risquerais de le rendre aveugle ou sourd ou les deux à la fois. Il vaut mieux l'épouser. » Elle l'épouse et quelques années plus tard elle lui marche dessus au cours de leurs bagarres. « J'aurais dû te marcher dessus il y a quelques années – au lieu de t'épouser, salaud que tu es. J'aurais dû te rendre aveugle et sourd. Ça t'aurait empêché de coucher avec cette traînée. » Et elle lui assène un nouveau coup de pied qui vise – cela vas sans dire – un de ses organes génitaux. (Il y en a combien? Faut-il inclure les lèvres dans ce domaine génital, crucial ?)

Mais revenons aux morts, à mon ami, entres autres. (Entre autres est une phrase qui m'effraie car il n'y a rien de plus horrible que cette existence entre autres. On peut exister « entre », par contre.) J'ai lu quelque part qu'il y a un liquide qui répond à vos questions et même à vos désirs, si vous êtes bien luné. On parle aussi d'un amour liquide, mais cela me paraît trop direct : il y a trop de liquides qui participent à l'opération amoureuse. Et je n'ai pas envie d'énumérer ces liquides, d'autant que tout le monde les connaît, ne serait-ce que tactilement. Vous touchez quelque chose, vous sentez un liquide sous vos doigts (ou sous votre nez), et vous vous dites, « Quelqu'un est en train de faire l'amour. Il y a un quelqu'un ou deux quelque-un – peu importe. Il s'agit de l'amour, un point c'est tout. » Un liquide, c'est tout, je dirais plutôt. Mais une réponse liquide appartient à une autre catégorie de phénomènes. Vous posez une question au vide et le vide ne répond pas, cela va sans dire. (Le vide ne dit rien, autrement dit.) Et puis vous allez dans la salle de bain – un de mes endroits de prédilection – et ouvrez un robinet, deux robinets. Vous écoutez l'écoulement de l'eau pendant des minutes ou des heures. Et puis, au bout de ces heures, vous entendez les morts et leurs confessions, leurs rapports qui, la plupart du temps, concernent l'enfer ; ou le purgatoire, pour mettre les choses au mieux. Vous mettez les choses au mieux, et vous entendez quelques récits qui vous décrivent le purgatoire par le menu. Est-ce cela cette réponse, cette fameuse réponse liquide ? Vous dites à votre robinet : « Les morts humains ne m'intéressent pas. Parle-moi plutôt de la mort de notre galaxie. »

Mais il y a des mélomanes qui ont envie de rencontrer Schubert en personne. Ils ouvrent leurs robinets et écoutent leur musique pendant des heures. (N'allons pas plus loin.) Et au bout de quelques minutes – n'allons pas plus loin – ils voient Schubert lui-même accompagné d'un meunier, de son ruisseau que j'ai joué un jour à Moscou. Je suis pianiste. Encore un leitmotiv, *I'm sorry to say*. Je regrette de le dire, mais je le dis quand-même. (Selon Céline, il faut traduire chaque mot étranger en français, autrement les ventes risquent de chuter d'une manière spectaculaire.) Donc, Schubert apparaît et on se demande s'il fait son apparition en compagnie

d'une truite meunière, d'une sole meunière – s'il est seul ou non, en d'autres termes. Il est seul et vous le regardez, comme s'il était vivant, issu des entrailles d'un dieu et pas d'un simple robinet. C'est ainsi que l'on parle aux morts, qu'on les voit et on les touche : rien ne vous empêche de vous laver les mains dans cette eau. Et certains marchent dans la neige, dans le même but : voir et toucher Schubert vivant, pas celui qui est mort et enterré à côté de Beethoven. Les autres, par contre, décident d'embrasser la tombe de Schubert parce que, d'un seul coup, ils embrassent deux grands compositeurs : Beethoven et Schubert.

Oui, je suis pianiste et je l'avoue humblement. Je peux même jouer quelques leitmotiv de Wagner. D'ailleurs, j'avais l'habitude de jouer ses opéras en entier, ce qui ne m'arrive plus, *I'm sorry to say and think*. Je ne les écoute même pas. Je me demande à quoi se réduit mon écoute du monde, et je dois reconnaître que mes monologues intérieurs sont les seuls grands récits accessibles à mon entendement. Mais ce sont de *grands* récits, quoique disent Léotard et les autres ; mon ami, entre autres.

Quelle est la différence entre un grand récit et un petit récit ? Le grand récit nous parle des états, de la souveraineté, de Staline, de Mao, des idéaux, des idioties de ce genre, de la présence intangible, invisible, inexistante de Dieu et des anges. Et si un ange fait son apparition dans les parages, on se dit : « Non, ce n'est pas un ange. En tout cas, ce n'est pas un grand récit. Ses ailes sont trop petites. Ses pattes aussi. C'est peut-être un petit récit, tout au plus. » Et puis quelqu'un intervient et déclare qu'il veut, lui aussi, prendre part à la discussion. Il affirme que les récits n'existent pas du tout. « Comme Dieu, d'ailleurs, ajoute-t-il.

- Et nous ? questionne le premier orateur.
- Nous existons bel et bien, même si nous ne sommes pas beaux.
- Nous ne le sommes pas, dit quelqu'un.
- Peu importe, mais nous existons.
- Parce que nous pensons, parce que nous parlons ?
- Parce qu'on nous donne des coups de pied. »

Et puis le ciel s'entrouvre et on voit un grand récit, un vrai grand récit, et tout le monde se tait et reste bouche bée pendant cinq minutes environ. Et puis la discussion reprend son cours car les participants essaient de devenir le phénomène qui s'est déployé sous leurs yeux. Un phénomène se déploie et votre regard suit son déploiement avec une attention soutenue. Vous soutenez votre attention et la volonté universelle soutient votre curiosité sans bornes. Vous voulez savoir de quelle grandeur est le phénomène qui se déshabille dans le ciel. « C'est un ~~vrai~~ striptease », vous dites-vous en poussant un petit gloussement. Un autre petit gloussement suit le premier petit gloussement, et les gloussements se mettent à grandir – à se déployer, en

quelque sorte. Alors, vous vous demandez si vos gloussements font partie de grands récits ou de petits récits ou de récits tout court. Vous n'aimez pas tout ce qui est tout court (à la différence de tout corps), par conséquent vous votez pour le grand récit. Vous produisez une série de gloussements qui grandissent à vue d'œil, à l'écoute d'oreille, et puis vous vous dites que vous êtes dépassés par les événements : de nos jours, il n'y a que des petits récits ou des récits tout courts, trop courts. Alors, vous cessez de glousser, regardez autour de vous pour savoir si quelqu'un assiste à la démonstration de votre ignorance. Vous jurez de ne plus recommencer car il faut être toujours à la page et sentir l'air du temps, même si cet air est pourri, comme celui des toilettes soviétiques.

À propos, si un grand joueur d'échecs veut faire plaisir à un amateur obstiné, têtue comme une bourrique – « S'il vous plaît, une partie, ne serait-ce qu'une partie, rien qu'une partie, je vous en supplie » – il cède à ses prières, mais pendant cette partie le maestro a l'impression de se trouver au milieu de toilettes soviétiques ; au milieu d'une gare soviétique ; ou au milieu de l'Union Soviétique. Tout est de travers, tout est maladroit et ridicule. Tel est le jeu de l'amateur insolent.

\*

Pour en revenir à l'évolution... Mais comment peut-on revenir à l'évolution ? En reculant – pour mieux sauter car l'évolution saute en avant ; ou sautille en avant : tout dépend de son tempo. Il y a des évolutions lentes – aussi lentes que la marche funèbre de Chopin. Ou de Beethoven, dans la Troisième symphonie. Donc, on recule, on recule, on recule et on pense qu'on s'approche de l'évolution dont on a parlé il y a quelque temps. Puis on voit quelque chose et on se dit : « La voilà, l'évolution en personne. » On réfléchit, on regarde encore et encore, de plus en plus fixement, et on se dit, en hochant la tête : « Non, il s'agit de la *dé*volution. Mon ami parle souvent du conceptualisme moscovite que ni Akhmatova ni Pasternak ne connaissaient. Alors, on se demande comment ils osaient bénir qui que ce soit ? Vous ne pouvez dire : « Bonne route » (ni bon vent), à un poète, si vous ne connaissez ni les *obéréoutes* ni Prigov. Je ne le connais pas non plus, et pourtant j'ai bu une bière en sa présence – grâce à l'introduction de mon ami. Si, j'ai entendu un poème ; grâce à un autre ami, un physicien assez connu. Pour dire vrai, je n'ai pas appris ce poème par cœur – pas à cause de sa longueur, je l'avoue humblement. Le poème m'a paru *childish*, comme dit mon amie française. Je peux le reproduire tant bien que mal, mais il n'y a pas de mal à cela, vu la qualité du poème. Par parenthèse, les noms, comme l'a remarqué et dit Proust, nous donnent une multitude de possibilités qui, la plupart du temps, penchent du côté des jeux. Vous prenez les cinq premières

lettres du nom Prigo(v) et vous y ajoutez « gine ». Et vous avez un génie à votre disposition. N'est-ce pas amusant ? Vous pouvez même aller jusqu'à prétendre que le vrai nom de Prigogine est Prigogénie. Je suis assez vieux pour me permettre ce genre de plaisanterie.

Je me souviens des Tartares et des Russes.

Ils se battaient comme des chiens, quelque part.

Tantôt ce sont les Russes qui avancent,

Tantôt c'est le tour des Tartares.

Ils avancent, avancent, avancent

En brandissant tantôt un glaive,

Tantôt un poing, deux poings, trois poings.

Les Russes décochent des flèches.

Un Russe décoche une flèche

Et un poing tombe avec fracas.

Un autre Russe décoche une autre flèche,

Mais rien ne tombe, sauf la flèche.

*Something along these lines, you know.* Le long de ces lignes, en d'autres termes, vous savez. Est-ce cela le conceptualisme dont mon ami me rebattait les oreilles ?

Avant de continuer à tout prix, je dois (c'est mon devoir) rendre hommage à la mémoire involontaire. Le vent fait des siennes aujourd'hui. Je suis assis dans mon jardin et j'admire les réponses des branches et même des troncs. Et puis la mémoire involontaire se met au travail. Je me souviens d'une phrase que l'on répétait assez souvent au Conservatoire de Moscou : « Ce soir, s'il n'y a pas de vent, on draguera les catins. » On avait une peur bleue des ouragans.

Deleuze pense que la tâche primordiale de la philosophie consiste à fabriquer des concepts. Est-ce cela, le conceptualisme moscovite ? Prenons, par exemple, le surhomme – the *overman*, comme on dit en anglais. (L'homme par-dessus le marché.) Il y avait plusieurs surhommes parmi les gouverneurs soviétiques. Mais il n'y avait qu'un seul gouverneur des gouverneurs, un seul sur-sur-surhomme : Staline. Il est bizarre qu'un homme assez fin et très intelligent, George Bataille, se donne la peine d'en parler, d'analyser ses actions. Et même quand il ne le nomme pas explicitement, il a l'air de faire allusion aux conséquences de ses actes ; ou de ses exploits, si vous voulez. (George Bataille le voulait, c'est évident.)

Un jour ou plutôt une nuit, il signe trois mille condamnations à mort. Moi, je limite ma signature à la lettre « a ». Staline signait tous ces documents majestueusement : « Joseph Staline

(Djougachvili) ». Il a réussi à mettre trois mille signatures de cette sorte en bas des documents qu'on lui présentait tous les jours. La veille il en avait signé deux mille, l'avant-veille deux mille et demi. Bizarrement, George Bataille ne prête aucune attention à cet exploit qui aurait fait de Staline un nouveau Rachmaninov, s'il avait consacré sa vie au piano. Quelle dextérité, quelle énergie inépuisable. Un jour, un pianiste a joué cinq concertos de Beethoven en l'espace d'une soirée. Il est beaucoup plus difficile de signer deux mille condamnations à mort ; sans parler des trois mille.

Parfois j'ai l'impression que la mécanique quantique (ou la mythologie humaine) agit partout car les humains sont aussi stupides et cruels qu'autrefois. Dommage que la mythologie humaine ne s'occupe ni de Dante ni de Beethoven. Elle ne s'occupe que des sadiques, des demeurés mentaux. J'entends une bêtise sans bornes et je me dis (je peux le dire à quelqu'un aussi) : voici encore un exemple de la mythologie humaine. Encore un archétype, si vous voulez. Ce qui m'étonne, d'ailleurs, c'est l'impuissance de cette mythologie mythologique. Même elle n'arrive pas à mettre fin à ce dépassement des bornes de la stupidité.

Bataille écrit un livre sur les souverains. Dans ce livre il cite Nietzsche qui dit quelque chose à propos de Dieu. André Gide, en parlant de Nietzsche, signalait son envie de remplacer, de déloger Jésus. Mais le même Nietzsche dit dans un de ses innombrables livres : « On idolâtre Dieu à tel point que l'on n'admet pas ses erreurs ou péchés. Autrement dit, Dieu n'a pas droit aux erreurs parce que les erreurs sont humaines et pas divines. » C'est Bataille qui cite André Gide et Nietzsche, de sorte que je continue de penser qu'il parlait surtout de l'Union Soviétique – de Staline, en particulier. Même quand il parlait de l'érotisme : le thème que j'aborderai prochainement, d'autant qu'il concerne mon héros soit indirectement, soit directement.

Donc, Staline n'avait pas droit aux erreurs et par conséquent les citoyens soviétiques (et d'autres citoyens aussi) applaudissaient à ses procès, en disant ou en vociférant : « Ce sont des chiens galeux. Ce ne sont même pas des chiens méchants. Beaucoup plus, beaucoup plus. Il faut les fusiller, avant qu'il ne soit trop tard. » Il n'est jamais trop tard pour tuer un chien. Ou un chien enragé. On dit couramment : « Manger de la vache enragée. » Les procureurs soviétiques disaient : « Il faut manger ces chiens enragés. » Et ils pointaient le doigt vers les victimes assis devant eux. Parfois les victimes leur disaient ceci : « Vous n'avez pas peur ? Si vous nous mangez, vous serez enragés vous-mêmes. » Alors, les procureurs disaient à l'audience : « Nous avons décidé de ne pas manger ces inhumains enragés pour ne pas tomber malades, pour continuer de vous protéger contre les criminels de toutes sortes. Nous avons donc décidé de les éliminer à l'aide de balles. »

Un accusé se levait et disait : « Je m'accuse moi-même. Je n'ai donc pas besoin d'accusateurs. Zola disait : 'J'accuse, j'accuse.' Il accusait les antidreyfusards. Moi, je m'accuse moi-même et si vous n'avez pas assez de revolvers pour me fusiller, je peux rentrer à la maison, l'espace d'une demi-heure, pour prendre mon propre revolver qui me permettrait de me tuer moi-même pour vous épargner cette peine, pour vous épargner quelques balles – je risque de rater le coche, une ou deux fois – de sorte que vous aurez plus d'argent pour nourrir la population qui crève de faim. D'ailleurs, je me demande pourquoi vous ne m'avez pas laissé mourir de faim. Vos procureurs et toutes les salles que vous chauffez pour que les procès aient lieu dans une atmosphère plutôt agréable vous coûtent les yeux de la tête. Quel gaspillage ! Vous gaspillez l'argent de la Révolution et du prolétariat. Le prolétariat n'a pas d'argent et pourtant vous arrivez à le gaspiller. Quelle réussite ! C'est ainsi qu'il faut construire le communisme. Vous n'avez rien, mais vous arrivez à gaspiller ce rien en construisant des gratte-ciel et aussi le communisme lui-même. Vous construisez le communisme et on vous pose la question suivante : « Où est l'argent avec lequel vous comptez maintenir le communisme au sommet où il se trouve actuellement ? » Et vous répondez : « Le communisme est au sommet. L'argent est au sommet, lui aussi. Les deux sommets se rencontrent. Un sommet tend la main à l'autre sommet. Dans la main du deuxième sommet il n'y a rien, rien du tout. Dans la main du premier sommet il y a beaucoup d'argent, de l'or, des diamants que les communistes ont volés un peu partout. Il y a aussi quelques icônes et trois Rembrandt. C'est ainsi que l'on subsiste, persiste et signe. On signe comme Staline, vous savez – trois mille signatures par nuit. »

Laissez-moi citer George Bataille qui parle des souverains, de Staline surtout : « Le souverain rend au primat du temps présent la part excédante de la production, acquise dans la mesure où des hommes se soumirent au primat du temps à venir. » Serait-ce Staline qui a dit ça ? Je n'en sais rien, mais je sais tout de même quelque chose, et cette chose se rapporte au primat du temps à venir. On attendait ce temps à venir et puis, au bout de quelque temps, on s'est mis à se dire que ce temps n'avait pas de jambes. Chaque citoyen soviétique était obligé d'acheter soit des béquilles, soit des cannes pour le faire avancer – le long des avenues des villes de l'Union Soviétique. Le temps avançait clopin-clopant et les gens qui l'attendaient au bord de la route recevaient tantôt des slips, tantôt des sandwiches. Le temps avance et un passant ou un observateur lui dit : « Je veux un bonbon, mon cher temps. » Et il reçoit un bonbon. Et puis le même passant dit au temps : « Mon cher temps ! À présent j'ai besoin d'une voiture luxueuse parce que ma femme n'arrive pas à se déplacer toute seule, sans une aide quelconque. Et avouez que les béquilles sont une aide quelconque. Et ma femme mérite beaucoup plus

qu'elle ne possède. Donc, envoyez-lui une Bentley. Ou une BMW, le cas échéant. » « Le cas est échéant, le cas est échéant », répond le temps et rien n'apparaît ni sur les autoroutes ni dans les garages.

Le primat du temps à venir nous dit ceci : « Vous n'avez rien pour le moment, mais si vous continuez à produire ce que vous produisez à votre cadence plutôt lente, dans une vingtaine d'années vous aurez une bicyclette à trois roues. Ensuite, vous aurez une bicyclette à deux roues pourvue d'un moteur – à condition que vous continuiez à produire ce qu'il faut produire pour que le plan quinquennal, cet exploit inouï, inconnu des ignares, soit accompli en deux ans. Ainsi vous aurez vos tricots dans deux ans, pas dans six ans. » Mais l'Union Soviétique et tous ses programmes ne débouchent sur rien, de sorte qu'on se dit : « Mon Dieu, comment se fait-il qu'on n'a pas vu ce rien depuis le début ? »

« Parce que la plupart des portes étaient fermées. On nous disait : 'La nouvelle génération des soviétiques vivra sous le communisme, mais les portes étaient fermées. Nous ne pouvions rien voir, à part des slogans et des promesses.' Sur ces slogans nous lisions ceci : 'En 1980 le pain et les trams seront gratuits. Vous pourrez mettre dans votre sac trois kilos de pain et prendre un tram, n'importe quel tram ou n'importe quel bus. Vous vous installerez confortablement et vous vous mettrez à manger votre pain.' »

« Et le vin, le vin, crie quelqu'un. Je veux du vin avec mon pain. »

« D'accord, répond un haut-parleur. Mais le vin n'est pas gratuit. Il sera gratuit au vingt-et-unième siècle. Aujourd'hui le vin est payant. Vous nous devez cent milles kopecks. »

Le siècle arrive et tout devient trois fois plus cher. Autrement dit, le communisme et ses slogans ne débouchent sur rien. Vous voulez déboucher une bouteille de vin – vous avez vendu plusieurs diamants de votre grand-mère pour l'acheter – et vous appliquez votre bouche au goulot de la bouteille. Le vin est bouchonné, mais vous continuez à le boire jusqu'à la lie. Vous voyez la lie et vous vous dites : « Je vais boire la lie. Ce n'est pas pour rien que j'ai vendu les diamants de ma grand-mère et de ma petite tante. » Ensuite vous tombez malade et vous vous dites que le communisme s'est soldé par votre maladie. Et votre maladie n'est pas rien, loin de là. Vous allez aux toilettes toutes les dix minutes. Et en regardant le résultat de vos labeurs, vous vous dites que ce n'est pas rien. Et si vous reniflez ces soi-disant riens, vous confirmez : « Le communisme a abouti à un gros vomissement. »

George Bataille continue sur sa lancée : « Le plus remarquable est que ce miraculeux négatif, donné dans la mort, répond le plus clairement au principe énoncé plus haut, selon lequel l'instant miraculeux est l'instant où l'attente se résout en RIEN. C'est en effet l'instant où nous sommes jetés hors de l'attente, de l'attente, misère habituelle de l'homme, de l'attente qui

asservit, qui subordonne l'instant présent à quelque résultat attendu. Justement, dans le miracle, nous sommes rejetés de l'attente de l'avenir à la présence de l'instant, de l'instant éclairé par une lumière miraculeuse, lumière de souveraineté de la vie délivrée de sa servitude. »

Tout est là : la mort, le rien dont je parle à n'en plus finir, les portes qui ne s'ouvrent pas. Et même si vous réussissez à les pousser, tant soit peu, on vous arrête et on vous conduit au Goulag. Et lorsque votre compagnon de route vous demande : « Qu'as-tu fait, toi que voilà ? » vous répondez : « J'ai poussé la porte derrière laquelle se trouvaient l'abondance et le bonheur. » « As-tu vu un bout de cette abondance ? » « Non. Si j'avais vu un petit bout, ne serait-ce qu'un tout petit bout de ce bonheur, on m'aurait fusillé sur place, sans crier gare. » « J'espère que tu aurais crié : 'Gare !' Il faut que les occidentaux sachent comment on nous traite dans le pays du communisme vainqueur. »

La mort accompagnait les citoyens soviétiques – encore plus qu'elle n'accompagne les autres, les non-communistes, les non-conformistes. Il est vrai qu'à la réponse : « Vous vous sentez parfois seul, oui ou non ? » vous pouvez répondre : « Non. La mort est toujours là. » Mon amie la plus chère répond à cette question autrement : « La vie est toujours là. » Quand elle a mal aux dents, je pense qu'elle éloigne la vie de son corps ; de ses dents, en tout cas. D'ailleurs, elle le dit elle-même. Elle décrit ce phénomène à l'aide d'une image, de sa vision où les dents sont pendues à quelques mètres de sa bouche. Et quand je lui demande pourquoi elle fait un effort supplémentaire pour repousser les dents au loin, au lieu de les laisser se balancer à proximité de sa bouche, elle dit : « Même à trois mètres de distance, je les sens. Je sens leur douleur. » Mais la mort soviétique (et la vie soviétique aussi) était différente. Il paraît que Chostakovitch passait les nuits entières sur le palier par lequel on accédait à son appartement. Il ne voulait pas que son fils entende les voix des agents du KGB qui étaient censés l'arrêter (son père) à la suite de plusieurs articles dans *La Pravda* et ailleurs. Dans ces articles on disait que la musique de ce compositeur – « on ne doit même pas l'appeler compositeur : c'est un bruisseur » – nuisait à la santé de nos compatriotes. « Le camarade Staline dit à ce sujet : 'Je n'ai pas envie de me consumer à petit feu pendant les concerts où ses œuvres retentissent.' Coûte que coûte, nous devons préserver la santé de notre lied. C'est pour cela que nous interdisons la retransmission de ces œuvres maudites. Les ondes tuent, comme dit Niels Bohr. Il en va de même pour Serge Prokofiev. Il ferait mieux de passer ses nuits sur un palier, à l'instar de Chostakovitch. Ce geste amical, loyal et communiste nous faciliterait la tâche. Nos officiers n'aiment pas sonner aux portes, tambouriner sur les portes, crier : 'Au nom de la loi et du camarade Staline.' Il pourrait prendre un taxi, tant qu'à faire. Il devrait dire au chauffeur, 'Le camp de concentration le plus proche, s'il vous plaît.' Et le chauffeur de répondre : 'Il y a deux

camps situés à la même distance de votre maison : Zhdanovka et Kirovka. Lequel choisissez-vous ? » De toute façon, nos chauffeurs savent ce qu'il faut faire lorsqu'un condamné monte dans leur voiture. Ils ont tous lu Kafka qui parle du physique d'un condamné – en connaissance de cause. Il ne connaissait pas l'Union Soviétique, mais il connaissait la cause. Et c'est bien suffisant, bien suffisant. »

Quelle est cette cause ? Le péché originel ? La naissance, l'erreur liée à la naissance humaine ? Les animaux et les insectes ne sont jamais coupables, même s'ils nous mordent ou nous piquent. Au contraire, nous devons les remercier pour ces morsures et ces piqûres. Les humains doivent être punis d'une manière ou d'une autre. D'habitude, les humains préfèrent les morsures au Goulag.

La cause et l'effet sont en instance de divorce, paraît-il, selon les physiciens qui disent que dans le domaine de la mécanique quantique – et ce domaine est partout actuellement – la cause est par ici, mais l'effet est au-delà de l'horizon ; ou carrément dans l'au-delà. Vous rendez visite à l'au-delà – à la recherche de l'effet : pour une fois, il ne s'agit ni de temps ni d'espace. (L'effet peut être intangible, invisible – inexistant, pour ainsi dire.) Vous voyez des objets, des robes, des saints et des feux d'artifice. Vous demandez à la ronde : « Êtes-vous l'effet de cette cause ? » Et vous montrez la cause en question à toutes ces substances qui sont des vraies substances, malgré leur impalpabilité aérienne. Les substances regardent la cause et disent : « Non, nous ne reconnaissons rien. Elle s'appelle comment cette chose ? sans indiscretion ? » « Vous êtes trop indiscrettes », dites-vous et vous continuez votre voyage, digne de la réputation d'Énoch. Puis vous voyez quelques particules que la mécanique quantique fait marcher au doigt et à l'œil, et vous renoncez à votre dessein.

Vous êtes né et vous ne pouvez pas nier ce fait déplorable, comme disait la Sybille ou quelqu'un d'autre. Tout le monde le dirait, si tout le monde n'était pas emporté par les désirs liés à l'argent, à l'opulence et aux belles filles, aux beaux messieurs. Vous voyez une belle fille et vous vous dites : « Si ma mère ne m'avait pas offert la naissance que je n'ai pas méritée, étant donné mon karma désastreux, je n'aurais pas vu cette belle fille. » Et puis vous essayez de vous anéantir, inspiré par les bouddhistes ou même par Georges Bataille. Souvenons-nous de cette phrase qui nous heurte de plein fouet : « L'attente se résout en RIEN. » Vous attendez quelque chose ou quelqu'un ; vous espérez, autrement dit. Et puis ce fameux rien arrive et vous vous dites : « Le nirvana enfin. » Vous pouvez vous dire aussi, « C'est un nouveau procès stalinien et j'ai tout avoué, tout sans exception. J'étais un espion anglais, un espion américain, un espion japonais et ainsi de suite. Et la suite est RIEN. » Bataille a l'air de justifier les crimes staliniens en soutenant que rien est mieux que la nourriture et les antiquaires ; sans parler des

palais et des voitures. Et ce rien légendaire – on n'utiliserait pas les majuscules s'il n'était pas légendaire – arrive soit à la suite d'une fusillade, soit dans le sillage d'une pénurie prolongée, d'un faim sans recours, d'une misère totale dont les misérables de Hugo ne savaient strictement RIEN. « C'est en effet l'instant où nous sommes jetés hors de l'attente, de l'attente, misère habituelle de l'homme, de l'attente qui asservit, qui subordonne l'instant présent à quelque résultat attendu. » Je me souviens personnellement de ces attentes qui se renouvelaient, lorsqu'une fête s'approchait de notre pays à grand pas. Tout d'un coup, au lieu d'une pénurie lamentable et déplorable, nous voyions des saucissons dans nos magasins. Et puis nous nous souvenions de Bataille ; en tout cas, nos intellectuels s'en souvenaient. Certains le récitaient par cœur, de sorte que le mot « rien » résonnait au-dessus de Moscou, tout le long des rues de la capitale, tout le long des queues interminables. Les citoyens entendaient ce « rien », mais ils restaient dans la queue car ils croyaient qu'on les trompait, que les gens qui se trouvaient tout au bout de la queue avaient des mégaphones pour proclamer qu'il n'y avait rien à vendre et qu'il fallait quitter la queue le plus vite possible. On nous a toujours dit – et on continue de le dire à longueur de journée – que cela n'intéresse personne. « Si vous avez James Bond dans votre *midst*, vous pouvez nous le montrer, sinon allez au diable. Vous pouvez aussi aller à Dieu, pourquoi pas ? Cela ne nous regarde pas. »

C'est le rien qui m'intéresse, même si je ne l'écris pas à l'aide d'une armée de majuscules. Que voulez-vous faire de moi, de mes pensées, de mes intentions ? La non-connaissance est un nouveau slogan. Pour dire vrai, c'est un vieux slogan, dû à la plume de George Bataille qui voulait vider son cerveau ; et aussi son corps, par la même occasion. Il vide son cerveau et se dit : « Tiens, je pensais que je connaissais Beethoven, ses quatuors. Je retrouve un trio, deux duos, rien de plus. Je retrouve un unième, un dixième. » Le RIEN est votre séjour dans un Goulag – est-ce le Goulag ou un Goulag, un Goulag parmi les milliers de lags – ou un coussin sur lequel vous vous mettez pour réfléchir, pour dormir, pour mourir en paix ? Vous vous approchez d'un coussin et vous vous dites : « C'est un rien, c'est un rien, c'est un rien. C'est le rien dont parlait Bataille dans son testament. C'est un miracle négatif, et puisque c'est un miracle, je peux m'y fier : on se fie toujours aux miracles, sinon il n'y aura pas de résurrections. » Vous vous fiez au miracle ; vous vous asseyez sur un coussin plein d'épines et vous chutez, tombez, volez pour atteindre ce que nous connaissons presque par cœur, grâce à notre vie et à nos espérances. Nous volons, tombons et nous nous disons : « Il vaut mieux voler que d'être mollasson. » À ce moment-là vous comprenez que vous dites n'importe quoi.

Pour dire quelque chose, vous dites : *homo homini lupus est*. Comme disaient les soviétiques : « En Occident, l'être humain est un loup pour l'être humain. Chez nous, l'être

humain est un ami, un camarade et un frère. » Le problème était ailleurs : il y avait des périodes où les hommes mangeaient des hommes. On dit souvent en souriant : « Il est vrai que les loups ne se mangent pas entre eux. Mais les humains ne sont pas des loups. Et quand les humains ont faim, ils se mettent à manger leurs semblables et même leurs dissemblables. Ils se disent : « Cette femme n'est ni belle ni sexy. Je la mangerai quand-même parce qu'elle est appétissante. » Vous approchez un homme ou une femme – vous approchez toujours quelque chose, si vous avancez, marchez et réfléchissez – et vous commencez à dévorer une femme ou un petit garçon. C'est la vie, comme on dit.

Vous voyez un homme devant vous, et vous vous dites : « C'est un *lupus*. Il est vrai qu'il ne connaît pas le latin, parce que c'est un *lupus*. Moi, je suis un homo sapiens et donc je connais tous les tenants et les aboutissants de tout ce qui existe. » Et vous vous mettez à reculer, sans aucune intention de sauter à la suite de votre manœuvre. Si vous reculez pour mieux sauter, vous atterrissez dans la gueule de loup – de ce loup humain, comme disait Zola. Vous ne voulez pas atterrir parce que vous êtes déjà sur terre, sur sa surface, mais Aristote vous dit : « Vous êtes humain, donc vous êtes un animal social. Il faut que vous sautiez pour vous rapprocher de votre semblable, de votre frère, comme dit Baudelaire. » Et vous répondez à Aristote : « Je suis sans doute un animal parce que j'aime beaucoup les animaux. Mais je ne suis pas social, contrairement à ce que vous dites. Je ne suis nullement social, si vous préférez. Je ne sauterai donc pas, pour rien au monde.

- Ne voulez-vous pas battre le record du monde dans la discipline du 'saut en longueur' ?
- Non, pas du tout.
- Et le triple saut ? Ça ne vous intéresse pas non plus ?
- Non plus.
- Si vous battez tous les records liés au triple saut, vous pourrez explorer plusieurs gueules.
- Je ne suis pas spécialement féru des gueules.
- Alors sautez pour atterrir dans un cœur humain. Ne voulez-vous pas être aimé de quelqu'un ?
- Non, non, non. Je n'ai pas envie d'être mangé, cru ou cuit.
- Je vois que vous connaissez Claude Lévi-Strauss. Mais les cœurs ne mangent pas, vous savez.
- N'importe quel organe humain mange n'importe quoi.
- Mais pas le cœur, pas le cœur. L'âme humaine ne mange pas non plus. Elle mange les anges, pas les humains. Vous n'êtes pas un ange, que je sache.

- Ma mère disait que j'en étais un. »

C'est un problème sérieux, et vous ne devez pas le traiter à la légère. Vous voyez un être qui avance vers vous ; ou recule devant vous, ce qui ne veut rien dire. Il recule pour mieux sauter, pour vous dévorer cru ou cuit. Pour savoir comment il va s'y prendre, vous consultez Lévi-Strauss et vous comprenez le procédé qui préside à ce genre de mangeaille. Vous apprenez quelque chose qui vous concerne personnellement. Au bout de quelques instants – après la lecture de Lévi-Strauss – vous vous demandez si vous avez le choix dans ce domaine. Supposons que vous en aviez un, un choix, un choix ; dans ce domaine. Supposons que votre bourreau, votre ogre personnel vous pose la question : « Comment voulez-vous être mangé ? » Et vous vous souvenez que le cuit n'était pas de mise à l'aurore de l'évolution humaine. On tuait un homme ou une femme et on mettait cette créature dans son jardin pour l'exposer aux rayons du soleil. Le soleil sort de son abri et commence à briller de toutes ses forces. Mais vous trouvez que la chaleur (malgré l'intensité des forces) n'est pas suffisante. En tout cas, votre repas n'est toujours pas chaud. Alors vous grimpez sur un arbre, vous agrippez le soleil pour le rapprocher de votre assiette. Et le soleil vous dit : « Que faites-vous ? Pourquoi me tirez-vous vers le bas, vers les bas-fonds ? » Et vous expliquez au soleil que vous n'aimez pas le cru. « Et la cuisine japonaise ? sushis, sashimis ? » « Non, je préfère un bon steak. »

À cette époque-là, à l'époque dont Lévi-Strauss nous parle avec volupté, les gens – si l'on peut appeler ces créatures-là de cette façon – ne connaissaient pas le feu. Ils n'avaient ni allumettes ni briquets ni allume-gaz. Ils pensaient qu'il suffisait d'utiliser le soleil pour toutes ces besognes. D'ailleurs, beaucoup de scientifiques modernes (Tesla, entre autres) pensent à peu près la même chose. Mais ils ne sont pas capables de manipuler le soleil avec leurs doigts, comme les gens le faisaient autrefois. Ils construisent des miroirs, des capteurs atomiques, tandis que leurs mains continuent à tripoter quelque chose : une cigarette, une tasse de café, une cuillère à soupe. Cela ne veut pas dire que les gens dont je parle, lorsque je pense aux neiges d'antan, ne tripotaient rien, à part le soleil. Certes, ils ne tripotaient ni les cigarettes ni les tasses de café. Ils tripotaient des brins d'herbe, les seins de leur copine. Mais n'oublions pas qu'ils étaient capables de tripoter le soleil, et c'est ce qui compte en définitive.

Parfois, les gens de ce siècle-là – une vraie légende du siècle – avait besoin de la pluie ; non seulement pour leur blé, mais aussi pour se laver. (Les rivières n'étaient pas toujours à portée de la main.) Alors, ils se mettaient à tripoter le ciel pour qu'il leur offre quelques nuages de bonne qualité. Les orages et surtout les éclairs étaient considérés comme des mauvais signes, des mauvais présages. Il fallait donc manœuvrer pour ne pas dépasser les limites. Un jeune homme tripote le ciel et un sage lui dit : « Tu t'approches des limites. Fais attention, sinon tu

seras foudroyé. Moi aussi. » En entendant ces paroles, le jeune homme diminue la force de ses caresses et le ciel retient sa colère qui se manifeste d'habitude par les éclairs qui tuent les arbres, les humains et même leurs huttes. La pluie, par contre, est une vraie bénédiction, d'autant que, à cette époque-là, la pluie était le Dieu Suprême (pas le soleil, malgré les preuves du contraire que l'on trouve dans les livres consacrés au folklore.)

Ces gens-là – j'aimerais pouvoir dire « ces gens-ci » – tripotaient les seins, comme je viens de le dire. Ils tripotaient les seins de leurs copines et aussi leurs propres seins qu'ils appelaient « mes seins », au lieu de dire « ma poitrine ». Ils étaient tous inspirés par le lait sortant des seins de leurs copines qui donnaient naissance à toutes sortes de bébés. Et ses bébés étaient adorables, aussi adorables que des petites chattes. Ses bébés ronronnaient, selon les légendes qui nous parviennent de temps en temps, à condition de les écouter attentivement, à condition d'être un élève assidu de Claude Lévi-Strauss. Vous *êtes* un élève assidu de Claude Lévi-Strauss et vous pouvez le prouver car vous avez une photo de lui où il a mis sa dédicace. Cette dédicace dit ceci : « Je dédie cette photo à mon élève le plus cher, en lui souhaitant un bon anniversaire. » Tout cela rend la vie plus agréable qu'elle ne paraît, mais les apparences nous trompent très souvent. Notre vie nous paraît horrible. Elle est formidable et c'est dommage que nous n'en sachions rien ; ou presque rien. Nous ne savons de la vie que des douleurs sans nombre, et elles sont sans nombre parce que nous n'essayons même pas de les compter, par crainte de devenir fous. Ce genre de choses est arrivé plusieurs fois : les gens – pas tout à fait les mêmes gens, pas les gens dont j'ai parlé tout à l'heure – commencent à compter leurs douleurs, leurs souffrances. Pourquoi les comptent-ils ? Parce qu'ils pensent : « Il faut faire le bilan de tout, de toute ma vie. Il faut structurer la vie, comme disaient les structuralistes. Voilà, je structure ma vie. J'ai souffert au moment où je suis sorti du ventre de ma mère. On a coupé tous les cordons ombilicaux possibles et imaginables. Vous imaginez un cordon ombilical et on le coupe sans crier gare. C'est vous qui criez, criez, criez, mais le cordon est coupé ; il n'y a rien à faire. Puis j'ai souffert quand il fallait joindre les deux bouts. J'avais un bout entre mes mains ; l'autre bout, je n'arrivais pas à le trouver. Comment voulez-vous joindre deux bouts, si vous n'avez qu'un seul bout à votre disposition ? Vous joignez ce bout n'importe comment et à n'importe quoi. Vous le mettez contre un mur, par exemple. Cela donne quoi ? Cela ne donne rien, cela va sans dire. Et « cela » est toujours là parce qu'il s'agit de la vie, comme d'habitude.

Les gens d'autrefois tripotaient les seins de leurs copines ; on le fait aujourd'hui, de temps à autre. Ou on le fait tout le temps : ça dépend, ça dépend. Ou c'est selon, comme on dit parfois. Mais on les tripote différemment, pour ainsi dire. On les tripote pour les tripoter : il n'y a pas d'idées derrière ce tripotage. Il n'y a que le plaisir et ce plaisir peut être sans bornes, même s'il

faut compter avec la fatigue, avec l'épuisement. On compte avec l'épuisement (ou sur l'épuisement) et on se couche, tandis que les gens de jadis ne se couchaient pas : ces hommes-là continuaient à tripoter les seins de leurs copines. Pourquoi ? Parce qu'ils attendaient l'avènement du lait. C'est ainsi qu'ils s'exprimaient d'ailleurs : « L'avènement du lait ou du Messie. Ou de la vie, si vous voulez. » Tout le monde le voulait et par conséquent tout le monde répétait : « Lait, vie, lait, vie, Messie, Messie, Messie, Messie. » Vous pouvez répéter tout ce que vous voulez, mais si cette chose ou cet être ne vient pas, vous cessez de répéter quoi que ce soit. Vous êtes las, un point c'est tout. Parfois, vous vous dites : « Je suis un point et c'est tout. Il n'y a plus rien, plus rien, plus rien. »

Le lait ne vient pas toujours ; à vrai dire, il ne vient pas puisque vous n'êtes pas un bébé, et vous n'appliquez pas vos lèvres aux seins de la femme que vous aimez. Alors, vous prenez un bébé et vous le mettez à votre place. Il suce et mord les seins de votre copine, mais avant qu'il n'avale quoi que ce soit, vous buvez du petit lait qui sort des seins. C'est cela la vie, l'ode à la vie, la renaissance, la résurrection et le messianisme.

\*

Quelle est cette naissance ou renaissance dont je parle ? J'ai déjà parlé d'un groupe de poètes qui s'appelaient « obéréoutes » ; en tout cas en russe et peut-être même dans d'autres langues. De toute façon, ils s'appellent toujours comme ça, quoi qu'on dise ou fasse. Il est vrai qu'on pourrait les appeler un jour : « Les beiroutes », mais cela revient au même, au même obé et à la même route.

Il se peut que la vie vous oublie. J'ai trouvé ce vers dans un des poèmes de Vvedenski et je me suis dit que la vie n'exécute que cet exercice de mémoire : tantôt elle nous oublie, tantôt elle se souvient de nous, et l'on pourrait appeler ce souvenir, cette résurgence de notre persona « un exploit de la mémoire involontaire ». La vie veut-elle vraiment se souvenir de quelqu'un, de quelque chose ? On ne peut pas dire non plus qu'elle a d'autres choses à faire. La vie ne fait rien, pour ainsi dire ; elle est là en train de dormir ou de contempler les arbres qui se balancent. Il est vrai qu'elle s'en balance, mais elle pense quand-même que c'est un phénomène bizarre. « Moi, je ne fais rien et pourtant ils se meuvent – comme les humains durant un cours de gymnastique. Rien d'étonnant que parfois je prends les humains pour des arbres et vice-versa. Je me demande, par ailleurs, ce que les humains veulent dire lorsqu'ils parlent des arbres de vie. Il y a sans doute un arbre de mort, sinon la symétrie et l'antinomie ne seraient pas respectées. L'arbre de mort se balance-t-il ou non ? Ou il se contente d'exhaler la mort ? Ou il suinte la mort ? Ou il n'a rien à voir avec la mort ? Il se peut que ce soit un symbole, un signe,

rien d'autre. Supposons qu'un couple s'approche d'un tel arbre, et que l'homme dise à la femme : « Tu vois cet arbre, ma chérie ? C'est l'arbre de mort. Il vaut mieux ne pas s'en approcher outre mesure.

- Où est la mesure ? demande la femme.
- Dès que tu sens l'odeur de la mort, tu t'arrêtes et tu rebrousses chemin.
- Je sens l'odeur des roses, pas celle de la mort, dit la femme.
- Ce sont les roses de la mort, répond l'homme.
- Mais je n'ai pas envie de rebrousser chemin. D'autre part, j'ai l'impression que quelque chose quitte mon corps. C'est toi, mon amour. C'est toi qui me quittes, toi et mon amour pour toi. »

La vie elle-même a l'air d'être exposée à ce phénomène. Elle inhale l'odeur des roses, mais ces roses n'ont rien avoir avec cette fameuse pièce pour violon *La dernière rose d'été*. Ou au contraire : elle est identique à cette rose, et dès qu'elle se fane, tombe et se laisse enterrer par un animal quelconque, une image disparaît de la mémoire de la vie. Dans les années trente, en Union Soviétique les roses tombaient comme des mouches, et la vie oubliait continuellement les millions de gens qui mourraient de faim ; ou d'oubli, tout simplement. Vvedenski et son ami Kharms – ce nom provient du mot « karma » – écrivaient des poèmes qu'aucun éditeur, aucun journal ne publiaient. Ils avaient l'impression que les poèmes eux-mêmes les oubliaient peu à peu. Ils récitaient ces poèmes de temps à autre – pour ne pas les oublier. Mais les poèmes les oubliaient de plus en plus vite, et c'est pour cela qu'ils ont fini par les noter sur les feuilles de papier, en répétant la célèbre phrase de Boulgakov : « Les manuscrits ne brûlent pas. » Autrement dit, vos manuscrits se souviennent toujours de vos gribouillis.

Une question se pose presque machinalement : la vie a-t-elle oublié Ronsard ? Les papiers, les livres, Internet et le reste de cette fantasmagorie ne souffrent que rarement des trous de mémoire. Au cours de courts-circuits, sans doute. En le disant, je pense aux ordinateurs ; tandis que les livres demeurent là où ils sont. Il est vrai que si vous avez envie de rendre visite à votre bibliothèque et vous n'avez ni torche ni allumettes ni briquet à votre disposition, vous risquez de tomber sur les étagères et de déloger une centaine de livres. Mais revenons à la vie et à ses oublis. A-t-elle oublié Ronsard ? Il y a des gens – ils ont quelque chose en commun avec les gens du siècle que j'ai décrit plus haut – qui lisent et même adorent ses poèmes exquis. Peut-on les appeler « cadavres exquis » ?

Il se peut que la vie vous oublie de votre vivant. Vous buvez plusieurs bouteilles et chantez à tue-tête quelques chansons populaires et impopulaires. Vos voisins se souviennent de votre existence et se mettent à taper sur vos murs, sur votre plafond. Vous souriez en vous disant :

« La vie se souvient toujours de moi. » Cette confusion se fait jour quand nous voulons exister à tout prix ; quand nous faisons de notre mieux pour empêcher la vie de nous oublier. Nous confondons donc la vie avec nos voisins qui n'appartiennent pas nécessairement à la vie. Par conséquent, avant de vous adonner à ce genre d'exercice (tapage et chantage nocturnes) vous devez regarder vos voisins droit dans les yeux. Et si vous constatez que leurs yeux exhibent distinctement l'oubli de la vie, vous abandonnez la partie.

Il y a oubli et oubli, comme on dit. Parfois on fait le maximum pour être oublié – pendant les purges stalinienne, par exemple. On frappe à votre porte et vous entendez une voix que vous craignez par-dessus tout : « Au nom du camarade Staline, ouvrez cette foutue porte.

- Je croyais que la vie m'avait oublié, répondez-vous.

- Staline ne vous a pas oublié. La nuit dernière, il a signé votre condamnation à la détention perpétuelle ou à la mort. Je ne m'en souviens plus. On vous le dira et on le fera, croyez-moi. »

Bref, les poètes (Vvedenski et Kharms) ont mis leurs poèmes dans un coffre. Ce coffre n'était pas un coffre-fort, et pourtant il était assez fort psychologiquement et moralement. Si, après l'arrestation des poètes, une délégation du KGB était venue pour perquisitionner l'appartement, pour confisquer tout ce que s'y trouvait, le coffre aurait refusé de s'ouvrir. Mais, pour une raison inconnue, on les a oubliés, les deux poètes, tout en sachant qu'ils étaient des poètes et qu'ils étaient par conséquent capables d'écrire des vers antisoviétiques.

Je suis anti, anti, anti.

Vous savez quoi ?

Vous savez pourquoi ?

Il y a des soviets et ils sont soviétiques.

Ils sont mécaniques, statiques, sadiques.

Ils vous bouffent, bouffent, bouffent.

Un opéra-bouffe en permanence.

Trotsky rêvait d'une révolution permanente.

C'est un opéra que nous avons

Sur le dos, sur le ventre et sur les jambes.

Dans un traité, Kharms parle de leur façon (toujours le KGB) de manger leurs victimes. D'abord, ils tambourinent sur la porte d'une victime et la victime a l'impression qu'elle a mal au dos. C'est plus grave encore : les coups que l'on assène à la porte arrachent littéralement des

morceaux du dos de dudit personnage. On se demande pourquoi il n'ouvre pas cette porte d'entrée. Parce qu'il a peur des dents – encore plus que des coups sur la porte. Supposons, pourtant, qu'il ouvre la porte, notre personnage – leur victime. Il ouvre la porte et deux soldats s'agenouillent devant lui, comme s'il était le sultan. Mais on ne lui baise pas les pantoufles, contrairement à ce que l'on pourrait attendre de la part de soldats ou d'officiers. Ils enlèvent ses pantoufles – sans ménagement, sans ménagement – et se mettent à grignoter ses pieds. Puis ils dévorent sa poitrine et ainsi de suite. C'est ainsi que cela se passait tout au début des purges. Ensuite Staline s'est senti frustré : on ne lui donnait aucune occasion d'humilier ses victimes ; et de grignoter leur cou. Pourquoi pas ? Parmi ses acolytes il y avait des fans de Pouchkine qui citaient ses vers tout en vous arrachant la langue : « Il colle ses lèvres contre mes lèvres / Et arrache ma langue pécheresse. » Ils vous arrachent la langue et disent : « Dorénavant vous répondrez à nos questions par écrit. »

Il paraît qu'à Téhéran, au cours de la fameuse conférence, on voyait un diplomate célèbre et connu pour ses réparties en compagnie de son foulard ; en d'autres termes, son foulard était toujours autour de son cou. Et quand on lui posait une question qui se rapportait directement à la destination de ce foulard, au but qu'il poursuivait, le diplomate répondait : « J'ai mal à la gorge, et ce foulard me protège des angines à venir. » Un peu plus tard, un historien ou un biographe de Staline a constaté que ce foulard avait caché le grignotement de Staline. Staline invitait le diplomate pour une tasse de thé, en disant : « Je sais que les Anglais boivent du thé tout le temps », et quand le diplomate arrivait – dès son arrivée, pour ainsi dire – Staline se mettait à grignoter son cou, de sorte que ce cou portait les stigmates de ces morsures pendant de longues années qui ont suivi la conférence de Téhéran. Elles ont même suivi le diplomate jusqu'à sa tombe et à présent, lors des vacances d'été et d'hiver, on exhume le cadavre pour montrer ses traces, pour prouver à quel point Staline était inhumain. « Les humains ne mordent pas les autres humains », disent les guides. Ils se trompent, cela va sans dire.

Il suffit de se souvenir des famines qui se déroulaient en Union Soviétique au début des années vingt, au début des années trente. Les humains mordaient les humains, et quand ils se rendaient compte qu'il ne suffisait pas de mordre leurs semblables, ils les mangeaient, crus ou cuits. Parfois ils avaient si faim qu'ils les mangeaient crus, en se disant qu'ils étaient au Japon, dans un sushi bar. (J'en ai déjà parlé, je crois. Mais j'aime tant les sashimis que je leur déclare mon amour à tout bout de champ.) Et quand on leur reprochait ce méfait, ils répondaient : « Staline est notre professeur. Il grignotait des cous à tour de bras ; à tour de cous, si vous préférez. Nous allons plus loin car Joukovski a écrit à Pouchkine (c'était une dédicace) : « À l'élève vainqueur du professeur vaincu. » Qui plus est, ils ne l'exposaient même pas (leur

nourriture) au soleil. Autrement dit, ils ne les (la) réchauffaient pas. Il paraît qu'une grande ballerine ne mangeait jamais des aliments cuits. C'est pour cela elle était aérienne.

\*

Il faut descendre (ou monter) vers la préhistoire pour retrouver la pureté d'Oulanova et des premiers humains qui n'étaient même pas des êtres, au sens strict du terme. Ils étaient mi-animaux, mi-anges. On peut toujours discuter à propos des animaux et de leur appartenance à un type, une race, une substance quelconque. Mais lorsque vous regardez les peintures de Lascaux, vous commencez à comprendre que les animaux étaient au-dessus des anges, qu'ils soient déçus ou non. (Et très souvent déçus, surtout les anges gardiens. Ils gardent n'importe qui.) Vous comprenez aussi à quel point les humains préféraient les animaux qui courent et démontrent leur force et leur élégance. On dirait qu'ils étaient engagés par le directeur artistique du Bolchoï. D'ailleurs, Staline a dit un jour : « Chez vous, les animaux dansent mieux que les humains. Et ils sont beaux. Rien qu'à voir leurs jambes, on devient fou de joie. On a envie de sortir de sa loge, de sauter sur scène et de commencer une sorte d'orgie avec les animaux et leurs copines. »

Et un garde de dire à Staline, « Camarade Staline ! Nous ne pouvons pas vous laisser sortir de votre loge. Les ennemis sont partout et vous le savez mieux que nous. Savez-vous que c'est la tactique des ennemis et leur piège ? Ils vont aux bois, les animaux se sentent aux abois, les ennemis capturent les animaux et les emmènent à Moscou où on leur donne quelques cours de danse. Les animaux aiment danser, vous savez. Ils ont la danse dans le sang. Leur sang danse, pour ainsi dire. Il ne coule pas le long de leurs veines et capillaires, à l'instar du sang humain qui coule et jaillit. On voit souvent des jets de sang humain, vous le savez mieux que moi. Mais même à ce niveau, au niveau des jets de sang, le sang des animaux bat le sang humain à plate couture. Comment expliquer ce phénomène ? Par la délicatesse et l'élégance innées des animaux. Quand nous autres naissons, nous ne savons rien de la vie. Ce sont nos parents qui nous apprennent les arcanes de notre existence. Quant au sang, ils nous disent : 'Il vaut mieux garder le sang à l'intérieur du corps, dans les veines, dans les artères, sinon tu risques de perdre du sang et aussi la vie, par la même occasion. L'occasion se présente et tu perds tout. Cela arrive assez souvent dans le monde des êtres humains. Cela arrive à n'importe qui car nous sommes mortels. Un serpent nous mord et nous mourons. On dit : 'Dent pour dent,' mais si, à notre tour, nous mordons un serpent, il ne meurt pas, contrairement à ce que l'on dit dans la Bible.

- Et si nous offrons au serpent l'autre joue ? demande le bébé.

- Alors le Christ viendra et écartera le serpent de ses propres mains. Sans l'aide du Christ, entre parenthèses, nos mains ne peuvent rien écarter, tu sais.

- Puis-je écarter votre bouche, Maman ? Je suis très fatigué. J'ai mal dormi la nuit dernière. »

Il est vrai que les peintures de Lascaux coupent le souffle. Elles vous coupent aussi toute envie de continuer votre vie parmi les humains, dans leur société où vous êtes presque obligé d'être un animal social. Vous pouvez devenir social, à la rigueur, mais les animaux, leur grâce et leur intelligence sont hors de votre portée. Vous vous portez, vous vous portez, en espérant atteindre le niveau des animaux, leur royaume, la prospérité et l'illumination permanente, mais vous échouez lamentablement. Rien d'étonnant : vous n'êtes pas un animal. Vous êtes peut-être social, mais même si vous vous enfermez quelque part dans le but de vous débarrasser de cette épithète et de votre humanité, vous risquez de rater le coche une fois de plus. Il n'est pas facile de devenir un animal pour de bon.

D'autre part, on veut atteindre le niveau préhistorique – cette couche archéologique que l'on situe bien avant l'histoire. D'abord on le situe avant l'histoire et puis on se met à marcher pour l'atteindre, l'apprendre, s'identifier à elle. On longe l'histoire (à rebours, à rebours) et on se demande de temps à autre : « Est-ce l'histoire, notre histoire ? Espérons que non. » Et puis on voit Platon, Héraclite, et on se dit qu'on est toujours au sein de l'histoire : il y a une multitude de documents qui le confirment abondamment. Ces documents vous fournissent des dates, et même s'il n'y en a pas, s'il n'y a pas de dates, les documents vous permettent de pénétrer dans les arcanes des doctrines philosophiques. Les documents citent de grands philosophes, et pour une raison bien connue, vous ne retenez que cette maxime d'Héraclite : on n'entre pas deux fois dans le même fleuve. Vous vous habillez, vous sortez de chez vous et vous vous mettez à la recherche d'un fleuve pour vérifier les données exhibées avec arrogance par votre livre. Vous sortez d'une auberge : n'oubliez pas que vous êtes déjà en route vers la préhistoire qui vous attend à bras ouverts. Pour dire vrai, à cette période plutôt reculée et à jamais révolue (on n'en sait rien), les quadrupèdes, les humains entre autres, étaient polis au point de nous faire honte à tous ; même à Mère Theresa et Jean-Paul II. Vous mettez ce dernier sur une place où grouillent des animaux préhistoriques, et vous vous dites : « Qu'ils sont élégants, sveltes et magnifiques, ces animaux. Quant à Jean-Paul II, il ne fera jamais parti de la troupe du Bolchoï. »

Il est vrai que Mère Theresa esquisse un ou deux pas de danse : une sorte de pas de deux. Hélas, ça ne marche pas : elle échoue misérablement. Toute sa vie elle s'est occupée des miséreux, de sorte qu'elle agit comme eux, quoi qu'elle fasse. Et cette habitude démontre sa miséricorde, son empathie mille-et-une fois mieux que n'importe quel traité où on la décrit par

le menu. C'est comme si elle voulait dire aux malades dont elle s'occupe jour et nuit : « Vous voyez, je suis exactement comme vous. Je suis laide, maladroite, gauche. Je casse toutes les tasses que l'on me tend dans l'intention de me faire boire du thé ou du café. Je casse tous les objets. Je me casse aussi la jambe. Vous voyez, il n'y a pas de différence entre nous. Nous sommes tous égaux devant Dieu et aussi devant les humains.

- Et devant les animaux ? (demande quelqu'un en se levant de sa couche pour saluer la sainte, ne serait-ce symboliquement. Après tout, il ne se prosterne pas devant elle. Il ne lui baise pas les pieds et le jupon.) Mon chien me caresse sans discontinuer. Mais il mord tous mes voisins, tous mes amis sans exception.

- Et bien, il faut que vous trouviez une exception, un humain qu'il ne mordrait pas, malgré toutes les tentations possibles et imaginables. Vous trouvez cet humain et vous le laissez devant la gueule de votre chien pendant une demi-heure environ. Ainsi votre chien s'habitue au bon humain. Il se souviendra de son odeur, de sa couleur, de sa bonté intrinsèque. Il le léchera abondamment. Et il traitera les autres humains de la même façon.

- Je n'aime pas quand on me lèche, dit quelqu'un. Même ma femme n'a pas le droit de me lécher.

- Et votre neveu ? demande Mère Theresa. Vous êtes un pédophile, n'est-ce pas ?

- Et alors ? La constitution de mon pays ne l'interdit pas.

- Vous mettez donc votre neveu devant vous, et vous lui donnez l'ordre suivant : 'Tu me lèches jusqu'à ce tu tombes raide mort.' Évidemment, il vous demandera presque automatiquement, 'Pourquoi, mon oncle ? Pourquoi, pourquoi ?' Et vous lui répondrez : 'Pour que je m'habitue au léchage au plus vite. Sinon ça ne vaut pas le coup.' »

Quant à Mère Theresa – elle mérite encore quelques mots de notre part, de votre part – elle aimait la danse à la folie. Dès son enfance, elle consacre plusieurs heures à ce rituel tous les jours, presque tous les jours. Elle quitte ses malades et se défoule dans un corridor qui, en principe, devrait la mener vers ses pénates. Mais elle n'en a cure. Elle se met à danser au milieu du couloir qui ne mène à rien, d'après ses sensations. Il ne la mène que vers une danse vertigineuse. Elle a des vertiges, mais elle continue à danser, comme si seul ce « mais » comptait dans sa vie. Envers et contre tout – c'est sa devise. Elle danse envers et contre tout ; elle danse aussi contre tout et envers, et à l'envers. Les pirouettes qu'elle accomplit feraient rougir la plupart des danseurs du Bolchoï. Et Staline aurait dit : « Une sainte danse mieux que les professionnels. Comment cela se fait-il ? Vous êtes fous ou quoi ? » Staline téléphone à Mère Theresa et lui pose une question cruciale : « Voulez-vous danser *Le Lac de cygne* ?

- Je ne suis pas un cygne, répond la sainte.

- Mais vous êtes un signe, d'après Saussure et Barthes et la plupart des autres sémiologues. Et *La Belle au bois dormant* ? Qu'en diriez-vous ?

- Je ne dors jamais. Je soigne les malades, les miséreux et les morts. Je n'ai pas assez de temps pour dormir. Camarade Staline ! J'aimerais vous donner un conseil. Si vous vous dites que vous n'avez pas assez de temps pour dormir, vous n'aurez pas assez de temps pour mourir. Aussi deviendrez-vous immortel. »

Nous nous approchons de la préhistoire. Nous nous demandons si nous ne ferions pas mieux de nous approcher du pré, au lieu de nous attaquer au gros du problème. Mais ça veut dire quoi, ce « pré » ? Je me souviens de mes visites au restaurant qui s'appelle toujours Pré Catelan. Je roulais en voiture, pas en vélo, hélas (c'est mon amie la plus chère qui le fait) et je m'approchais de plus en plus de ce pré, de ce Catelan. Et pourtant le but de mon voyage était tout différent : je voulais m'approcher de la préhistoire, de la pureté originelle. Je me demande pourquoi, depuis pas mal de temps, je m'occupe surtout de la pureté. Les artistes d'autrefois (je parle des années soixante du siècle dernier) ramassaient de la boue et enduisaient leur corps pour l'exhiber ensuite soit au cours d'un happening, soit au cours de n'importe quel cours qu'ils donnaient aux néophytes. Ils disaient aux néophytes : « Vous pensez qu'il suffit de se déshabiller devant les foules ou dans un café, place Pigalle. Pas du tout : ça induit les gens en erreur. L'art est plus important que n'importe quel corps humain. Il faut donc embellir vos corps. Ou les salir, car ces saletés pittoresques constituent la vraie beauté du corps. »

Et les animaux ? Ils ne faisaient rien de semblable car ils étaient des œuvres d'art – tels quels, comme dit un magazine français. D'ailleurs, les peintres préhistoriques ne se contentaient pas des recettes prodiguées par Duchamp et ses partisans : allez dans un magasin et achetez quelque chose pour pouvoir exposer cette chose dans un musée le plus proche ou le plus lointain – en Philadelphie, par exemple. Non, ils dessinaient ces animaux, au lieu de les mettre au centre de leurs cavernes, tels quels. Ils peignaient leur force, leur élégance, leurs sauts sans pareils (sans Noreev). Tout était animal, à cette époque-là, et même si nous n'avons pas de chiffres, de statistiques, nous pouvons dire avec certitude : « C'était le règne animal, l'âge d'or. Et ne nous parlez surtout pas de matriarcats, de patriarcats. Ils n'ont rien à voir dans l'histoire. »

\*

Que pouvons-nous trouver dans la préhistoire ? Penchons-nous pour commencer sur la philosophie grecque. Et commençons par l'affirmation d'Héraclite que tout le monde connaît : « On ne peut entrer deux fois dans le même fleuve. » J'ai une envie irrésistible de consacrer tout un chapitre aux Grecs, à leur histoire, au morceau de l'histoire qu'ils nous ont apporté sur

un plateau. Avant eux, on ne réfléchissait pas. On mangeait, on buvait, occasionnellement, on cultivait la terre pour pouvoir manger encore plus et plus sainement. On entrait dans un fleuve et on se disait : « Je peux compter sur ce fleuve puisqu'il est toujours le même. Rien ne change ni dans son for intérieur ni dans son for extérieur. C'est toujours la même eau, et pourtant elle est un peu plus sale que d'habitude. Pourquoi ? Parce qu'un cheval sale y a mis ses pieds, ses pattes et je dois avouer que je ne sais pas comment s'appelle le membre ou les membres dont je trouve les traces sales dans cette eau. Malgré tout, le fleuve est toujours le même, et rien ne pourra jamais métamorphoser ce fleuve, ni les ouragans ni les tremblements de terre. » Par ailleurs, Parménide était d'accord avec ce point de vue. « Rien ne change », disait-il. Rien ne meurt, rien ne naît. Même la naissance ne naît pas, car elle est née une fois pour toutes.

Deux représentants d'une même tribu se rencontraient dans une plaine et se mettaient à discuter au sujet de ce fleuve. Ils étaient assez loin de ce fleuve, mais cela ne les empêchait pas d'en discuter avec assurance. L'un disait que le fleuve ne « fleuvait » pas.

- Que veux-tu dire par là ? demandait l'autre.
- Il ne fleuve pas, un point c'est tout.
- Il ne coule pas ? C'est ce que tu veux dire ?
- Il est une pierre, un monument, et les monuments ne fleuvent pas.
- Peux-tu entrer dans un monument ?
- Oui, je le peux. Et si je le fais, je serai une partie de ce monument. Et je serais prêt à y demeurer pour prouver que ni la vie ni la mort ne bougent. »

Héraclite dit que la guerre est la mère de la civilisation. Alors on ramassait les marteaux – les haches étaient inconnues à cette époque-là – et on se tapait dessus. Et si quelqu'un tombait et ne respirait plus, son marteau continuait de taper à droite et à gauche, et on appelait ce marteau : « Le marteau sans maître » ; en hommage à Boulez sans doute. À un moment donné, on voit un marteau se promener sur un champ de bataille à la recherche d'une victime. Il trouve une victime, lui assène un coup – parfois sur une scène, au cours d'un spectacle – et la victime tombe pour justifier son emploi : après tout, c'est une victime.

On se demande si les théâtres existaient à l'ère préhistorique. Si vous posez cette question à un historien de l'art, il vous répond immédiatement : « Dans ces théâtres-là on ne jouait pas *Électre* ou *Œdipe*. Mais on jouait d'autres pièces, et nos documents prouvent sans ambages qu'il y avait une pièce consacrée à l'électricité et ses avantages. Savez-vous que les rues de Cordoue baignaient dans la lumière des lampadaires ? » Du coup, on se met à se demander si l'on n'est pas par hasard dans l'histoire, au lieu de rester derrière ses frontières, à l'extérieur, dans le règne des animaux dont l'allure nous remplit de fierté pour nous, frères et sœurs. Nous

essayons d'imiter cette allure que nous trouvons dans la grotte de Lascaux. Nous nous collons contre les murs pour nous identifier à ces animaux ô combien admirables et hautains. Nous, nous ne sommes pas hautains. Nous sommes plutôt bastains, et nous blâmons le Christianisme pour cette courbure, pour cette déformation de la colonne vertébrale. Moi, je n'arrive plus à me pencher pour ramasser quelque chose, ne serait-ce qu'un bout de papier où j'ai noté un numéro de téléphone. Je dois me mettre à quatre pattes pour y arriver. J'y arrive, mais je reste à quatre pattes pour m'identifier aux animaux, à leur allure majestueuse. Je me promène ainsi tout le long de ma maison et de mon jardin. Et puis je me rends compte que je ferais mieux de me redresser parce que je n'arrive pas à rivaliser avec les animaux, sans parler de Dieu et de ses anges. « J'ai été créé à l'image des animaux, dis-je. Mais je ne réussis pas à retrouver cette image, hélas. »

Il faut faire un tour de philosophes pour comprendre ce qu'ils voulaient de nous, lorsqu'ils exploraient les mystères de nos cerveaux et aussi de notre préhistoire. Pythagore pensait qu'il ne fallait pas manger de fève. Aujourd'hui on dit que les fèves combattent le diabète plutôt efficacement. Je mange des fèves, mais, au bout de quelque temps, je ne comprends plus le théorème de Pythagore. Je mange encore et encore, des fèves, des fèves. Et je ne comprends plus rien. Je ne comprends même pas les rotations de la terre ou du ciel. Tournent-ils ou non ? Je sais que le soleil ne tourne pas, mais si on le considère dans le cadre de l'univers, ce raisonnement se révèle faux : il ne peut pas ne pas tourner. Dans l'univers, dans son immensité tout tourne, d'une manière ou d'une autre. La tête vous tourne, elle aussi, entre autres.

Tous les philosophes de tous les temps disaient qu'un instant était égal à l'éternité, ce qui est vrai en partie, parce que si l'on arrive à mesurer cet instant, on n'est pas mort. Si l'on n'est pas mort, on pense que l'on vit éternellement ; tout le monde le pense, sauf les moribonds. Et si vous vous adressez aux moribonds, si vous leur dites : « Il paraît que vous êtes au seuil de la mort », ils vous répondent : « Non, ce n'est pas vrai. Les journaux nous disent que les stars du cinéma et du showbiz combattent leur cancer. Et nous suivons leur exemple, cela va sans dire. Donc nous ne mourons jamais. »

D'après Parménide, Empédocle et Démocrite, l'âme est identique à l'intellect et par conséquent il ne saurait y avoir d'animaux tout à fait dépourvus de raison. Mais si vous rencontrez un humain, vous commencez à chercher son intellect : ce n'est pas la peine de parler à ceux qui n'ont pas d'intellect. Et puis vous vous dites : « Je ne trouve aucun vestige d'intellect. Et si cette absence a quelque chose en commun avec l'âme, cet humain n'a pas d'âme non plus. Si Gogol l'avait rencontrée dans sa trentaine, il n'aurait pas écrit *Les âmes mortes*. Il n'aurait pas écrit *L'intellect mort* non plus. Voilà le résultat de ce charabia. »

Empédocle ne confère pas aux éléments des lieux définis. Il leur confère des lieux indéfinis, de sorte que nous nous disons : « C'est à nous de mettre le feu où nous voulons. » Nous commençons par le mettre sur notre cuisinière à gaz, mais une fois rassasiés, nous prenons le feu dans les mains et nous vagabondons dans notre quartier pendant une demi-heure ou deux. Nous choisissons la maison appropriée : une maison qui pourrait accueillir notre flamme à bras ouverts. Nous voyons une maison, elle ouvre ses bras, et nous nous rendons compte que c'est la maison idéale : nous la cherchions depuis toujours. Nous nous glissons entre ses deux bras et nous appliquons notre feu à l'endroit le plus fragile, nous semble-t-il, de sorte que la maison flambe en un rien de temps. Un rien de temps s'écoule – il n'a même pas assez de temps pour s'écouler – et la maison nous offre un panorama impressionnant de feu. Nous sommes impressionnés. Nous le sommes d'autant plus que les habitants de cette maison se mettent à sauter par les fenêtres et par conséquent se mettent à se casser la figure. On dirait qu'ils mettent leur figure sur leur corps dans l'intention de la casser immédiatement.

Et l'eau ? Que faisons-nous de l'eau ? Nous nous versons un peu d'eau dans la bouche et nous nous attaquons au feu dont je viens de parler. Il est vrai que ce n'est pas le moyen le plus efficace pour éteindre un incendie, mais dès que nous projetons un jet d'eau vers la maison, tout le monde applaudit. Nous le faisons trois fois, quatre fois, et on nous invite partout. Nous participons à toutes les réunions, à tous les cocktails. On nous demande d'asperger tout le monde de l'eau qui se trouve dans notre bouche. On lie notre intervention aux rites les plus prestigieux du Christianisme. Nous sommes une statue vivante. Notre vivacité se borne aux jets d'eau. Elle quitte notre bouche pour asperger l'espace qui s'étend autour de nous. Notre sculpture s'appelle *La fontaine*, et nous projetons tout ce que nous pouvons projeter vers le haut. Et nous espérons qu'il n'y aura pas de retombées : nous voulons vivre au ciel, au Paradis. Nous projetons tout ce que nous pouvons ; nos pensées aussi. Et on transporte notre statue dans un parc national pour que tout le monde voie notre espérance et notre chance ; pour que tout le monde dise : « Quelle chance elle a, cette statue. Non seulement elle crache ce qu'elle veut cracher, mais elle envoie ses crachats au ciel pour qu'il se nourrisse convenablement. » Et puis on se met à parler de la communication entre le ciel et la terre.

\*

Tout le monde sait que la plupart des citoyens soviétiques étaient des mouchards. Ils mouchardaient à droite et à gauche, et les policiers allaient de gauche à droite pour ramasser les dénonciations. Ils disaient : « Encore une, encore une, quelle belle journée. » La journée devenait de plus en plus belle et finalement ils constataient que leurs sacs étaient remplis à ras

bord. Ils rentraient donc chez eux ou allaient directement au Kremlin pour confier leur butin au camarade Staline ; à un de ses sbires, plus exactement. Et puis une centaine de personnes soviétiques assistaient à un procès qui, en principe, se déroulait dans une salle entourée de colonnes.

### LE PREMIER DISCOUS DU PROCUREUR

Nous sommes obligés de prendre en considération le mot « juste ». N'oublions pas que le mot « justice » provient de ce mot. Il faut donc le prendre au sérieux, sinon notre justice ne vaudra pas grand-chose. Elle ne vaudra presque rien ou plutôt rien du tout. Nous prenons le mot « juste » au sérieux et nous constatons que tout ce qui mène vers ce mot est juste également. Par conséquent, ceux qui témoignent contre les autres – leurs voisins, leurs collègues – sont dans le vrai et pas dans le faux. On oublie un ami, lorsqu'il s'agit de justesse. Votre ami est injuste. D'accord, nous enlevons « in » et vous vous dites, « Moi, en tout cas, je suis juste. » Vous jetez « in » à la poubelle et on fusille votre ami. C'est ainsi que cela se fait dans les états justes, pétris de justice. Ce qui est juste, c'est de ne pas commettre l'injustice en se mettant, par exemple, du côté de son ami, juste devant sa poitrine, pour dire : « Je recevrai les balles destinées à la poitrine, au cœur de mon ami. Ce sera justice, à mon avis. » Votre avis ne vaut rien, dans ces circonstances, parce que votre ami est injuste, et toutes les balles que nous avons à notre disposition doivent loger dans sa poitrine, dans son ventre et partout ailleurs. Et personne ne saurait déloger ces balles car elles sont porteuses de justice, leur symbole tangible et respectable.

On me dit : « L'homme qui témoigne, même si son témoignage est véridique, porte nécessairement dommage à quelqu'un. D'accord, d'accord. Mais ce dommage, quelles que soient ses dimensions, redresse la situation où notre état se trouve. Et notre état continuerait à se trouver dans cette situation, si vous ne portiez pas dommage à vos amis, vos maris, vos enfants et vos parents. Penseriez-vous, oseriez-vous penser que vos parents son plus important que l'état auquel vous appartenez, corps et âme ? Ou penseriez-vous que votre corps appartient à l'État, mais votre âme appartient à quelqu'un d'autre ? à votre copine, par exemple ? Vous vous trompez lourdement : votre âme, elle aussi, appartient à l'État. Il en va de même pour votre copine. Et pour votre copain. Je ne dis donc plus rien à ce sujet : il y a des sujets bien plus importants que le copinage.

Si vous ne dénoncez pas les membres de votre famille, vous vous exposez à un péril. Quand viendra-t-il, ce péril ? C'est la question que vous êtes en train de me poser. Je n'en sais rien : ce n'est pas à moi de préciser la date de votre exécution. C'est notre cher camarade (pas

copain – camarade) qui mettra sa signature sous le mot « fusiller ». Il pourra aussi mettre sa signature sous le mot « pendre », ce qui voudrait dire : « Il faut d’abord fusiller ce salopard et pendre son corps ensuite. » Ou vice versa, peu importe.

Ceux que vos poulets condamnent sont privés de leurs biens. Mais surtout, avant tout, ils sont privés de leur mal qui nous fait mal à longueur de journée. Qui plus est, ils nous envoient des cauchemars et des cris. Ces cris réveillent notre chat que nous chérissons outre mesure. Ils réveillent aussi nos voisins que l’État chérit par-dessus tout. Bref, il y a beaucoup de gens qui perdent leur fortune et leur vie à cause de vos dénonciations, à cause de vos petits mots qui sont de grands mots et maux, vu la grandeur de leur dessein. Quel est leur dessein, quel est le dessin que vous voyez sur cette pancarte ? Que voyez-vous sur ce dessin ? C’est un crâne que vous voyez. C’est le crâne de notre, de votre ennemi.

On me dit également : « En cela donc (je continue à parler de vos petits mots) notre homme (l’auteur d’un petit mot) cause un dommage injuste à celui contre qui il témoigne car il inflige ce dommage sans qu’on ne lui ait rien fait à lui. » Et l’État ? l’État ne compte pas ? Vous endommagez l’État et les autres doivent regarder ces dommages, les bras croisés ? Et ces gens, ces non-citoyens, se disent (ils le disent aux autres aussi) : « Ça ne casse rien. » Comment ça ? Ça casse tout, chers camarades. Regardez cette chaise, par exemple. Ne voyez-vous pas qu’elle est cassée, ne serait-ce qu’à moitié ? Pourquoi ? Parce que certains de vos camarades – appelons-les ‘les ennemis du peuple’ – n’ont pas dénoncé tel ou tel. Au bon moment, au moment voulu. Comment cela se fait-il ? Comment pouvez-vous oublier votre devoir civil ? À la suite de vos cachotteries, nous disons souvent : « Il a eu bien de déboires. » Déboires, au lieu de devoirs. C’est là le problème.

Allons plus loin : il faut toujours aller plus loin, aussi loin que le paradis sur terre, comme disait Verlaine ; si je ne me trompe. Vous pensez sincèrement que la personne que l’on vient de fusiller ne vous avait rien fait, à vous, personnellement. Détrompez-vous. Ceux qui nuisent à l’État, nuisent aussi aux citoyens de cet État. Un jour, vous allez dans la salle de bains et vous constatez avec horreur que l’eau ne coule pas. Pourquoi ? Parce que vous n’avez pas dénoncé tel ou tel au bon moment. Vous l’avez dénoncé au mauvais moment car c’était déjà trop tard : l’eau ne coulait plus. Elle ne coulait ni à ce moment-là ni à ce moment-ci. Rentrez chez vous et ouvrez vos robinets. Si l’eau continue à ne pas couler, vous devez dénoncer quelqu’un – sur le champ.

On me dit aussi que dans la grotte de Lascaux il y a beaucoup d’animaux peints sur les murs. Et il y a un homme renversé qui doit être mort, d’après mes calculs. Et bien, c’est une indication, un signe, si vous voulez. Les hommes (et les femmes, entre parenthèses) doivent

être renversés, fusillés, anéantis. C'est la seule façon de résister à la pression du destin. Tous ces gens sont des espions, sans exception. Ou les agents communistes, comme disent les Américains. D'ailleurs, notre tâche est très compliquée, étant donné l'humeur vengeresse qui possède littéralement (possédés) les gens – je ne veux pas utiliser le mot « citoyen », pour une fois – qui se sentent brimés, offensés par les dénonciations, par les fusillades, par la mort elle-même. Mais il faut reconnaître que la mort nous concerne tous, sans exception. S'il y a une exception à cette règle d'or ou de mort, j'espère que vous me la signalerez dans une de vos prochaines dépêches. Donc, nous nous protégeons des mouchards qui s'exposent quotidiennement à des dangers sans nombre. Souvent on nous pose la question suivante : « Quel est le nombre de dangers auxquels ils s'exposent ? » Nous ne pouvons pas répondre à cette question parce que le nombre des dangers dont je parle sans discontinuer dépasse toutes les limites, même celle de nos calculatrices et calculateurs.

\*

C'est ainsi que parlait le procureur. Mais il y a d'autres discours, d'autres propos qui sont bien plus spectaculaire et dont je me propose de m'occuper dorénavant ; pour ne pas perdre mon temps inutilement. De toute façon on perd son temps, quoi qu'on fasse, mais si l'on s'occupe des procureurs soviétiques qui disaient toujours : « Il faut les tuer comme des chiens enragés », on perd doublement son temps ; ou triplement. Empédocle dit que le monde se détruit du fait de la domination alternée de la Haine et de l'Amitié. C'est facile, n'est-ce pas ? Vous n'alternez plus rien, un point c'est tout. Vous haïssez, haïssez, haïssez. Vous haïssez quoi ? Vous haïssez le jour parce que vous devez vous lever, sinon vous risquez de crever de faim. Vous haïssez la nuit parce que vous n'arrivez pas à vous endormir. Vous haïssez les nuits blanches parce qu'elles sont blanches. Vous haïssez les nuits noires parce qu'elles ne sont pas tout à fait noires. Vous haïssez un bout de pain parce qu'il est industriel ou rond : vous n'aimez pas les rondeurs. Vous haïssez les cercles vicieux parce qu'ils ne sont pas triangulaires. Et vous n'êtes l'ami de personne, même si la personne qui se tient devant vous, à deux mètres de votre ventre, se considère comme votre ami. Autrement dit, vous n'avez aucune considération pour son opinion ; et pour l'opinion publique (en même temps).

Empédocle dit que l'Amitié et la Haine commandent et mettent tour à tour en mouvement l'univers ou le cosmos, et que dans l'intervalle elles se reposent, l'Amour et la Haine. C'est un attribut nécessaire des choses : dans l'intervalle elles se reposent, l'Amour et la Haine, l'Indifférence et la Hargne. Vous haïssez quelqu'un. Pour être franc, vous haïssez le monde entier, mais pour simplifier les choses, pour les rendre le tout plus accessibles au plus grand

nombre, nous disons : « Vous haïssez une personne. » Et si cette personne le remarque, un jour, par un temps pluvieux ; si cette personne vous dit tout d'un coup : « Je suis votre ami. Pourquoi lis-je la haine dans votre regard ? » vous répondez : « L'amitié se repose en ce moment. » Et vice-versa, comme je dis d'habitude. (Kant le dit aussi.) Vous aimez quelqu'un, et c'est non seulement permis, c'est accepté et il y a des gens qui applaudissent, en entendant le mot « amour ». On dirait même qu'ils l'écoutent, qu'ils se délectent des sons qui composent ce mot. Ils écoutent d'abord « a », puis « m ». À l'apparition sonore (ou graphique) de la lettre « m » certains dérapent et se mettent à répéter le mot « maman », ce qui est bien compréhensible, étant donné notre attachement commun aux seins ou plutôt au lait de notre mère. On dit : « Je bois du petit lait », mais quand on dit : « J'ai bu du grand lait », tout le monde comprend de quoi et de qui on parle.

Vous aimez donc quelqu'un et vous êtes heureux, visiblement et sensiblement. Et puis vous vous dites, à un moment donné (pourquoi nous donne-t-on ces moments-là) : « Et la haine ? Aurais-je oublié jusqu'à son existence ? N'existerait-elle plus ? Et le monde, son mouvement circulaire ou rectiligne ? Comment pourrait-il se mouvoir sans le concours de la haine ? » Et vous vous mettez à haïr la personne en question pour rendre hommage au monde. C'est plus qu'un hommage : vous poussez le monde vers l'avant ou vers l'arrière. En tout cas, vous le poussez pour qu'il ne s'immobilise pas. S'il s'immobilise, il meurt et vous ne voulez pas enterrer le monde, malgré toute la haine que vous éprouvez à son endroit. On peut haïr le monde et l'humanité tout doucement. Mais si l'on vous charge du reste – funérailles, tombes et ainsi de suite – vous avez tous les droits de dire : « Je me charge du sentiment de la haine, pas du reste. Creusez des tombes, achetez des cercueils, ce ne sont pas mes oignons. Si vous voulez savoir à quoi ressemblent mes oignons, je vous éclaire sur le sujet. » Et vous montrez quelques oignons à ceux qui doutent de votre générosité.

Vous retrouvez quelques bribes, quelques morceaux de haine qui se tapissent dans votre for intérieur, et vous les lancez en direction de l'être que vous aimez par-dessus tout ; même par-dessus vous-même. Vous grimpez, grimpez, grimpez (sur l'arbre de votre vie) pour atteindre ce par-dessus. Une fois atteint, ce par-dessus descend et vous permet de le couvrir de votre haine. À présent on ne voit que votre haine et votre bien-aimée vous dit : « Tu ne m'aimes donc pas, comme disait Don José à Carmen ? Tu me haïs ? » Et vous répondez : « Oui, je te haïs de tout mon cœur parce que le cosmos est plus important que toi. Voilà. »

Une fois de plus, je reviens à la grotte de Lascaux. Et je me pose toujours la même question : « Où devons-nous nous arrêter pour ne pas devenir humains au pire sens du terme ? » Pourquoi les animaux s'inscrivent-ils si naturellement dans le cadre de la nature ? Imaginons que le cosmos – ou Dieu, si vous préférez – soit mis dans un cadre doré. C'est un tableau que nous contemplons, dont nous faisons partie. On le regarde, on y participe, et puis on y détecte quelque chose d'artificiel. Il y a des artifices partout – nous y sommes habitués. Mais pourquoi les animaux, les oiseaux, ignorent-ils les artifices ? Ils n'ignorent pas nos sacrifices. Nous inventons des dieux et portons les animaux vers les autels où nous les apprêtons pour en faire un produit cuit ou chimique – quelque chose qui, d'après nous, plaira aux dieux. Les dieux sont censés créer une vie tranquille et pleine d'argent, pleine de comptes en banque. Les dieux travaillent dans leur laboratoire où l'on ne voit que des banques et des comptes et des billets de banque et des pièces d'or. Et le reste de l'opulence dont notre humanité dispose habilement.

Les animaux sont en dehors de tout cela ; ils sont aussi en dehors des antinomies de Kant. Il n'y a rien d'antinomique chez eux, dans leur vie. Comment réussissent-ils à s'inscrire dans cette vie que nous maudissons régulièrement ? Ils s'y inscrivent si bien qu'il n'y a pas d'interstices entre leur corps, leur âme et le cadre où ils sont. Et si le cadre est trop étroit, il s'élargit de lui-même pour permettre aux animaux de s'y installer confortablement ; tandis que les humains s'y sentent mal. Tantôt c'est une jambe qui est coincée, tantôt c'est le cerveau. Une partie de ce cerveau dont les humains se vantent sans arrêt est coincée quelque part, et l'on ne sait pas toujours où elle est coincée. Le cadre où l'on est inséré, on ne le connaît pas par cœur. Par conséquent on hésite, on tripote des cartes, des mappemondes, et on n'y trouve rien du tout, à part les animaux, les montagnes, les lacs. Où la connaissance s'arrête-t-elle ? D'où vient la pureté que j'observe dans le regard de mon chat, des chevaux qui me croisent sur les routes ? La saleté, où commence-t-elle ? Le calcul différentiel ne peut être à l'origine de cette dissonance. N'importe quel calcul ? N'importe quelle pensée ? On se pose des questions, et on finit par se demander si ces questions ne sont pas à l'origine de tous les malentendus, de tous les Alzheimer.

Quand j'en parle à une de mes amies, elle m'écoute trop attentivement – je sens qu'elle n'est pas d'accord avec mon exposé – et elle dit au bout du compte, si je puis dire : « C'est le mot 'pureté' qui me dérange. Tu emploies ce mot trop souvent, me semble-t-il. Mais il suffit de sortir, de s'exposer à la saleté du jour pour ne plus être pur. » À ce propos, je me souviens du jour où Vvedenski a été arrêté. Il attendait cette arrestation : presque tout le monde attendait une arrestation dans les années trente en Union Soviétique. J'ai même envie de dire : la Désunion Soviétique, puisque cette soi-disant union était désunie de fond en comble. Les uns

étaient dans les camps, les autres dans les champs où les acteurs chantaient des chansons patriotiques. Vvedenski attendait patiemment son arrestation. Il ne se disait pas tous les matins où les magiciens pratiquent leurs rites : « Je ne suis pas encore arrêté. Bizarre. Comment se fait-il que je ne sois pas encore arrêté ? Je n'en sais rien. Il vaut mieux que je n'y pense plus. Au lieu de cette pensée, c'est un poème qui me viendra à l'esprit. » Et il écrit un poème qui s'appelle « Où ? Quand ? » Il était facile de répondre à la première question. Comme il sortait rarement de chez lui, il y avait neuf chances sur dix qu'on l'arrête chez lui, peut-être même dans son lit. On lui dit : « Montrez-nous vos mains, tendez-les. » Et il est prêt pour le transport vers la prison la plus proche ; ou la plus lointaine, on ne sait jamais. Quand ? Quand ? Quand ? C'est le titre, le deuxième titre de son dernier poème. Le premier titre est « Où » ? Le deuxième titre est « Quand » ? Les animaux, connaissent-ils ces questions ? Y réfléchissent-ils ?

Les commissaires arrivent. Savez-vous ce que cela signifie, vous, nos petits enfants ? Ou êtes-vous trop petits pour le savoir, pour saisir l'étendue de ce mot ? Ce mot s'étend devant vous, tout autour de vous, et vous ne voyez que les commissaires sur toutes les étendues, sur toutes les largeurs. Et tous ces commissaires tiennent des revolvers qui tirent, tirent, tirent, tirent ; sur vous et aussi sur les animaux. *Homo homini lupus est*. Vous voyez un homme, mais avant de l'aborder dans tous les sens du terme, vous vous posez la question : « Est-ce un *lupus* ? » Comment le savoir ? Vous hésitez, tergiversez, et finalement vous lui posez la question : « Êtes-vous un *lupus* ou non ? » Et l'homme de vous répondre :

« Je le suis. Je suis un *lupus*.

- Pourquoi l'êtes-vous ?

- Parce que j'aime la langue latine. Tout ce qui est latin me convient très bien.

- Êtes-vous un *lupus* ou un *homo* ?

- J'aime les femmes et leurs cuisses. »

De quoi parle-t-on ? Nous prenons un livre – libre, allais-je ajouter : tous les livres sont libres, sauf s'ils sont interdits – et nous lisons ceci : « Loi aussi, obéir à la volonté de l'Un. » Il faut d'abord trouver cet Un. Vous cherchez cet Un, proverbial ou non. Puis vous constatez que vous êtes en extase. Et quand vous êtes en extase, vous vous mettez à boire de la vodka. Au bout de quelque temps, vous voyez deux Un, ce qui est normal. Au bout d'un autre bout de temps, vous voyez encore un Un, et vous vous dites qu'il s'agit de la Sainte Trinité. Et vous avez raison sans doute. Mais votre raison ne fonctionne pas bien, de sorte que vous abandonnez toutes les trinités, toutes les quadrinités au profit de l'unité qui se trouve sous votre nez : une autre bouteille de vodka.

Vous cherchez cet Un. Vous le trouvez dans un parc. Il y a une statue dans ce parc et vous vous dites que c'est Un et pas Deux, pas Trois : vous ne voyez rien aux environs de cet Un. Alors, vous vous agenouillez devant cet Un et vous lui baisiez les pieds, à condition qu'il ait des pieds ; des pieds d'argile, par exemple. Puis vous commencez à lui lécher les jambes, les cuisses, le ventre et ainsi de suite. La suite est longue et vous la léchez sans vous arrêter, ne serait-ce qu'un instant. Vous vous arrêtez un instant et la suite vous échappe. Vous n'aimez pas cet état des choses et vous l'évitez, quand vous pouvez le faire ; quand vous pouvez l'éviter, sans porter un coup mortel à votre corps.

Et puis cet Un apparaît dans toute sa splendeur ; grâce à votre méditation qui a duré trois ou quatre semaines. L'apparition dure trois semaines et vous vous dites : « Un, un, un. » Une autre semaine s'écoule et vous vous dites : « Je vois double et triple et quadruple. Les lois de la physique interviennent dans ma contemplation qui dépasse de loin celle de Victor Hugo. Néanmoins je craque, et je me rends compte qu'il n'y a pas de bon moment pour craquer. » Un est une statue ; un est un visage qui vous aveugle – littéralement. Le visage du soleil vous aveugle et c'est pour cela que l'on vend des lunettes de soleil, sinon on ne vendrait rien du tout, même pas des lunettes de nuit de lune, de brouillard.

Un, c'est quoi ? On regarde cet Un et on se dit : « Je le regarde et nous ne faisons qu'un, quoi qu'on dise. » Et puis on se met à dire toutes sortes de choses. On dit, par exemple : « Vous n'êtes pas Un. Il y a un Un que je vois de mes propres yeux, mais vous n'en faites pas partie. Vous faites partie du Zéro, sans vous en rendre compte.

- Dans quelle partie du Zéro me trouvé-je ?
- Dans la partie gauche du Zéro.
- Mais je ne suis pas gaucher. »

D'habitude, les gens ne comprennent pas ce que vous dites. Vous ne dites rien, et ils ne comprennent rien. Vous faites « oui » de la tête et vous dites quelque chose. Ils ne comprennent ni cette chose ni ce quelque. Vous en concluez qu'ils sont sourds, mais avant de prononcer votre verdict, vous voulez vous assurer qu'ils sont vraiment sourds. Il se peut qu'ils ne veuillent pas vous entendre, vous écouter et suivre vos ordres. Vous appliquez vos lèvres à leurs oreilles, tour à tour, et vous criez de toute votre force. Ils font des grimaces et se bouchent les oreilles. Alors, vous vous rendez compte qu'ils ne veulent pas vous entendre. Immédiatement, sur le champ, vous vous mettez à votre bureau et vous écrivez un petit mot à Staline, en disant : « Il y a un groupe de gens qui ne veulent pas m'écouter. S'il vous plaît, mon cher Généralissime, faites-les éventrer, comme vous avez éventré des millions et des millions de vos sujets les plus fidèles, les plus inébranlables. »

Tout à coup on entend une sonnerie ; quelqu'un sonne à la porte. On ouvre la porte et on voit Staline en personne. Il pénètre dans la salle où ceux qui ne veulent rien entendre se tiennent toujours, comme dans l'attente de Staline. « Nous allons voir, dit Staline, s'ils sont inébranlables ou branlables. » Il s'approche du premier et commence à le branler. Le premier citoyen branle. Staline se tourne vers le maître de maison et dit : « Il est branlable, vous savez. » Il sort un revolver de sa poche et exécute Monsieur le Branlable. Ensuite il s'approche d'un autre monsieur et crie à tue-tête. Le Monsieur en question se branle. « Il se branle aussi », dit Staline. Il sort un autre revolver d'une autre poche et exécute son propre ordre. Il dit : « Cet individu doit être exécuté puisqu'il branle. »

Éloignons-nous de Staline et de sa politique. La communication, cette notion et ce problème ne se rapportent pas toujours à Antonioni : mais sans lui, en son absence (aujourd'hui, par exemple) il est impossible de communiquer la moindre des choses aux humains, même s'ils sont vos semblables ; même s'ils sont vos dissemblables. Vous leur envoyez un poème où vous exprimez votre amour pour la terre nourricière. Ils ne comprennent rien du tout. Ils vous questionnent sur les mots, leur signification. Ils disent que vous êtes maladroit, parce que vos pensées ne sont pas claires : « Pas comme le clair de la lune », ajoutent-ils. Pas comme Beethoven, pas comme Debussy. Mais votre femme (ou mon amie la plus chère) cultive la terre, et la terre comprend non seulement ses efforts, mais aussi ses intentions. On dirait que, parfois, les tomates poussent de leur propre gré. Et leur gré est propre, bio ; tandis que les humains ne sont ni propres ni bios ni intelligents. On est tenté d'ajouter : ni rien du tout. Mais ce serait faux : très souvent ils *sont* rien du tout. Chaque légume que mon amie la plus chère cultive dans mon jardin répond à ses espérances et surgit de la terre dans l'intention de nous plaire et de plaire à nos invités dont le nombre s'amenuise. (On dirait qu'il y a un amenuisier ou un amenuseur qui s'en occupe.) Les humains ne répondent pas à vos espérances, même si vous leur envoyez tous vos chefs-d'œuvre à la fois. Alors, vous vous dites : « Il faut que je leur envoie un chef-d'œuvre, puis un autre chef-d'œuvre. Un chef-d'œuvre à la fois. » Un chef d'œuvre est envoyé, mais il n'y a pas de réponse. Même pas d'accusé de réception, sans parler de reconnaissance. Et si vous leur posez des questions par téléphone, ils disent : « Rien reçu, rien reçu du tout. » Pas la peine d'envoyer des e-mails à la terre : elle reçoit vos carottes et le reste de vos dons. Et elle vous les redonne avec gratitude, avec un salut éternel, une bénédiction.

Croyons-nous les philosophes ? Héraclite d'Éphèse, par exemple ? « Ça dépend, ça dépend », répondons-nous. « Ça dépend de quoi ? » « De ce qu'il dit. » « D'accord, très bien. Il déclare, entre autres, que les porcs se lavent dans la fange. » « Nous ne sommes pas d'accord avec cette remarque », disent les personnes qui se trouvent – sans doute par hasard – dans la

même pièce. « Pourquoi ? » La première personne, l'interrogateur, leur pose cette question. En guise de réponse, deux personnes apportent deux seaux remplis de fange, répandent leur contenu dans le salon, s'agenouillent et se mettent à se laver à qui mieux mieux. « Penseriez-vous que nous sommes des porcs ? » La question est adressée à tout le monde, à la ronde, mais les deux personnes visent surtout les oreilles de l'interrogateur. « Oui, en ce moment vous êtes des porcs, répond l'interrogateur ou le répondeur.

Les porcs arriveraient-ils un jour à répondre à vos questions ?

- Je crois que non.
- Alors, nous ne sommes pas des porcs.
- Vous l'êtes – à demi », répond le répondeur.

Puis on leur sert une assiette remplie de porc. Ils attaquent la nourriture, et quelques minutes plus tard, l'inquisiteur annonce, « À présent vous êtes des porcs aux trois-quarts. »

La loi « les loups se mangent entre eux », ne se rapporte pas uniquement aux repas proprement dits. On dit : « Il boit ses paroles. Il aime cette femme. » On boit du petit lait, des petites paroles que l'on appelle ainsi car elles sortent d'une petite bouche charmante. Mais d'habitude, on mange et c'est beaucoup plus grave, non seulement parce que l'acte lui-même est plus grossier, plus vulgaire, même si vos manières sont irréprochables. Si vous n'écoutez pas quelqu'un, si vous faites des grimaces en l'écoutant, vous dévorez littéralement son corps, son âme, ses nerfs. Il est vrai qu'il y a mille et une tendances qui se manifestent pendant ce rite. Comme je l'ai dit tout à l'heure, la plupart du temps, Staline grignotait ou même picorait ses adversaires ou simplement les gens qu'il ne supportait pas. Il a agi de cette façon avec Boukharine qui n'a pas toujours été dupe des paroles qu'il entendait ; surtout si ces paroles sortaient des moustaches de Staline. (On avait toujours l'impression que les paroles sortaient de ses moustaches qui étaient assez volumineuses. Par contre, sa bouche était petite, mais pas gracieuse : la petitesse des bouches ne leur confère pas toujours la délicatesse voulue.) Lesdites moustaches bougeaient en tous sens, de sorte que l'on arrivait à lire les paroles esquissées par les moustaches. Les victimes de Staline étaient tellement habituées à lire les verdicts, grâce à l'éloquence des moustaches, qu'ils disaient à leur gardien ou à d'autres employés : « S'il vous plaît, épargnez-moi les interrogatoires. Apportez-moi simplement un morceau de ses moustaches (tout le monde savait de qui on parlait : il n'y avait que l'Un) et je saurai à quoi m'en tenir. » Et les officiers ou simples nettoyeurs répondaient, en hochant la tête : « Vous débloquez, purement et négligemment. Les moustaches de notre leader sont touffues, très touffues, mais il n'y en aura pas pour tous les condamnés à mort. Pour une fois, notre leader perd la partie contre ses adversaires.

- Alors, apportez-moi un seul poil et je saurai à quoi m'en tenir.

- Vous savez déjà à quoi vous en tenir. D'ailleurs, il n'y a qu'un mot chez nous, un seul mot représenté par une colonne ou un pilier, si vous préférez. C'est le pilier de la commune. Et vous vous tenez toujours près de ce pilier, où que vous soyez, toujours, toujours. Et puis, quand l'affaire se dirige tout doucement vers la fin, vous vous appuyez contre ce pilier et tout s'écroule. »

Ceux qui ressemblent aux sourds – ils ne comprennent ni le mot « pilier » ni les autres signes de leur déchéance, de leur appartenance au supplice – perdent du poids : on continue à les manger. Chaque insulte les mange, chaque gifle. À cause d'un rire moqueur, ils risquent de perdre un dixième de leur foi, un de leurs reins. On peut toujours dire : « Il lui reste encore plusieurs reins et les neuf-dixièmes du foie. » Mais le procès ne s'arrête pas là. C'est un digne rival du *perpetuum mobile*. C'est pourquoi Bakounine a dit : « Tuez-moi sur place, au lieu de traîner pendant des heures, des mois. » Alors on lui a posé la question : « Sur quelle place voulez-vous que l'on vous exécute ? » Il a répondu : « N'importe où », car il croyait que dans ces circonstances, le temps était bien plus important que l'espace. Il était un grand admirateur de Proust, et il ne voulait surtout pas perdre son temps. Mais quelle importance pouvait-il avoir, le temps, dans ces circonstances ? Avait-il un rendez dans l'au-delà ? Admettons que oui. Dans quelle partie de l'au-delà ? Cette question vous brûle les lèvres. Et si vous avez des moustaches, elle vous brûle aussi les moustaches, tous les poils de ces moustaches. On pense généralement que toutes les victimes des purges stalinienne et de Staline en général (en généralissime) volent et dansent au Paradis. On vous dit : « Nicholas II n'était ni intelligent ni un bon stratège. C'est à cause de lui que la Russie a péri. Mais les bolcheviks lui ont rendu un grand service : ils l'ont fusillé. Du coup, il est devenu saint quelques décennies plus tard. »

Supposons que l'on exécute Staline grâce à une quelconque machine à remonter le temps. Penseriez-vous qu'il se prélasserait dans un hamac au paradis ? D'habitude, les individus vous répondent d'une manière plutôt simpliste : « On a sorti son cadavre du mausolée. Cet acte barbare l'a transféré à coup sûr au paradis où il doit être assis aux premières loges. » D'une façon généralissime, les soviétique faisaient durer le plaisir, mais parfois leur haine cherchait désespérément la sortie. Ils disaient : « Je ne peux plus attendre. Si vous continuez à faire durer votre plaisir, je vide mon estomac sur votre pantalon. » Et les officiers ou les simples soldats cédaient aux supplices de leur haine. D'abord, ils sortaient un revolver de leur poche. C'était la première sortie, la première apparition de la haine au grand jour. Le jour est grand, disaient les autres gardiens, officiers et soldats. Ils regardaient l'exécuteur avec plaisir et envie. Ils auraient aimé faire la même chose, mais la chasse était gardée et ils gardaient leur distance. La

haine continuait sa marche vers la satisfaction – vers la jouissance lacanienne. Elle levait le revolver et se mettait à viser la future victime. À vrai dire, la victime n'était plus future ; elle était bien présente, dans tous les sens du terme. On avait seulement besoin de crier : « La victime ? » Et cette dernière n'avait pas besoin de répondre : « Présente. » Tout le monde la voyait, et personne ne voulait de confirmations supplémentaires de cette présence, telles que vomissements, diarrhée. « Si vous osez faire ça, disait un officier ou un commissaire, vous payerez les réparations. Votre femme le fera. Votre famille sera anéantie une fois pour toutes à cause de cette insulte jetée à la figure de l'État soviétique, et aussi à la figure du camarade Staline et tous les autres camarades. » « Je n'ai pas assez de liquides à l'intérieur de mon corps pour satisfaire tous ces gens-là », répondait la victime.

Staline disait à ses sbires : « Ne vous pressez pas. C'est comme si vous preniez un lavement. Ne le prenez pas. N'écoutez pas votre haine ou plutôt, écoutez-la différemment. C'est votre repas, n'est-ce pas ? Vous savez que les repas du tsar, dans le palais du tsar, étaient très longs, interminables. Il y avait une dizaine de mets, une vingtaine de zakouski. Les zakouski s'appellent des 'entrées' en français. Ou plutôt des 'amuse-gueules'. Amusez votre gueule, que diable ! Commencez par des taquineries intellectuelles et spirituelles. Mettez en doute la véracité de la dernière thèse de votre adversaire. À cette occasion, il vaut mieux ne pas l'appeler 'victime' : il ne le sait pas encore. Il n'en sait rien, pour tout vous dire. Il ne sait pas encore qu'il travaillait pour les Irlandais et le Honduras. Continuez sur votre lancée. Démolissez l'avant-dernière thèse de votre adversaire. Peu à peu, lentement mais sûrement, vous arriverez jusqu'à la première thèse. À ce stade-là, il n'est plus censé avoir d'intestins ; en tout cas, la moitié de ses intestins ne lui appartient plus. Tout dépend du nombre des thèses que vous avez démolies en cours de route. »

\*

« Si tu effaces les traits hasardeux / Tu verras que le monde est beau », dit un poète russe. J'ai envie de rendre cette traduction encore plus harmonieuse, au moyen d'une rime qui n'existe d'ailleurs pas dans l'original. Hasardeux / beau. Ou bof. Après tout, nous appartenons toujours à la bof génération. Il y a toujours des hommes et des femmes qui disent sans arrêt : « Bof, bof, bof » – quoi qu'il arrive. Et s'il n'arrive rien du tout, ils disent « bof » malgré tout et malgré rien : ça leur fait du bien. Bof ou bœuf, au lieu des pores dont j'ai parlé tout à l'heure.

À quels traits le poète russe faisait-il allusion ? On ne le saura jamais. Il n'a pas connu l'avènement de la bombe atomique qui ne fait pas partie des traits hasardeux : c'est un trait essentiel de notre existence. Il se peut que votre nez saigne de temps en temps. Vous pourriez

appeler ce saignement « un trait hasardeux de mon corps ». Mais, une fois de plus, tout dépend de la fréquence des incidents ; appelons ce phénomène de cette façon pour ne traumatiser personne. Vous l'appellez ainsi et les gens qui se tiennent à vos côtés vous disent un grand merci car ils n'ont subi aucun choc, ce qui leur serait arrivé s'ils avaient entendu le mot « cancer ». À propos, les Russes ne prononcent jamais ce mot ; en tout cas, pas dans ce contexte. Ils disent : « Il a une oncologie », ce qui me fait rire et répondre : « Ferait-il une étude des tumeurs ? »

Bref, si votre nez saigne quatre fois par jour, vous n'appellez plus ce phénomène « une petite blague » ; surtout si quelqu'un vous pose cette question : « Qui ose plaisanter de cette manière ? Quelle grossièreté ! C'est inouï ! Je ne pensais pas que des individus de ce genre existaient sur notre planète qu'ils polluent irrémédiablement. » Cela s'appelle « prendre tout à la blague ». C'est ainsi qu'une grande partie de la population vit au cours de sa longue ou courte existence. Ils prennent tout à la blague et meurent en se tordant dans d'abominables convulsions. Toute leur vie ils se sont tordus de rire, mais l'heure de vérité arrive et ils se mettent à se tordre pour de bon car seules les convulsions sont dignes du mot « mort ». Un mot assez célèbre, qu'on emploie même lorsqu'on parle des rats. C'est vous dire que nous sommes mortels partout et toujours.

Héraclite dit à un moment donné : « Présents, ils sont absents. » Les spécialistes analysent ce vers, et les discussions ne s'arrêtent jamais, même après minuit. Certains expliquent ce vers ainsi : « Le philosophe parle des morts qui sont absents, et en même temps ils sont présents dans l'esprit, si l'on se souvient d'eux. Ou comme des esprits, même si l'on ne se souvient pas d'eux. » Il est vrai qu'une autre interprétation nous oriente vers les écouteurs et les non-écouteurs. Comme il se doit – c'est une des lois de l'univers – il y a des gens qui vous écoutent, mais ils ne sont pas nombreux. Ceux qui se soucient de vos paroles comme d'une guigne sont absents ; en tout cas, c'est tout comme. C'est comme s'ils sortaient au moment où vous ouvrez la bouche. Ils ne voient pas de nourriture à portée de votre main, et ils se disent : « Nous y voilà. Ça recommence, ces discours – de plus belle, sans doute. Ça recommence toujours de plus belle. » Et ils sortent, quitte à revenir au bout de votre monologue pour dire quelque chose d'insignifiant ; ou pour entamer leur propre discours, leur discours de la méthode, comme ils disent pour vous faire comprendre qu'ils sont très méthodiques. Par la même occasion, ils vous font comprendre que vous ne l'êtes pas, que vous êtes brouillon ; ou bouffon.

Mais il y a d'autres interprétations. Il y a toujours d'autres interprétations ; à quelques exceptions près. À l'époque de l'Inquisition, il n'y en avait pas. D'autres interprétations passaient leur temps et leur néant sur les bûchers. Le communisme a reproduit cet exploit au moyen de deux mille fusillades par jour. (En moyenne vingt fusillades par minute.) « Ce sont

nos feux, nos bûchers. Nous sommes fidèles à la tradition chrétienne, et par conséquent vous n'avez aucun droit de dire que nous sommes athées. Pour vous faire plaisir, nous pouvons remplacer le mot fusillade par la notion 'feusillade'. » Quelle est cette autre interprétation ? Seuls les morts sont présents ; les vivants sont absents. Mais laissons tout cela de côté, ne serait-ce que l'espace de quelques jours. Un extrait d'Héraclite peut éclairer l'obscurité de l'extrait ci-dessus. Quand mon amie la plus chère cherche à comprendre un texte ésotérique, elle recourt souvent à d'autres textes, ce qui constitue un procédé bien connu. Beaucoup de chercheurs procèdent de cette façon, avec cette différence que mon amie dit aux textes éclairateurs : « J'ai besoin de vos lumières. »

Revenons à présent aux présents qui sont absents. De quoi parle-t-on ou plutôt « t-il » ? Les tombes sont bien là ; il n'y a que les tombes, comme disent certains. On visite un cimetière, ou les Invalides, et on se dit : « Napoléon est là, mais en même temps il n'est pas là. » Le temps est le même ; et même l'espace est le même, en quelque sorte. La tombe n'est pas un être vivant, et même si elle contenait un être vivant plein de vie – c'était le cas de Gogol que l'on avait enterré vivant – la tombe n'en serait pas moins morte. On dit donc : « Présents, ils sont absents. » Qui ? Napoléon et sa grande armée.

Et le texte-éclairateur auquel j'ai déjà dit « merci », inspiré par mon amie la plus chère ? Voici ce texte textuellement : « Loi aussi, obéit à la volonté de l'Un. » En Union Soviétique cette soi-disant énigme ne posait aucun problème : on savait qui était cet Un, surtout à l'époque de Staline. Après le coup d'état bolchevique, on hésitait entre Trotski et Lénine. On disait donc : « Loi aussi, obéit à la volonté des Deux. » Et dans les églises chrétiennes on disait : « Loi aussi, obéit à la volonté des Trois. » Je crois que dans un pays chrétien on peut se passer de ce genre de commentaires : pour économiser le papier ou l'électricité. Il faut avoir un esprit plus large, à mon avis. Même en Russie, à l'heure actuelle, on dit rarement : « Loi aussi, obéit à la volonté de l'Un. » Certes, Poutine est assez puissant, mais il y a des opposants qui vocifèrent depuis leurs prisons respectives. Et si l'on les assassine, ils vocifèrent depuis leur tombe, de sorte qu'exceptionnellement on peut déclarer : « Les tombes sont vivantes. »

Il y a une autre interprétation qui convient à n'importe quelle époque, à n'importe quelle créature. Et même aux arbres, même aux montagnes. Tout obéit à la mort. Même mon ami qui m'a toujours désobéi – aux moments où je lui interdisais de boire une grande rasade de whisky – s'est finalement incliné devant la mort ; ou devant la Loi, cela revient au même. Il faut que je revienne à lui, ne serait-ce que de temps à autre, sinon cet hommage pourrait passer inaperçu. (Je fais allusion aux sphères célestes, pas aux terriens.)

Je peux rendre hommage à mon ami : personne ne l'interdit, que je sache. Mais je ne serai jamais en mesure de le ressusciter à cause de ma nostalgie perpétuelle. Ne vous méprenez pas à ce sujet : il ne s'agit pas de la traditionnelle nostalgie russe. Beaucoup de mes compatriotes (si je puis dire) sont rentrés dans leur pays au début de la seconde guerre, après la seconde guerre. La plupart ont passé le reste de leur vie en prison, dans les camps ; les autres vivotaient dans des izbas innommables, en grignotant un pain rassis (pas le cou d'un humain, comme le faisait Staline.) La nostalgie que j'éprouve se réfère aux temps à jamais révolus, aux neiges d'antan, aux arbres d'antan et même aux humains d'antan. Et pourtant je sais que l'homme a toujours été un loup qui mangeait d'autres loups, alias des hommes et des femmes.

Un jour, huit hommes vont à la chasse. Quand on dit « aller à la chasse » on pense la plupart du temps au gibier. Et pourtant il existe une chasse aux sorcières ou aux humains, si l'on veut. Cette fois, les hommes ont vu le reflet d'une femme – dans un étang, paraît-il. Ils ont fait de leur mieux pour saisir le reflet, mais ils n'ont pas réussi, malgré leur art. (Après tout, ils avaient l'habitude de saisir leur proie.) Ensuite, un homme lance son regard vers le haut et voit la femme en question. Elle est assise sur la plus haute branche d'un arbre et sourit, comme une déesse. L'homme grimpe sur l'arbre, empoigne la femme et la laisse tomber sur l'herbe ou sur le dos d'un autre chasseur. Une bagarre, pour ne pas dire une lutte à mort, se met en route : chaque membre du groupe veut coucher avec la femme. Mais, las de cette lutte plutôt vaine, ils décident de la découper en mille morceaux (en huit morceaux, pour être exact) et chacun cache un morceau dans un interstice de la paroi de sa hutte. (C'est dans ces interstices que l'on cachait traditionnellement la viande humaine. Les frigos de l'époque.) Une fois de plus, ils vont à la chasse, et quand ils reviennent, une vieille femme leur dit : « Félicitations ! Chacun de vous aura dorénavant une épouse fidèle et belle. » Il va sans dire qu'au bout de quelques mois, les chasseurs ont mangé leurs femmes.

Ma thèse déclare haut et fort que la loi se rapporte directement – trop directement peut-être – au cannibalisme. (Pas à la Cabbale, hélas.) Mais je n'ai pas encore éclairé le mot « nostalgie », tel que je le vois dans le contexte de ma vie. Il n'a rien à voir avec ma patrie perdue, car la Russie n'est pas assez vieille pour ce genre d'expérience. Quel genre ? quelle expérience ? J'ai déjà signalé mon désir de descendre le plus bas possible pour atteindre les limites de l'histoire : la préhistoire, autrement dit. C'est trop vague, trop nébuleux et je m'en rends compte. Pourquoi ne pourrais-je jamais ressusciter mon ami ? À ce sujet, il y a beaucoup de mythes, parmi lesquels celui d'Orphée et d'Eurydice se distingue par son élégance. Le mythe que je suis sur le point de raconter n'est pas aussi élégant ; c'est le moins que l'on puisse dire.

Pour voir la préhistoire, il faut se retourner – malgré un grand nombre de thèses, de doctrines, qui prétendent le contraire.

Vous vous dites que le monde va à vau l'eau et que plus nous avançons (l'humanité entière), plus nous reculons – vers l'âge de pierre ou l'âge de boue. Mais il y a des gens qui essaient de prouver que la boue est très utile, très saine, très salubre. Vous mettez de la boue sur votre corps et votre arthrose s'envole, littéralement et brusquement. Et le reste de vos douleurs corporelles – ce sont vos tendons et vos nerfs qui vous parlent – disparaît aussi, sans laisser de traces. Par contre, la boue demeure collée à votre peau, si vous appartenez pour de bon à l'âge de boue. Noblesse oblige, comme on dit. Tant pis, tant pis. Vous ressemblez à présent à l'un des représentants des tribus que Claude Lévi-Strauss scrutait scrupuleusement. Dans le sillage de Rousseau, il prétendait que ces tribus étaient plus bio que nous et il avait raison.

À notre époque il faut être bio, sinon on n'est rien ; on meurt sans laisser de traces. (Même pas un morceau de boue, ne vous en déplaie.) Quant aux pierres, il y a des pierres précieuses parmi elles. Récemment j'ai vu un film russe où un groupe de géologues cherchent des diamants en Sibérie – à l'époque soviétique où l'on cherchait des diamants et de l'or un peu partout. Ils creusent des trous dans la terre, fourrent leurs mains dans ces trous, remontent à la surface tout ce qui se trouve dans ces mains et regardent, regardent, regardent ; à longueur de journée parfois. Ils regardent des pierres qui ne sont même pas semi-précieuses et hochent la tête. Ensuite ils commencent à frotter ces pierres tantôt avec leur mouchoir, tantôt avec leurs doigts. Une fois de plus, ils hochent la tête et pleurent un petit coup. Mais un jour – le jour se lève, comme on dit – une femme se met à pleurer ; pour rien, nous semble-t-il. Et puis elle pousse quelques cris. Ce qu'elle tient dans sa main droite ressemble à s'y méprendre à un diamant que l'on peut envoyer (peut-être pas sur le champ) à Anvers.

Il faut préciser que ces géologues ne faisaient pas partie – en tout cas, pas partie intégrante – de l'âge de la pierre ; malgré leur passeport soviétique. Ils étaient tous des citoyens soviétiques, mais il ne faut pas oublier que parmi les soviétiques il y avait de grands compositeurs, de grands savants, des lauréats du prix Nobel de physique. Et à l'âge de pierre, le prix Nobel n'existait pas. Et on ne faisait pas de son mieux pour trouver des diamants. On cherchait de la nourriture, et lorsqu'on était las de chercher, de scruter l'horizon et les bois, on mangeait les membres de sa tribu.

Cette pierre, quelle que soit sa préciosité, où pourrait-elle nous mener ? telle quelle ? Nous nous demandons où pourra nous amener cette combinaison d'éléments. Nous commençons par le début et nous reculons pas à pas. Et parfois, si le temps nous le permet, nous avançons de

deux pas. Nous avançons, nous descendons (dans notre imagination). Il pleut et nous avançons ; et boum et boum. Et cela se représente ainsi :

Boum, boum, nous avançons,

Bam, bam, nous reculons.

Boum, je conquiers l'espace

Nous reculons, ons, obs.

Je continue à me retourner, comme si je n'avais rien d'autre à faire ; comme si j'avais perdu quelque chose. Il y a quelques jours, je me suis écroulé au bout de ma promenade à cause de la faiblesse foncière de mes jambes et de tous mes tendons. J'étais à vingt mètres de mon portail et je me suis dit que si je me levais, je pourrais continuer ma route. (Une pensée banale, somme toute.) Et comme tout admirateur de Verlaine le sait – et je le répète souvent, moi aussi – cette route a un paradis au bout. Il ne faut pas se retourner, quelle que soit la route, quel que soit le bout. De ce point de vue, il vaut mieux de laisser tomber mon ami une fois pour toutes car on ne peut rien tirer d'un homme mort. Même d'un homme vivant, vous ne tirez pas grand-chose, étant donné qu'il n'y a plus de grands hommes sur notre planète. Il y a des géants qui se promènent partout ailleurs, mais sur notre planète il n'y a que des petits hommes et des petites femmes. Ils se baladent partout, comme d'habitude – on ne peut rien interdire à ces gens-là – et ils dictent leurs lois à tout le monde, même aux vendeuses de fleurs. C'est pour cela que les vendeuses des fleurs tendent leurs bouquets aux dictateurs, aux criminels.

C'est pour cela qu'il faut se retourner car en face il n'y a que cela et aussi des morceaux d'un futur abject. Vous vous retournez et vous voyez un chaman qui rend visite au créateur pour connaître le moyen de rajeunir les vieillards et de faire bourgeonner les arbres morts ; et pour faire fonctionner tous les morts par la même occasion. Une occasion se présente et vous vous dites : « C'est une occasion, je la reconnais. Il faut en profiter, car les occasions ne se présentent pas tous les jours ni toutes les semaines. Elles se présentent peut-être tous les mois, mais nous n'avons pas assez de temps pour ce temps, ou plus exactement pour attendre ce temps-là. Nous n'avons pas non plus le temps d'attendre tout ce temps-ci. Nous avons toutes sortes de temps à notre disposition : ce temps-ci, ce temps-là, ce temps entre les deux. Mais nous n'avons que faire de ces temps. D'habitude, nous pensons que les temps sont toujours utiles, et plus nous en avons à notre disposition, mieux c'est. Il en va de même de l'espace. Plus nous avons d'espace à notre disposition, mieux c'est, étant donné le luxe de nos maisons, nos villas et ainsi de suite. »

Je voulais vous raconter une histoire qui n'est pas vraiment mon histoire. Mais elle appartient à ce que l'on appelle « la mythologie humaine ». Il y a un chaman (il y en a encore) qui va quelque part : les chamans vont toujours quelque part, même s'il n'y a ni quelque part ni

part ni quelque. Il va donc quelque part et il trébuche sans arrêt, ce qui est normal : vous trébuchez quand vous marchez, sinon vous ne marchez pas. Vous marchez, vous trébuchez, vous rendez visite au créateur pour connaître le moyen de rajeunir les vieillards et de faire bourgeonner les arbres morts. Il n'y a que des arbres morts autour de vous. Vous vous promenez autour de ces arbres et vous remarquez que parmi ces arbres il y a des humains. Il y a des humains morts et vous vous dites qu'il faut les faire bourgeonner. Alors, vous les faites bourgeonner, grâce à vos pouvoirs. Ils se mettent à bourgeonner, mais vous vous dites, au bout de quelque temps : « Les humains, ont-ils besoin de bourgeonner ? » Effectivement, pourquoi aurions-nous besoin de bourgeons ? De nous embourgeoisonner ? Je ne sais pas comment s'écrit cette nation, cette race humaine.

\*

Je parlais d'un célèbre chaman qui rend visite au créateur pour connaître le tout et le rien : le rien est toujours lié au tout, comme tout le monde le sait. Et si tout le monde ne le sait pas, on répète sans arrêt : « Le rien est toujours lié au tout, le rien est toujours lié au rien. » Le chaman continue son chemin car il est un chaman (il est un chemin) et c'est son chemin et tout le monde fait partie de la mécanique quantique ou de n'importe quelle mécanique ; tout le monde le sait. Vous tournez une vis et vous vous dites : « Je suis cette vis parce qu'elle tourne en rond pour rien, pour rien. » Mais le chaman marche, marche comme un fou et finalement il voit une créature qu'il prend pour le créateur du monde parce qu'elle a une barbe qui lui rappelle Michel-Ange et tous les autres. Hélas, elle ne lui rappelle aucun ange car les anges ne sont pas barbus ; mais cela n'a pas d'importance. Il s'arrête devant cette créature et dit à voix basse : « J'aimerais rajeunir les vieux, vous, par exemple. J'aimerais aussi ressusciter les morts.

- Pourquoi faire, demande le vieillard.
- Pour qu'ils vivent, répond le chaman.
- Pour quoi faire ?
- Pour vivre.
- Pour quoi faire ? Pour faire quoi ?
- Pour ne rien faire, sans doute. »

Du coup il comprend qu'il ne s'agit pas du créateur. En tout cas, en parlant de cette personne, il ne faut surtout pas utiliser les majuscules. Il continue sa route, il voit des arbres, des branches, des feuilles et il se dit que ce sont les cheveux du Créateur, sa chevelure. Il se dit que le Créateur ne doit pas être trop loin de sa chevelure, sinon sa construction ou plutôt son corps ne serait pas logique. Et la logique passe avant tout, se dit ledit chaman. Il continue à

marcher et, à un moment donné, ça marche : il voit le Créateur du monde, de l'univers et de tout le reste, cela va sans dire. Il voit d'abord ses rognures d'ongles, son urine. Pendant une heure, il se baigne dans cette urine pour observer le rite le plus important qui soit. Puis il avance vers le visage du Créateur qu'il reconnaît, grâce aux yeux de ce dernier : à travers ses yeux, on voit l'âme du Créateur, et seuls les yeux nous permettent de voir une âme.

Il dit au Créateur tout ce qu'il a déjà dit au faux créateur et le Créateur lui dit : « Tu ressusciteras tout le monde, à condition de ne pas fumer ma pipe.

- Je ne fume pas, dit le chaman.
- Mais il se peut que tu aimes ma pipe au point de vouloir la fumer.
- Non, je ne serai jamais tenté de fumer ta pipe.
- Pourquoi ?
- Parce que ce n'est pas une pipe.
- Et ma fille ? Est-ce ma fille ?
- Je l'espère pour toi.
- Alors, il ne faut pas que tu la regardes. »

Il y a plusieurs épreuves – trois, comme d'habitude – et le chaman triomphe de toutes ces épreuves. Au bout de ces épreuves, le chaman obtient le peigne à ressusciter les morts (il faut d'abord les peigner), et la résine qui fait reverdir le bois. Il est à présent sur le chemin du retour. Partout il voit des panneaux qui lui disent : « Tu es sur le chemin de retour. » Et puis la fille du créateur qu'il ne connaît pas encore le hèle : « Toi, toi, toi. Tu m'entends, moi, moi, moi ? » Involontairement il se retourne car le chaman est bien élevé et ne peut ignorer les mouvements à un moment aussi important. Ainsi il se retourne, voit un orteil de la jeune femme que ce coup d'œil rend enceinte, et le Créateur, qui assiste à cette scène, assis sur un nuage, fait mourir le chaman – pour rien, pour ainsi dire. Ce qui veut dire que la naissance (telle quelle, telle quelle) est maudite dans le royaume de pureté et de chasteté où vivent le Créateur, sa fille et sa future progéniture.

Je me retourne sans arrêt, et je vois tantôt une femme, tantôt un homme, tantôt une église qui ne me dit rien. Je me souviens des jours anciens et ce souvenir ne me dit rien non plus. L'histoire de la Russie, je l'ai vécue en partie à l'école où l'on me disait que Koutouzov avait gagné une bataille contre Napoléon, la plus grande bataille de cette guerre-là (1812). Et puis il y a cette phrase d'un lieutenant de Napoléon que l'on répétait à n'en plus finir (et je me suis dit que cela ne finirait jamais) : « On les attaque, Sire. On les massacre tout le temps, mais ils ne bougent pas. » Évidemment Napoléon ne peut s'empêcher de poser la question : « Et alors ? Les morts ne bougent pas, comme nous le savons tous. Qu'est-ce qui vous étonne ?

- Ce qui m'étonne, mon cher Sire, c'est le fait que nous n'arrivions pas à avancer vers Moscou.

- Comment ça ? demande Napoléon.

- C'est comme ça, répond le lieutenant. »

Il est vrai que trois jours plus tard, Napoléon s'est installé à Moscou. Ce qui m'étonne, moi, c'est le récit de cette campagne que j'ai entendu il y a quelques jours sur Internet. Ce récit dit que Koutouzov a perdu toutes les batailles qui ont eu lieu au cours de cette guerre proverbiale. Une bataille a lieu et Koutouzov la perd – à coup sûr, pas à coup incertain. Il la perd à coup sûr et Napoléon la gagne, à coup sûr. Pendant tout un temps, les historiens se perdaient au milieu de tous ces coups. Ils se disaient : « Encore un coup sûr, encore un coup sûr. Mais à qui faut-il attribuer tous ces coups sûrs ? » Et je me demande si l'histoire vaut quelque chose. Elle n'existe pas en dehors des historiens qui se trompent tout le temps et disent n'importe quoi ; tout le temps. Ils disent n'importe quoi pour gagner un peu d'argent : il paraît qu'ils ne gagnent pas grand-chose. Il gagne un petit-chose, mais cela leur suffit pour continuer à dire n'importe quoi. On me dira : « C'est trop loin, tout cela : Napoléon, Koutouzov. Il n'est pas facile de savoir ce qui s'est passé réellement. » Il y a des documents pourtant. Il y a toujours un pourtant quelque part.

Ce n'est pas Napoléon qui attaque la Russie ; c'est Alexandre I<sup>er</sup>, tsar de toutes les Russies. C'est lui l'initiateur de la guerre. Cet empereur russe déteste Napoléon qui donne tous les droits aux Juifs dans les territoires occupés. Et l'empereur se dit : « Ce caporal libère les gens qui ont tué Jésus Christ. Comment est-ce possible ? Il faut mettre fin à tout ça. » Et l'empereur (ou plutôt son armée) avance, avance, avance jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent tous les deux : l'empereur et l'armée. Napoléon bat l'armée à plate couture, mais il embrasse l'empereur Alexandre parce qu'il aime l'humanité, les êtres humains. Hitler n'aimait que les chiens et les oiseaux ; Napoléon aimait les humains, si étrange que cela puisse paraître. Napoléon aime les humains, mais on l'attaque de tous côtés pour le priver de cet amour et même de sa propre vie. C'est ainsi que notre destin se déroule. Vous faites du bien et on vous fait du mal – sans vous frapper, sans vous transpercer le corps. Simplement – et c'est très simple, contrairement à ce que l'on pense – on enlève toute la nourriture qui est à votre portée. Un jour, vous vous réveillez et vous constatez qu'il n'y a plus de nourriture à votre portée. Il n'y a plus rien à votre portée, à part une commode Louis XV.

Les historiens disent n'importe quoi et l'histoire répète leurs paroles car elle n'a pas le choix. Si on lui disait : « Tu as le choix : soit tu répètes les paroles des historiens, soit tu ne dis rien », l'histoire répondrait : « Je préfère répéter les paroles des historiens parce que pour rien

au monde je n'aimerais rester silencieuse. » Il vaut mieux que l'histoire reste silencieuse, à mon avis. Tout commence avec l'histoire et ses histoires : horreurs, méditations stériles, fausses connaissances, fausse science, faux Kant, faux Hegel, faux tout. (Faux jetons aussi.) On nous disait – en Russie, en Union Soviétique – que Koutouzov était un génie. Même Alexandre le Grand pâlisait à côté de lui. C'est vrai : si (en Union Soviétique) on mettait un buste d'Alexandre le Grand à côté de celui de Koutouzov, le premier se mettait à pâlir. Et pourtant il n'est pas facile de pâlir, si vous êtes de marbre.

Même en dehors de tout ça on se heurte aux inexactitudes, aux contre-vérités : sans arrêt, sans arrêt. Et la seule constante sur laquelle on puisse compter est sans arrêt, sans arrêt, sans arrêt. Dans ses livres, mon ami parle de la déchéance de Moscou. (Le mot « déchéance », je commence même à l'utiliser en anglais parce que je ne peux m'en passer.) La ville où j'ai vécu pendant vingt-six ans de ma vie assez courte. Je ne connaissais pas ma ville natale, comme je l'ai dit ailleurs, je ne sais pas où. Lui, mon ami, en parle avec ravissement ; et pourtant il souligne les méfaits qui ont défiguré sa ville natale, non seulement au cours du règne soviétique, mais aussi avant – pendant tous les règnes, tous les empereurs. Nos empereurs disaient : « Je suis plus grand que Napoléon », mais les bolcheviks étaient déjà (toujours, toujours) au seuil de l'histoire russe, quelle que soit sa sainteté. On dit « la Sainte Russie » et l'on pense qu'on est à l'abri de tout ; à l'abri des marxistes, entre autres. Et puis les marxistes (les faux marxistes) arrivent et disent, « Vous n'êtes pas à l'abri de nos doctrines », et ils assènent des coups de pieds à tous les autres. D'après un historien russe, le mot-clé de notre échec, de notre échec russe, s'inscrit dans ce mot parce que nous supportons les coups que les nôtres nous donnent ; quels que soient ces nôtres. Par exemple, tous nos tsars (sans exception) étaient allemands, et ils nous assenaient des coups à longueur de journée. Mais nous nous disions : « Ce sont des coups en provenance des nôtres. Donc, il faut les supporter sans broncher, sans crier gare. »

Les nôtres nous entouraient (sans Le Nôtre, hélas), mais les ennemis du peuple se faufilaient parmi les nôtres et gâchaient notre vie communiste. Alors nos gardes rouges se mettaient en marche et écrasaient tout ce qui n'était pas rouge. Ils écrasaient d'abord le bleu (le sang bleu) et puis ils écrasaient le bleu du ciel, le blanc du ciel, le noir du ciel. Ils écrasaient la nature naturante et aussi Dieu Lui-même (une tautologie ?) ; sans parler de la nature naturée.

Lorsque je parle de l'Union Soviétique, j'ai besoin de faire des écarts, d'ouvrir des parenthèses. Voici une de ces parenthèses. Dans la grotte de Lascaux, sur ses murs ou parois, il y a des animaux imaginaires ; une licorne, par exemple. Supposons que cet animal n'ait jamais existé, à la différence des dinosaures que personne n'a jamais vus, à ma connaissance. Supposons aussi que les habitants des cavernes n'aient jamais vu des êtres humains, même pas

dans leurs rêves. Il est difficile de supposer une telle chose, étant donné que tous ces êtres humains étaient en présence de leurs femmes, de leurs bébés, de leurs rivaux et ainsi de suite. Supposons, pourtant, qu'ils aient eu envie d'inventer quelque chose : ils sont tous des précurseurs de nos poètes, de nos créateurs de toutes sortes. Sincèrement, je ne crois pas qu'ils auraient inventé un être humain. Tout ce que vous voulez, mais pas un être humain. J'imagine que vous ne voulez rien du tout dans ce domaine, et vous avez peut-être raison. En tout cas, il ne faut rien inventer dans le domaine humain, sinon c'est la fin, comme on dit aujourd'hui dans les émissions russes. Rien, rien, rien du tout.

Je me retourne, je me retourne, je me retourne. Et je vois quoi ? L'histoire, toujours l'histoire. Il y a des petites histoires qui sont charmantes, parfois. Mais la grande histoire est assommante. Et elle nous assomme. Ai-je besoin de savoir que même les tsars tolérables – Alexandre I, Alexandre III – étaient des abrutis presque absolus ? Si l'on savait exactement à quoi ressemble un abruti absolu, on pourrait sans doute parler des monarques russes en connaissance de cause. Hélas, on ne connaît pas cet abruti-là ni par cœur ni autrement. Qu'est-ce qu'on connaît ? Il vaut mieux de ne pas répondre à cette question parce que l'on connaît la réponse correcte à tous points de vue. Avant tout, elle est correcte à cause de sa provenance : elle nous vient de la Grèce antique. Je ne sais rien, un point c'est tout, malheureusement. Je serais ravi de pouvoir dire, une fois pour toutes : « Un point c'est tout. » Le problème nous guette à l'intérieur de l'expression : « Un point ce n'est pas tout. » D'ailleurs, ce problème a tout à fait raison : un point n'est pas tout parce que vous risquez de mourir à la suite de ce point. Il vaut mieux dire : « Une virgule, c'est tout », pour la bonne raison que, si vous mettez une virgule – quelque part, au milieu de votre vie – vous pouvez encore écrire quelque chose ; par exemple : *La divine comédie*. Et vous vivez, vous buvez des bons vins et des mauvais vins. Vous buvez tout ce que vous voulez ; et même ce que vous ne voulez pas. Mais ce « ce » vous veut, vous dites-vous, peut-être en vain.

Moscou, Moscou, Moscou. Et la Russie aussi. Vous ai-je vraiment raté ? On peut rater n'importe quoi, presque tout, si on ne fait pas attention à ce que l'on rate. Ai-je raté ma naissance, mon adolescence ? Serais-je un rateur, comme on ne le dit pas ? Pourquoi faudrait-il dire ce que je suis ? Indéfinissable. Il y a un tas de mots – vous pourriez voir ce tas dans vos moments perdus – qui ne servent strictement à rien. Vous dites : « C'est indéfinissable. » Et puis vous vous dites : « Je peux le ou la définir assez facilement. C'est un zéro. » Et puis quelqu'un met son message sur Internet et vous corrigez le tir. Vous dites : « C'est un un. » Vous recevez encore un message que vous considérez comme tel, et vous répondez : « C'est un deux. »

Vous naissez quelque part : cela ne peut se faire autrement, sinon on ne parle pas de vous. On parle sans doute de quelqu'un d'autre ou l'on parle d'une colonne, d'une tige – pour parler de quelque chose, pour ne pas rester muet pour le restant de sa vie. On dit quelque chose et on se dit : « Il vaut mieux que je dise quelque chose car je risque de rester muet pour le restant de ma vie, si je ne dis rien. Parler, les mots, et tout ça – c'est une habitude, et si je ne remplis pas les fonctions de cette habitude, je serai condamné au silence. Il est vrai que les sages – tous les sages, pas seulement les taoïstes – parlent du silence avec vénération. Et alors ? Je vis parmi les gens et leurs cultures dont il faut parler pour ne pas passer pour un malotru ou un ignorant. D'accord, je ne passe ni pour l'un ni pour l'autre. Je ne passe pour personne, pour ainsi dire. Pourquoi faudrait-il passer pour quelqu'un ? Est-ce quelqu'un mieux que personne ? » Ce genre de question surgit quand vous pensez à votre destinée et au rôle que vous êtes censé jouer dans cette vie.

J'ai déjà parlé de l'histoire et de son insignifiance. On ne peut se fier à ce qu'on nous dit à propos de Napoléon. On le blâme pour tout, même pour son code, sans parler du sang qu'il a fait verser sur les champs de batailles. Ses adversaires, par contre, ne faisaient rien verser du tout, à part du vin. On versait du vin dans leurs coupes, et si on leur disait : « Vous buvez trop, vous savez », ils répondaient : « Il vaut mieux verser du vin que du sang. Nous sommes donc mille fois supérieurs à Napoléon. » Et Moscou, Moscou, Moscou. Aurais-je oublié ma ville natale qui est bien plus importante que Napoléon et les autres généraux qui versaient du sang et du vin partout ? Je me promenais dans cette ville à laquelle je n'ose même pas appliquer l'épithète « natale ». Je me demande pourquoi je ne voyais rien, tandis que mon ami voyait tout – beaucoup plus que tout ? Il dit dans un de ces bouquins qu'il préfère Moscou à Pétersbourg parce que Moscou est sincère, intime et un peu maladroite. Elle est comme nous, tout compte fait, tandis que Pétersbourg est trop impériale : il y a des monuments partout et au bout de ces monuments, à leur sommet, il y a des anges, comme si les anges gardaient la ville de tous les malheurs. Et le blocus, dit-on tout de suite, sans réfléchir, sans se donner la peine de dire que ce genre de remarque n'a rien à voir avec de la politesse, étant donné le nombre des victimes qui n'a peut-être pas dépassé un million. Et alors ? Un million, cela ne vous suffit pas ?

Pendant la famine qui accompagna loyalement le blocus, le cannibalisme n'était pas à la mode. Les loups que l'on rencontre au cours de la lecture du *Docteur Jivago* ont l'air menaçant ; leur voix sont menaçantes, elles aussi. Mais les loups n'attaquent pas les humains, sauf s'ils ont faim. Il est facile de supposer que, pendant la guerre civile qui se déchaînait en Russie à cette époque-là, au début des années vingt du siècle dernier – c'est peut-être le siècle dernier, tout court – la famine régnait partout. Il n'y avait plus de tsar et la famine s'est dit : « Il faut que

quelqu'un ou quelque chose règne dans ce pays, sinon bonjour les dégâts. » Les dégâts disaient bonjour, jour et nuit ; ils ne se donnaient même pas la peine de dire « bonsoir ». Donc les loups avaient faim et ils se disaient de temps en temps, quand ils étaient à proximité de l'isba où vivait le docteur avec ses vers : « Qu'est-ce qu'on fait ? On attaque ou quoi ? On a faim et par conséquent, selon les encyclopédies, on peut attaquer les humains, les terrasser et les dévorer. » Puis ils se mettaient à marcher vers la maison du docteur et une fois à côté de cette maison, ils se demandaient s'il fallait sonner à la porte ou non. Ils se disaient : « Si l'on sonne à la porte, ils auront peur et n'ouvriront rien du tout, même pas les fenêtres. Il vaut mieux casser les fenêtres et pénétrer dans la maison de notre propre initiative. » Mais ils n'ont jamais pénétré dans la maison, à en juger par le roman. Pourquoi ?

\*

Loups, repas. Pourquoi le communisme a-t-il eu lieu ? Il n'a pas eu lieu, mais beaucoup d'individus en parlaient, y pensaient et même Picasso dessinait quelque chose, inspiré par les idées communistes. En 1944 (ou quelque chose comme ça) il est devenu membre du parti communiste français et un peu plus tard, juste après la mort de Staline, il a fait son portrait pour une gazette quelconque ; à la demande du parti. Et le parti n'a pas aimé l'hommage que Picasso avait rendu au petit père des peuples. Picasso n'arrivait pas à retenir, à restreindre les manifestations de chagrin. « Pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ? J'ai peint ce portrait avec amour, avec délice. J'aime le grand-père Staline et mon amour se reflète dans le portrait que j'ai sorti de mon âme, sans parler de mon cœur. »

Un jour, Picasso atteint la porte de l'édifice où se réfugie le Parti communiste français et à la porte même il se heurte à un des membres les plus importants du Parti. « Que faites-vous là ? » demande le membre. Et Picasso d'expliquer que sa carte du Parti est périmée et qu'il faut la renouveler d'urgence, sinon il risque d'être exclu du Parti et du monde progressiste. Alors, le membre lui demande ce qu'il entend par le monde progressiste, et Picasso lui répond que le monde progressiste est cubiste et qu'il déforme la réalité pour la multiplier. « Le monde est très riche et il faut le considérer, le voir sous des angles différents, sinon la vision humaine restera caduque à tout jamais. » « Et la ligne du Parti ? » demande le membre. À ce moment-là, Picasso se demande si le membre auquel il fait face est un vrai membre ou non. Picasso employait le mot « membre » exclusivement à l'endroit de son pénis. D'ailleurs, il baissait parfois le bras pour désigner ce membre. Et il disait à cette occasion : « Voici l'endroit où il se trouve. » Les femmes qui le côtoyaient baissaient le regard (et pas seulement le regard) et tombaient dans ses bras.



J'ai vécu une vie pétrie de mensonges. On me disait que Staline était un géant et ensuite on me disait que Staline était un nain et même un cocu. Ensuite on disait que c'était un coq nu – on disait n'importe quoi, autrement dit. C'est cela l'histoire, malheureusement. On vous dit d'abord : « C'est cru. » Ensuite on vous dit : « C'est cuit. » Et vous avalez tout, parce que vous n'avez rien d'autre à faire. J'ai une amie – elle n'est pas très chère – qui rate tout ce qu'on peut rater. (On se demande s'il y a quelque chose que l'on ne peut rater dans la vie de tous les jours ou de toute éternité.) Elle vit dans une maison plutôt grande et, comme elle n'a pas assez d'argent à sa disposition, à son avis, elle loue les différentes parties de cette maison aux gens qu'elle ne connaît pas. Elle ne connaît pas une personne, mais cette personne lui dit : « J'aimerais louer l'appartement qui se trouve du côté droit de votre maison. » Elle dit « oui » tout de suite car elle ne peut attendre : elle a besoin d'argent tout de suite, pas le mois prochain. Le mois prochain, elle aura besoin d'argent – également, également, presque légalement, pour payer les impôts – mais il lui faut de l'argent tout de suite : elle veut s'acheter quelques brioches.

Et puis il y avait des plans quinquennaux (qui n'ont rien à voir avec cette femme : elle n'a même pas de plans mensuénaux). Il y avait des héros qui ne valaient rien : Alexandre Nevski, Alexandre Souvorov, par exemple. Le premier tuait ses sujets, les autres russes, à tour de bras, et il tournait son bras tout le temps, même quand les temps étaient mauvais, tous les temps sans exception. L'autre copiait Napoléon qu'il ne connaissait pas personnellement, mais vous n'êtes pas obligé de connaître Napoléon personnellement pour savoir ce qu'il venait de faire en Italie.

Il n'y a que des mensonges et ce n'est même pas la peine de dire « bref ». C'est toujours « bref » et ce sont toujours des mensonges, de sorte que l'on pourrait dire : « Bref, bref, bref », au lieu de dire : un tas de mensonges. Ce qui ne s'inscrit pas dans le cadre doré des mensonges se rapporte aux nouvelles que j'ai reçu tout à l'heure. Je l'ai déjà dit à plusieurs reprises (et ces reprises sont nombreuses) : je suis pianiste et par conséquent je donne des concerts. J'ai une tournée au Japon dans quatre mois. Mais le Covid oblige : je dois rester à mon hôtel pendant quinze jours pour pouvoir donner ces concerts. Dans cet hôtel qui est l'un de meilleurs hôtels du Japon et du monde, on peut rester pendant des mois et des mois. On peut y rester pendant des années, si l'on arrive à tenir le coup pendant ces années ; sur le plan de santé. Quel est ce plan, je me demande ?

J'ai dit que j'étais prêt à tout, étant donné qu'il faudrait sortir de cette situation, de ce confinement le plutôt possible. Et pourtant je ne suis pas sûr que l'humanité doive sortir de ses huttes, maisons, toilettes, salles de bains, pour mettre les choses au mieux. Comment pourrait-on mettre les choses au mieux : elles sont toujours au pire. Et quand vous commencez à les

sortir du pire, le pire ne les laisse pas partir. Le pire dit : « Qui vous a dit que je suis le pire ? Il y a des endroits bien pires que ça. Par rapport aux endroits vraiment pires, je suis le paradis sur Terre. » Et vous dites au pire : « Vous savez, il y a des endroits un peu plus tolérables que le vôtre. » « Vous devez me confondre avec Pyrrhus », dit le pire.

Alors, vous commencez à faire des exercices qui s'appellent « sortir ». En russe on dit : « je dois aller au sortir » si on veut faire soit pipi, soit caca. Vous pouvez aussi aller jusqu'à vous adonner à un amour illicite. Supposons que vous alliez dans les toilettes pour faire l'amour avec un homme. Vous êtes un homme vous-même, et vous avez l'impression qu'une partie du club auquel vous appartenez corps et âme ne serait pas d'accord avec vous si vous faisiez l'amour devant eux, sur leurs divans, canapés et tables. Ils n'ont rien contre l'amour en tant que tel (tel quel, disaient les intellectuels français dans les années soixante) mais vous faites trop de bruit, ce bruit que tout le monde connaît par cœur ; et cette connaissance, ce cœur, cette mémoire gênent tout le monde pendant l'exécution de votre projet. Quel est votre projet ? C'est la question que l'on vous pose. « Faire l'amour ». « Faire l'amour tout simplement ? » « Pas tout à fait. D'abord nous le faisons dans la position du lotus, ensuite nous le faisons dans la position de la rose et nous enchaînons avec l'herbe du printemps. » « Je n'aime pas les roses », dit un membre du club. « Et moi, je n'aime pas le printemps », dit un autre membre, en ajoutant que Pouchkine aimait l'automne.

\*

Je continue à m'éloigner des Russes et de leur histoire, de mon ami qui parle toujours des conceptualistes qui ont franchi toutes les étapes et se trouvent à présent au zénith de quelque chose. Un jour il me téléphone et me dit : « Tu sais, Prigov est mort. » « Comment ? comment ? » je réponds. « Il s'est effondré dans le métro. On l'a ramassé à la pelle, littéralement. Seules les pelles pouvaient le porter. Les pelles le portent, portent, portent jusqu'à l'entrée de l'hôpital. » (Par parenthèse, mon ami le plus cher à qui on a enlevé la prostate, est allé en Israël pour cette opération. Les Russes opèrent avec des pelles.)

### À LA MÉMOIRE DE PRIGOV

On me ramassait à la pelle.

Je me souviens de la pelle et du ramassage.

J'ai oublié mon âge :

Il ne comptait plus.

Qu'est-ce qui comptait ?

Les pelles, la chamade de mon cœur.  
 Je me souviens de quatre pelles.  
 S'il y en avait eu cinq  
 J'aurais pu être sauvé.  
 Cinq pelles suffisent pour sauver  
 N'importe quel cardiaque.  
 Pour moi, on aurait peut-être dû  
 Ajouter une sixième pelle.  
 Ainsi on aurait-pu me sauver.  
 Comment peut-on sauver l'humanité ?  
 On fabrique des pelles à la chaîne,  
 En Chine de préférence,  
 Et l'on sauve l'humanité.  
 Un point c'est tout.

Contrairement à ce qui se passe en Occident où tous les arts ont toujours été égaux, même avant la Révolution française, en Russie la poésie domine les arts et la société : elle est mille coudées au-dessus de tout le reste. Au départ, elle prenait racine dans le Royaume de Dieu, ensuite dans la place que l'État occupait dans notre vie, ensuite dans l'individu et finalement dans la mort. C'est pour cela qu'au lieu d'une stèle, on voit une pelle – à l'endroit où gisent les ossements de Prigov.

Lubimov est mort, lui aussi. Il s'attendait à un musée construit en son honneur. Il méritait sans doute deux ou trois musées. Il attend son anniversaire qui frise les cents ans. (Le mien frise les soixante-quatorze ans. Il les frisera pendant deux mois encore.) Il attend une délégation composée de Poutine, de Raspoutine, de tous les membres de tous les présidiums et aussi du Soviet Suprême. On sonne à la porte et il ouvre cette porte dans un état extatique qu'il n'arrive pas à ramener à la température normale. Quelle est la température normale d'une extase ? 39,6. À Moscou il y a des pharmacies qui s'appellent « 36,6 ». On y va et on vous pose la question traditionnelle : « De quoi souffrez-vous ? » ou plutôt « De quoi mourrez-vous ? » « Je meurs d'une extase. » Alors, on vous donne un médicament, deux médicaments, trois médicaments et demi.

Lubimov s'attendait à une série de médailles, à un nouveau théâtre, à des archives où l'on trouverait toutes ses pièces et ses scénarios, ses notes. Il a reçu un samovar. Mon ami en parle dans un de ses livres. Et il ajoute : « Ne me donnez surtout pas de samovar. Je préfère Fabergé,

*you know*. » Je crois que « *you know* » étaient les seuls mots d'anglais qu'il connaissait par cœur.

Souvorov est surtout connu pour ces excentricités. Il galope, galope, galope, pour traverser les Alpes, pour surmonter une cinquantaine d'obstacles dressés sur le chemin de son armée et aussi sur son propre chemin. (Souvent les généraux se promènent *à côté* de leur armée.) Le généralissime interrompt tout d'un coup cette galopade, entre dans une église, s'agenouille et prie pendant une heure environ. Il perd (prie, perd, prie, perd) une bataille.

Prigov, ce poète dont je parle de temps à autre, pense que la Russie a tout emprunté à l'Occident et aussi à l'Orient. Un Russe se promène de par le monde, voit une saucisse, mange la saucisse et se dit : « C'est bon. » Il rentre chez lui, à Moscou, et il dit à sa femme : « Une saucisse, tu sais ce que c'est ? » Évidemment sa femme répond que non : elle ne connaît même pas les saucissons. Comme disent les Russes : « Un saucisson, ça se mange avec quoi ? » En posant cette question, les Russes et aussi les Soviétiques ne pensent pas à l'accompagnement, à une salade quelconque. Tout simplement, ils ne savent pas ce que le mot « saucisson » signifie dans le contexte de la vie. Pour insérer une chose dans un contexte, il faut d'abord créer ce contexte, mais les Russes sont trop paresseux, d'après Prigov, et ils vivent la plupart du temps hors contexte. Par exemple, si on leur donne un morceau de saucisson ou même un saucisson entier, ils s'asseyent par terre et se mettent à dévorer ce saucisson sans se soucier de fourchettes, de couteaux et de serviettes. Ils se soucient uniquement de leurs dents qui sont parfois si pourries que même une glace fondue ne peut être posée dans leur bouche. Et si on le fait, les dents tombent, l'une après l'autre. Les dents tombent et les Russes les ramassent et les avalent pour que rien ne soit perdu pour leur organisme qui a faim tout le temps. Pourquoi ? À cause des famines successives. Il y a une famine en Union Soviétique et des millions de paysans et d'ouvriers tombent et meurent sur place, sans attendre l'apparition des lits de mort et des croque-morts. Les croque-morts n'arrivent donc pas, et les gens meurent sans eux car ils ne pensent ni aux enterrements ni aux couronnes de fleurs. Autrefois les Russes pensaient à la couronne de leur tsar – à proximité de leur lit de mort et même loin de lui ; même quand ils étaient à l'étranger. Voici en quoi consiste la différence entre les Russes et les Soviétiques.

Le russe, notre russe, continue à se promener à l'étranger. Il entend quelques sons et il se dit que ces sons lui rappellent les paysans qui chantent quand ils travaillent dans les champs et ailleurs. Mais les sons qu'il entend ne viennent pas des champs : il n'y a pas de blé autour de lui. Autour de lui, il y a des rails et même des trams. Il prend parfois un de ces trams pour se déplacer plus vite sans ressentir de lassitude dans les jambes. Mais un jour il prend un tram et, quelques minutes plus tard, il entend les sons dont je viens de parler. Quand on parle des sons,

il vaut mieux chanter, au lieu de taper ces sons à la machine. Moi, j'observe ce rite et c'est pour cela que j'arrête de taper et que je chante un air en russe, parce que je ne chante pas en italien. Je ne chante pas en allemand non plus, entre parenthèses.

Donc le Russe entend des sons et donne quelques coups à la substance du tram. Le conducteur entend ces signaux qu'il interprète de manière adéquate, comme disent les Russes d'aujourd'hui. (Ils ne parlaient pas comme ça pendant la période qui a marqué ma vie soviétique et moscovite.) Le conducteur arrête le tram, il met en arrêt toutes les fonctions du tram, et notre Russe descend de ce tram. À dire vrai, le conducteur n'a pas mis *toutes* les fonctions du tram en arrêt car le Russe est descendu du tram pour de bon. C'est-à-dire qu'il ne s'est pas blessé en essayant d'ouvrir la porte avec les moyens du bord : avec ses poings et les pointes de ses pieds. Autrement dit, il n'a pas quitté le tram pour de mal ou avec mal, en ayant mal un peu partout, surtout aux poings, aux coudes.

Le Russe est descendu. On ne l'a pas descendu, ce qui aurait pu arriver pendant la première ou la deuxième guerre mondiale. Il est descendu, et il est plus ou moins décent, d'un point de vue occidental. Les Russes sont toujours décents au milieu d'autres Russes qui se disent : « Il est sale, mal coiffé, mal habillé, mais c'est normal car il a beaucoup souffert dans notre pays paradisiaque. » Les Russes se disent que tout va bien, malgré leur tenue plutôt problématique. Ils se disent, « Pas de problème », et continuent leur conversation et leur repas. L'un d'entre eux dit à l'autre d'entre eux, en enfonçant une fourchette dans une saucisse : « Tu sais d'où elle vient, cette saucisse ? » Son copain avoue son ignorance en toute sincérité : les Russes sont très sincères. « C'est mon grand-grand-grand-grand-père qui a découvert ce produit en Allemagne. » Et son interlocuteur lève les yeux et dit : « Ah bon ? » Effectivement c'est assez bon, ce saucisson ou cette saucisse, et les Russes en mangent des quantités, grâce à ce grand-grand-grand-grand-grand qui se promenait à l'étranger de temps à autre.

Cette fois, au lieu d'une saucisse ou d'un gigot, il s'intéresse à un phénomène qui vient d'un autre domaine. Et pourtant il y a des individus qui disent que même notre estomac travaille mieux lorsqu'il entend la musique de Mozart. Par conséquent, la musique nous aide à digérer les aliments que nous consommons dans l'espoir de vivre cent-vingt ans. (Par conséquent, il ne s'agit pas d'un *autre* domaine.) Il y a un aliment dans notre assiette, mais son aspect visuel ne nous plaît pas, à nous autres, aux Russes. Cela peut vouloir dire que cet aliment ne vient pas de l'étranger : il vient de nos champs et de nos usines. Il y a des Russes (et aussi des Estoniens) qui disent aux étrangers : « Ils sont très beaux, vos produits. Mais ils ne sont pas vraiment délicieux. Vous êtes trop influencés par la chimie. » Tant pis ou plutôt tant mieux. (La plupart du temps c'est « tant » qui compte, pas le reste.) L'individu scrute l'aliment pendant une demi-

heure environ et se dit à la longue : « Il faut que je mange cette horreur, sinon je n'aurai pas assez de fer dans mon organisme. Mon organisme doit devenir un masque de fer, sinon je risque de mourir sur un champ quelconque. »

Notre Russe n'a pas encore atteint le but de son voyage qui, en principe, le conduit vers la source des sons que l'on entend depuis pas mal de temps. Ces sons-là, que font-ils dans le monde où les paysans fauchent l'herbe et le foin, où Tolstoï dit : « Beethoven est inférieur à mes paysans » ? Les sons que notre Russe continue à entendre se promènent de par le monde – un peu à la manière de notre Russe, ne vous en déplaise. Mais d'où viennent-ils ? S'agit-il d'une nouvelle harpe éolienne ? Non, non, non. Il s'agit du piano devant lequel une petite fille est assise, et son visage irradie la confiance qu'elle a visiblement ; pas audiblement, hélas. Quel genre de confiance ? Cette confiance concerne ses propres moyens et ce talent qu'elle n'a pas. Elle n'a ni génie ni confiance ni même capacités : elle n'a rien du tout, à part son image d'une petite fille qui joue du piano. Et c'est bien suffisant pour un tas de gens, si étrange que ça paraisse. Cela paraît étrange et vous le dites aux gens, franchement, ouvertement, publiquement. Et les gens vous répondent : « Elle est mignonne, cette petite fille. Ne trouvez-vous pas qu'elle soit mignonne ? » Vous répondez que ça n'a rien à voir ni avec le piano ni avec Mozart ou Haydn. On vous répond : « Ça a quelque chose à voir avec Beethoven, nous en sommes sûrs. »

Bref, le Russe fait ses bagages et vérifie – une fois de plus – si les sons qu'il a entendus sont bien logés dans sa valise. Il les regarde, écoute et se dit : « Ils sont bien dans ma valise et les douaniers ne diront rien. Ils seront enchantés par cette flûte ou plutôt par ce piano. » Il ne faut pas oublier un autre aspect de cette aventure : le Russe n'a pas mis la fille dans ses bagages ce qui prouve inexorablement que les Russes n'étaient pas pédophiles ; du moins à cette époque-là.

\*

Une fois de plus, Prigov et les autres, comme le disait Gorky, insiste sur notre incapacité à créer de nouvelles formes, de nouvelles tendances – à créer des nouvelles. Alors, on peut se demander pourquoi il faut créer des nouvelles ? Il y en a partout. Il faudrait plutôt les supprimer, ces nouvelles, et c'est à cela que je m'attelle, comme je me le dis. Et chaque fois que je me le dis, je me souviens d'Attila, je ne sais pas pourquoi. Pour une raison inconnue, sans doute.

Par ailleurs, mon ami le plus cher que j'oublie régulièrement pour m'étendre sur d'autres sujets, parle de la différence qui subsiste entre une icône que l'on contemple dans une église et celle que l'on voit dans un musée. Vous entrez dans un musée et vous vous dites : « Tout ce que je verrai sera plein de couleurs, d'impressions esthétiques, de beauté sans mesure. » Dans

une église vous restez muet devant une icône et votre mutisme est un bon signe car vous vous identifiez à l'icône ; vous devenez cette icône. Dans un musée, vous devenez une couleur, rien qu'une couleur, surtout si vous regardez les tableaux des impressionnistes. Mais il ne suffit pas d'être une couleur, et j'espère que vous le comprenez, autant que moi ; autant que je le comprends de tout mon cœur et de tous mon cerveau.

Donc, les Russes restent plantés là où ils sont parce qu'ils voient et jugent le monde du point de vue d'une icône qui n'est pas dans un musée : il faut le comprendre, la comprendre, cette différence, sinon on ne comprendra jamais rien. Les Russes sont plantés comme des plantes, comme si on les avait plantés il y a quelque temps pour qu'ils croissent et vieillissent naturellement, biologiquement et spirituellement, au lieu de créer des formules et composer des symphonies. (C'est ainsi que pensent des russophobes.) Les Russes sont là et quand on passe à côté de ces plantes, on entend parfois leurs plaintes. Elles disent : « Pourriez-vous, s'il vous plaît, m'arroser ? Il n'a pas plu depuis la semaine dernière. » Vous n'avez pas d'arrosoir à portée de la main, et vous ne vous promenez pas avec des arrosoirs, surtout s'il n'y a rien à arroser : vous êtes en pleine ville. Mais vous avez une bouteille d'eau minérale dans votre sac, et vous sortez cette bouteille pour arroser les plantes qui meurent de soif – littéralement, littéralement. Vous arrosez les plantes et elles vous disent « merci ». C'est mon ami défunt qui m'a raconté cette histoire. Il était russophile.

### OPUS POST

L'histoire qui termine ce livre n'a pas son origine dans l'imagination de mon ami : son imagination est trop réaliste. Par contre, *opus post* est une notion qu'il a créée de toutes pièces. J'essaie de retrouver ces pièces, ne serait-ce que pour pouvoir écrire encore quelques pages. Je n'ai jamais pu comprendre ce que cette expression (*opus post*) signifie dans le monde où tout est post, pour ainsi dire. Même quand je m'installe dans mon jardin, je me dis que les arbres et les brins d'herbe sont irrémédiablement post. Tout ça appartient au passé à jamais révolu : les jardins sont dépassés par l'état écologique de notre planète. Le monde n'existe pas séparément, et s'il est séparé de lui-même, il n'existe tout bonnement pas. Le contexte n'est plus mondial, et par conséquent le monde n'est plus le monde. Et moi, je ne suis pas de ce monde, tandis que mon ami est actuel : il est pétri d'actualité ; comme Eugène Onéguine de vanité.

La plupart des habitants de cette planète connaissent Grigori Perelman qui est venu à bout de l'hypothèse de Poincaré. (Hypothèse, équation – je n'en sais rien.) Tout le monde sait qu'il a refusé le prix, l'argent, mais pas la gloire, contrairement à ce que pense mon ami. *Primo*, on peut difficilement renoncer à la gloire si elle est déjà là, tout autour de vous. *Secundo*, Perlman est doublement célèbre à cause de son refus : aujourd'hui, vous n'écarterez pas l'argent que l'on

vous donne. Certes, on peut faire un don, faire bâtir trois ou quatre hôpitaux, mais je crois que Perelman n'a pas participé à cet élan bienfaiteur. Par contre, Bill Gates le démontre quotidiennement pour gagner encore quelques milliards de plus.

On a fait un film sur Perelman. On ne le voit pas dans ce film ; on voit son professeur le plus cher qui a envie de rendre visite à son élève le plus cher. Il sonne à la porte ; pas de réponse. Il se plante devant la porte dans l'espoir de la voir ouverte – un jour, comme on dit. Il est vrai qu'il est resté à son poste – il lui était fidèle – pendant cinq heures ; et pendant ces heures, Perelman n'avait pas faim. De toute façon, il y avait assez de saucissons dans son frigo : il savait que tôt ou tard il lui faudrait se barricader pour parer à un vrai assaut. Pour survivre à n'importe quel blocus, il a rempli son frigo à ras bord, et cela prouve une fois de plus que l'intelligence de ce mathématicien ne se limite pas aux mathématiques. Il est vrai que l'on n'a pas besoin de son génie pour remplir un frigo, quelle que soit sa taille. Et le don de prophétie n'y joue aucun rôle. La gloire oblige, et les curieux et aussi ceux qui veulent gagner de l'argent sont capables de vous assaillir, où que vous soyez : chez vous, dans une salle de concert, sur un banc.

Après son triomphe – discret, sur le plan financier – Perelman s'est écarté des mathématiques. « Écarter » est son verbe favori. Il écarte l'argent qu'on lui offre, il écarte les mathématiques, les journalistes, les curieux, les indiscrets. En quelque sorte, c'est un homme post et tout ce qui lui arrive ou plutôt ne lui arrive pas est un phénomène post. Quant à l'expression favorite de mon ami et sa relation personnelle avec cette expression, il a créé un ensemble qui s'appelle « Opus post » et j'ai beau lui dire que cet ensemble n'existe pas : « il est post », lui dis-je. Il répond que le post-modernisme existe. « Mais le modernisme n'existe plus », lui réponds-je. Supposons qu'il y ait une œuvre : ce n'est pas une supposition gratuite. Presque toutes les œuvres de mon ami s'inscrivent dans cette catégorie. Son œuvre (une des œuvres) existe, mais on a l'impression qu'elle se tient derrière une autre œuvre. On marche dans la direction supposée de cette autre œuvre, on la dépasse et l'on voit toutes sortes de choses : même la messe de Machaut. Cette manœuvre ne nous mène à rien car on voit le monde entier derrière cette œuvre. Et ce monde, on peut le voir sans l'œuvre de mon ami. On se demande où est cette œuvre, celle de mon ami, et on entend quelque chose. Mais cette chose est post, on le sent tout de suite. Et même si on ne le sent pas, on se souvient de la notion que j'analyse (*opus post*) et on se dit : « Il n'y a rien. Un morceau de vide n'anime pas le paysage sonore ou le paysage tout court. » Mon ami déclare assez souvent : « Tout ça n'est que post. Autrefois, j'aurais pu composer une pièce pour bannir de notre vie le Covid. Maintenant, j'en suis incapable, vu mon état de santé, ma faiblesse chronique. Souviens-toi du comportement de

Perelman. Son professeur l'attend à la porte d'entrée de son appartement. Il lui téléphone pour obtenir un rendez-vous : 'Gricha, Gricha, ouvre la porte.' Et le professeur entend le refus de Gricha. 'Gricha, Gricha, j'ai un livre pour toi.' Mais le livre n'intéresse pas Gricha. 'Je le glisserai dans ta boîte aux lettres.' Et Gricha de répondre : 'Je ne l'en sortirai pas.' Je suis comme Gricha, tu sais. »

Il y a quelques années, mon ami a subi une opération : la prostate, comme d'habitude. Pourquoi dis-je « comme d'habitude » ? Parce qu'un jour mon ami était assis à une table en compagnie de six personnes, six hommes. Et tous ces hommes avaient le même problème ; la même prostate, suis-je tenté d'ajouter. Ils n'avaient plus de prostate – c'était là le problème. Mais il y a des sujets moins douloureux et un de ces sujets concerne mon ami et son attitude envers le temps. Il respecte les archétypes de Jung et même la notion de « mythologie humaine ». Ces notions sont pourtant inférieures (dans son esprit) aux temps qui courent, au monde actuel et même au marché culturel. Il pense que le seul moyen d'exister est l'appartenance à ce marché. Grand ami de Prigov, il pense aussi qu'il faut adhérer aux tendances les plus révolutionnaires, sinon ça n'ira jamais. « Jamais de la vie », comme il dit assez souvent ; en français. (Les seuls mots français qu'il connaisse par cœur.) Quand je lis des textes où l'on analyse les relations entre amis, je commence à me poser des questions. Mon ami, était-il vraiment mon ami ? Cicéron déclare que l'amitié l'emporte sur la paternité parce que les parents peuvent vous négliger, de temps à autre ; ou tout le temps. Dans le domaine de la paternité, la bienveillance n'est pas obligatoire ; elle est facultative. Un ami privé de bienveillance à votre égard – vous le considérez comme un ami fidèle – ne peut exister. Ou il existe comme une exception à la règle. Par conséquent, si un ami vous fait du mal ou vous insulte, purement et simplement, vous pouvez lui dire : « Tu n'existes pas, mon cher. » Pourquoi ajouter « mon cher » ? Pour faire avaler la pilule : il faut rester bienveillant, même si votre ami vous a déjà trahi mille-et-une fois. À mon humble avis, il faut partir : il faut quitter les faux amis à la première occasion ; ou plutôt à la première insulte. Au lieu de quoi, je tergiverse, je tergiverse, et cela ne fait qu'empirer. Les insultes prennent du poids et deviennent si lourdes, si encombrantes, que parfois j'y pense toute la journée. Et pourtant le travail n'attend pas. « Et les créanciers m'attendent derrière la porte », comme disait Balzac.

Je tergiverse et puis je m'accable de reproches parce que le travail est plus important que n'importe quelle amitié, comme disait Lénine. Je répète inlassablement ces insultes, ces humiliations. Je les ressasse, je les ressasse et, rassasié, je me promène pendant une heure pour chasser les pensées pourries au moyen d'un air relativement frais. Mais les amis sont rares et quelle que soit leur fausseté, on les garde ; souvent par paresse. Hier, j'ai vu une émission sur

Poutine. Un journaliste ou un historien a dit : « Poutine est très prudent. Avant d’envahir la Crimée, il y est allé pour voir ce qui s’y passait. Ensuite, des soldats en civil se sont mis au travail. Poutine voyait qu’on le laissait faire, et il faisait ce qu’il voulait. Et c’est partout la même chose, en ce qui concerne Poutine et son comportement. » Il en va de même pour mon ami que je laisse faire, malgré mon dégoût grandissant. Je suis dégoûté par ce que mon ami dit assez souvent ; par ses grossièretés, pour être franc. Je suis également dégoûté par ma fragilité, mon incertitude. Je ne suis pas certain qu’il faille lui dire « adieu » ; ou même un « au revoir » austère.

Mon ami marche avec le temps, comme disent les Russes. Parfois le temps le dépasse – il est dépassé par les événements, comme disent les Français – mais il reprend du poil de la bête, se met à courir et bientôt il rattrape le temps, tantôt de justesse, tantôt non. Et ce n’est que justice car le temps est imprévisible : même les prophètes et les diseuses de bonne aventure ne le voit pas toujours, dans toute sa plénitude. Il y a des choses qui me dépassent ; je suis dépassé par mon ami, par son comportement. Il y a une soixantaine d’années il a tapé à la machine un de mes poèmes ; et j’ai gardé cette feuille de papier jusqu’à mon départ définitif de la Russie. Et puis il subi une métamorphose et se lie intimement avec l’église. (« J’ai épousé l’église », comme il dit. « Bigame que tu es », répondé-je. Il aime sa femme à la folie.) Il est vrai que les machines à écrire et l’église ne sont pas tout à fait incompatibles, mais dans le cas de mon ami, elles sont devenues des ennemies jurées. Mon ami a décidé de dédier tout son temps à Dieu, comme si Dieu était allergique aux « lettres mécaniques ». C’est ainsi que mon ami s’est exprimé un jour. Bref, il n’utilise pas les ordinateurs et préconise la plume comme le meilleur et le seul moyen de rester à la hauteur du logos.

Il écrit ses livres à la main, et il pense sincèrement que si vous n’utilisez pas un stylo, vous écrivez n’importe quoi. En tous cas, les ordinateurs ne sont dignes ni de vous ni de la littérature. Je lui ai dit (il était encore en vie) : « Ce qui compte c’est la rapidité et la clarté du transfert de mon imagination vers la réalité plutôt tangible : je peux même toucher l’écran de mon ordinateur, si je le veux. Ta doctrine me rappelle un écrivain français qui était relativement célèbre il y a quelques décennies : Michel Tournier. Il a écrit quelque chose à propos de Vendredi, mais il ne s’agit pas de ce roman particulier. Un jour, il a dit à la télévision : ‘Avant de me mettre au travail, je renifle les encres : j’en ai une douzaine, au bas mot. Mon odorat est très sensible et varié. Il change tous les jours, pour ne pas dire toutes les heures. Je choisis une senteur appropriée et j’écris quelques pages de suite, tout de suite.’ » Je me demande où, en l’occurrence, est l’actualité de mon ami. On constate avec étonnement qu’il est tantôt à la page et tantôt à côté de la plaque.

Son idole, Prigov, adorait les journaux qu'il mettait un peu partout : dans ses films, dans ses peintures, dans ses sculptures. On voit un amas de journaux par terre au centre Pompidou, et on se dit : « C'est tendance. C'est une œuvre d'aujourd'hui. » Puis on scrute les dates qui embellissent ces journaux, et on se dit : « Non, ça date d'hier, d'avant-hier, du siècle dernier. » On est déçu mais, d'autre part, on se dit que cette œuvre d'art était d'actualité il y a une décennie ou deux ; ou trois – peu importe. Elle était d'actualité un jour, deux jours, trois ans ; comme *Guernica* de Picasso. C'est ce que l'on se dit, de toute façon. Et toutes les façons qui existent dans le monde entier et à toutes les époques, comptent plus de toute façon que les autres façons ou occurrences. Dans un film, Prigov est couché sur un lit, pas par terre, pas comme les journaux qu'il éparpille. Il est en train de lire un journal, et l'on voit ses lèvres qui esquissent les paroles qu'il lit ; ou le logos, comme on dit. (À la différence de Staline, il n'avait pas de moustaches.) Cela dure trois ou quatre minutes – beaucoup moins que le sommeil filmé par Warhol. Par parenthèse, ce film est aussi insupportable que les nuits blanches ; à moins que l'on ne regarde la suprématie blanche de Malevitch. (C'est aussi une nuit blanche, tout compte fait.)

Ensuite Prigov (pas Perigot) cite un article qui se rapporte aux événements de la fin des années quatre-vingt du siècle dernier ; ils marquent toujours notre vie quotidienne, entre parenthèse. L'Union Soviétique se désintérait à une vitesse incroyable. Grâce à Einstein, on croit dur comme fer à la vitesse de la lumière. Il y a toujours des individus qui n'arrivent pas à croire à la disparition définitive de l'Union Soviétique, comme si elle n'aurait pu disparaître, ma patrie proverbiale ; pas une fois pour toutes, en tout cas. Mais ce cas arrive, voit le jour, et l'Union Soviétique n'existe plus, comme nous le savons tous, parfois malgré nous. Prigov, donc, cite un article où le Parti Communiste se plaint du comportement de ces soi-disant républiques qui ne respectent pas l'engagement communiste et socialiste ; l'engagement communautaire. Elles ne respectent que leurs propres droits, d'après cet article. Elles ne respectent rien de positif et de global. (N'oublions pas que le mot « global » désigne l'Union Soviétique, pas le monde entier.) Prigov hausse la voix, crie, tousse, jette un nombre considérable de journaux par la fenêtre et commence à roupiller, comme pour rendre hommage au film de Warhol. Puis il plie les journaux et les range, ce qui prend encore une dizaine de minutes. Il dit au cameraman : « Ça suffit comme ça. Ferme ta camera. J'en ai assez. » Il crie, il crie : « Assez filmé, assez filmé. » Et ça s'appelle un film, comme l'unique film de Beckett.

J'ai quelques journaux à portée de la main. Ma main porte et je saisis un de ces journaux qui est assez actuel, étant donné que l'on y parle du Covid. Dès qu'un artiste prononce le mot « Covid », on conclut que cet artiste est très contemporain : plus contemporain que ses contemporains. (Et pourtant la plupart de ses contemporains sont déjà morts du Covid.) Mon

ami le plus cher – il est toujours mon ami le plus cher, quoique je puisse dire à son sujet – ne prononce pas ce mot, mais je suis sûr et certain qu’il est très contemporain car il fait tout son possible pour s’installer dans le cadre du marché des arts et des vies. Je crois, par contre, qu’il est toujours à côté du cadre. Je suis sûr que cela ne nuit pas à son immortalité.

Il y a un cadre et vous vous dites que vous êtes à côté du cadre. Mais ce qui compte, c’est le tableau que vous voyez à l’intérieur de ce cadre ; pas en son for extérieur. Vous regardez ce tableau et vous voyez soit le monde, soit vous-même. Rien ne vous empêche de vous nourrir du monde actuel. N’oubliez pas vous-même, c’est tout ce que l’on vous demande. Et même si personne ne vous demande de vous souvenir de vous-même, c’est vous-même que vous devez voir à l’intérieur de ce cadre. C’est facile à dire et vous vous dites : « C’est facile à dire et c’est facile à faire. » Du coup vous voyez la fille d’à côté, l’homme d’à côté : *next door, next door*, on vous dit. (Quelqu’un de très simple, insignifiant et sans intérêt, en français.) Vous sortez de chez vous, frappez à la porte de vos voisins, et vous voyez quelqu’un qui habite du côté de la porte d’à côté. Peu importe, peu importe.

Vous vous voyez vous-même et vous vous dites que vous n’êtes pas digne de votre propre portrait. Vous vous demandez quand ce tableau a été peint, et parfois vous répondez à cette question : « Jamais. Je n’ai jamais été aussi pur, aussi intelligent, aussi génial. » Vous ramassez un journal qui traîne à vos pieds et vous commencez à le lire. Ce que je fais actuellement pour rendre hommage à mon ami qui adorait Dimitri Prigov. Voici ce que je trouve dans ce journal, *Le Monde*. Je n’ai pas le temps de lire tout le journal (mes jours sont comptés. Dieu compte tous mes jours), mais la première page m’informe de l’état de choses : « Alors que de nouvelles mesures de lutte contre l’épidémie doivent entrer en vigueur, tout indique que le pays manquera de médecins cet été. » Et que dire de cet automne ? Quelques jours passent et tout d’un coup on constate que les médecins affluent de tous côtés. Le virus disparaît peu à peu, combattu par tous les antis possibles et imaginables. Les médecins manquent et les mourants s’adressent à l’infirmière de service qui leur essuit le front : « Où est mon médecin ? » Et l’infirmière de répondre : « Votre médecin se repose aujourd’hui, parce qu’il a beaucoup travaillé la nuit dernière.

- A-t-il vraiment travaillé ? demande le malade. N’a-t-il pas passé son temps au bordel ?
- Pas du tout. Il faisait opération après opération. Il opérât les gens qui souffraient du Covid. Il enlevait le virus avec sa pince.
- Quelle pince ? Une pince de forgeron ? Une pince à épiler, une pince à sucre ?
- Avec une pince à virus.
- Attendez, attendez. Dites-moi si je suis à l’article de la mort.

- Non, vous êtes à l'article de la vie.
- À l'article de la vie éternelle ?
- Non, vous êtes à l'article de la vie tout court.
- Comment pouvez-vous prouver ce que vous avancez ?
- Parce que vous vivez, au lieu de vous reposer dans votre tombe. »

Une autre information qui nous intéresse au premier chef ; surtout si nous ne sommes pas vaccinés, si nous ne sommes pas fascinés par le battage que l'on fait autour du vaccin. (Dans les salles où cela se passe, il y a un tas de tambours, de tambourins – c'est ainsi qu'on les appelle – et les organisateurs battent ces tambourins à plate couture.) Ce battage bat les nerfs des malades et aussi de ceux qui sont épargnés par le virus impitoyable – aussi impitoyable que Dallas, comme on disait il y a quarante ans quand Linda Gray montrait ses jambes dans les films où elle ne jouait pas. Une autre information : « Cette situation s'explique à la fois par des manques structurels et par le besoin, pour bien des praticiens, de se reposer en prenant des vacances. » Bon, les praticiens se reposent sur la Côte d'Azur, comme les aristocrates russes, ni plus ni moins. Et les malades vocifèrent : « Où êtes-vous ? Où êtes-vous ? Seriez-vous en train de faire l'amour avec vos copines et vos copains ? Vous faites l'amour pendant que je me meurs, pendant que je fais l'amour avec la mort ? »

Et les médecins répondaient parfois, en connaissance de cause : « Ne vous rappelez-vous pas *The Lady sans Merci* de Keats ? Oseriez-vous penser qu'elle n'était pas belle ? C'est un très beau poème, vous ne pouvez le nier. Son héroïne est belle aussi. » Et les médecins repartent pour rencontrer une autre lady sans merci, tandis que le ou la Covid, cette nouvelle lady sans merci, fait les ravages dans les corps de leurs patients. La covid arrive et dit : « Je sais que je suis une lady sans merci, mais je suis très belle. Vous pourriez le constater de plus près, après avoir mis votre pince-nez sur votre visage boursoufflé, disgracieux. »

Mais je me dois encore de dire quelques mots à propos de notre amitié, de mon ami défunt qui ne ressuscite pas, malgré tous mes efforts. Je n'ai pas envie de citer Montaigne : il est sacré et intouchable. Mais il a écrit un assez long dialogue (monologue) à ce sujet où il dit entre autres : « Sans la vertu, l'amitié ne peut exister en aucune façon. » Je devrais à la longue poser à mon ami cette question, « Connais-tu la vertu ? Et si tu ne la connais ni spirituellement ni psychiquement, peux-tu être mon ami ? Tu dis que mes vers russes son mauvais. Heureusement que tu ne peux lire ni mes poèmes anglais ni ceux que j'écris en français. Où es ta vertu ? » Et il me répond : « Dans la virtuosité de la musique que je compose. La virtuosité, tu sais. »

« Et d'abord conçoit-on une vie qui en vaille la peine, comme dit Ennius, s'il lui manque le repos que donne à l'âme la bienveillance mutuelle d'un ami pour son ami ? » (Cicéron.) De

quelle bienveillance parle-t-on ? Votre ami vous dit que vos poèmes russes ne valent rien, que le concerto de Beethoven que vous avez joué il y a quelques heures avait été joué parfaitement, incomparablement mieux, par un autre pianiste, plus jeune que vous ? Je n'aime pas ces bavardages à propos de *love-hate* parce que je suis un homme simple et j'aime m'asseoir à côté d'un être humain et boire du thé avec lui en parlant de Kant, de Platon ou des King Crimson. Vous parlez des King Crimson et soudain vous vous mettez à chanter à mi-voix pour vous souvenir des jours anciens, pour pleurer un petit coup.

« Et quand, au contraire, nous sommes malheureux, nous aurions peine à le supporter sans quelqu'un qui s'en affecte encore plus que nous. » Je ne pense pas que cette remarque soit déplacée car ce fameux dicton qui interdit à nos amis de participer à nos malheurs est tout à fait faux. Il y a des amis qui guettent nos malheurs : ils n'attendent que cela. Dès qu'un malheur nous arrive, ils nous téléphonent et disent : « Tu es sûr que ce soit un vrai malheur ?

- Oui, je me sens très mal.
- Sur le plan physique ou psychique ?
- Sur les deux.
- Je viens tout de suite et je t'apporte une orange. »

Ces amis vous harcèlent parfois pour savoir si vous allez de mieux en mieux. Et si vous allez de pire en pire, il vous apporte deux oranges. « S'il est vrai que l'on peut attendre beaucoup et de très grands bienfaits de l'amitié, il en est un cependant quoi tient certainement le premier rang : elle fait luire sur l'avenir un beau rayon d'espoir et ne permet pas que les cœurs s'affaiblissent ou se dérobent. Je ne sais pas si mon cœur se dérobe ou s'affaiblit en présence de mon ami le plus cher. Quand je dis : 'Mon ami', mon cœur s'affaiblit. Quand je dis : 'Le plus cher', mon cœur se dérobe. Ma vie se dérobe aussi, mais ne nous égarerons pas, d'autant que cela ne sert à rien. Que l'on retranche maintenant de la nature le lien que crée la bienveillance, nulle famille, nulle ville ne peut substituer, les champs même cesseront d'être cultivés. »

D'après mes calculs éthiques et artistiques, les champs ne sont pas cultivés depuis très, très longtemps. Mais il y a champs et champs. Les champs magnétiques, par exemple, sont cultivés régulièrement, trois ou quatre fois par jour. Ces champs poussent les humains, les autres, vers les autres. Ils sont censés porter des masques, mais ils les arrachent de leur visage et se mettent à s'accoupler pour que le show de la vie continue, *goes on*. Ils se lèvent de leur couche, toussent un bon coup, un mauvais coup, vont dans la salle de bain, constatent qu'ils n'ont plus d'odorat, plus de goût et par conséquent, ils réalisent que le Covid 20 s'est emparée de leur pouvoir d'agir et même de vivre. Et les médecins se reposent à la Côte d'Azur. On leur

envoi des e-mails et les médecins répondent : « Si nous ne nous reposons pas, nos mains trembleront, et au lieu de mettre des gouttes dans vos yeux, nous les mettrons dans votre nez. Vous ne pourrez plus respirer et vous mourrez comme des chiens ou comme des chats malmenés par des petits garçons. C'est ce que vous voulez ? Répondez-nous franchement. » Et les patients potentiels répondent volontiers et promptement : « Fourrez vos doigts où vous vous voulez. L'essentiel est de recevoir un médicament en plein cœur. Et le médicament arrive toujours au cœur du cœur car le cœur attire la vie et lui indique où il faut aller.

- Et si nous sommes à côté de la plaque ? questionnent les médecins.

- Je suis une plaque immense. Vous ne pourriez être à côté de moi. Je suis le tout, je suis le cosmos.

- Alors, nous n'avons pas besoin de quitter la Côte d'Azur où nous nous sentons très bien, croyez-nous. Nous enduirons nos doigts d'une pommade miracle et nous fourrons ces doigts dans les arbres, les buissons, dans les nuages. Et chaque nuage sera un membre de votre corps. »

Et l'amitié continue son bonhomme de chemin, même s'il y n'a plus ni aimé ni amant ni ami ni ennemi. Et Cicéron raisonne et résonne : « Existe-t-il une famille si stable, un État si solidement constitué que la haine et les luttes intestines ne puissent les renverser de fond en comble ? On peut juger par-là du bien que fait l'amitié. » Quel bien, je me demande ? Je me pose cette question parce qu'une amitié solidement constituée n'existe pas. Vous croyez que votre amitié est solide, parce que vous vous embrassez tous les jours, à la Russe. Et puis votre ami vous demande si vous ne voulez pas l'embrasser encore plus. Vous lui dites que les embrassades, grâce auxquelles vos corps témoignent un attachement profond, ne peuvent aller trop loin. « Ce serait trop loin », dites-vous. Alors, votre ami vous dit : « D'accord, je n'ai pas le choix. J'aurai soit un autre ami, soit une amie. » Il vous quitte, mais avant de vous quitter il vous dit trente-six méchancetés, comme pour préparer le terrain où son départ pourrait se déployer sans problème et sans limites.

Mon ami devait être habitué à ce genre du départ. En tout cas, il parlait souvent de l'histoire à laquelle il fallait renoncer à tout prix « pour retrouver l'aspect visuel du cosmos ». Les icônes n'existent pas en tant qu'œuvres d'art, cela va sans dire. Elles sont placées là où elles doivent demeurer en accord avec les saisons, la pluie et le beau temps, avec nos humeurs qui règlent leurs humeurs sur les règles des icônes. « Et les icônes sont sans humeurs », disait mon ami.

Et puis une liturgie retentit. Elle retentit au bon moment, au bon endroit. On a l'impression qu'elle ne peut retentir autrement, ailleurs. Ni à une autre heure. Tout est réglé en fonction de cette liturgie et notre opération de sauvetage. Elle retentit et nous nous baignons dans les sons

et leurs vies qui sont aussi éternelles que nous-mêmes. Nous n'oublions pas l'histoire ; nous oublions ce qui nous sépare de cette liturgie-là et peut-être même de cette liturgie-ci. Chaque liturgie a quelque chose d'attirant pour le cœur et même si elle est déplacée, remplacée, elle nous sauve peu à peu, en nous tirant par les cheveux vers le haut, toujours vers le haut. Parfois nous nous plaignons, nous crions : « Chère liturgie, ne nous tire pas si fort, s'il te plaît, sinon nous perdrons tous nos cheveux. » Et la liturgie nous répond en empruntant la mélodie, l'accompagnement et les paroles d'une chanson que les Soviétiques chantaient pendant la deuxième guerre ; les aviateurs surtout.

Plus haut, toujours plus haut, toujours haut.  
Soulève le poids de nos ailes, s'il te plaît.  
Et chaque aile nous chante sans discontinuer  
La tranquillité de nos frontières et bordures.

Il est intéressant de noter qu'à un moment donné, l'aviateur soviétique s'adresse à Dieu.  
(Soulève le poids de nos ailes.)

Mon ami insistait sur l'aspect visuel du monde que je ne vois pas, pour être franc et sincère. J'entends le monde et j'écris, j'écris, j'écris ; mais je ne vois pas le monde ; tandis que mon ami m'a dit un jour : « Tu sais pourquoi nous sommes chrétiens ? Parce que notre saint, notre Vladimir, a été frappé par la beauté de Constantinople. Il n'écoutait pas les paroles : il ne connaissait pas la langue. Il regardait, regardait, regardait. Nous avons perdu l'icône telle quelle et pourtant c'est à travers une icône, à travers la vision du monde, dans tous les sens du terme, que nous voyons Dieu. »

Je tourne une table et il me dit encore quelque chose, mon ami défunt. Je tourne deux tables et j'entends un duo qui me parle de deux univers et même de trois univers, et de plusieurs vies antérieures. Que ferais-je de ces vies sans mon ami ? Il me rabattait le caquet sans arrêt, mais je n'ai plus ce caquet et par conséquent il ne peut plus m'abattre. « Quoi de plus délicieux que d'avoir quelqu'un avec qui l'on ne craint pas de s'entretenir comme avec soi-même. Que deviendrait le plaisir que nous goûtons, quand la fortune nous sourit, s'il ne se trouvait personne pour en jouir autant que nous ! Et quand, au contraire, nous sommes malheureux, nous aurions peine à le supporter sans quelqu'un qui s'en affecte encore plus que nous. » Les amis qui sont fidèles et serviables, vous en trouvez à la pelle en Russie. Quant à vos joies, c'est une autre paire de manches. Je parle de mes succès assez modestes, et mes amis changent de sujet pour parler de leur vie de famille, de leur fils et filles qui gagnent tous les concours. Mais ils

accourent dès que je me trouve au bord d'un infarctus. Notre dernière rencontre, celle où mon ami et moi ont dîné dans un de meilleurs restaurants de Moscou, s'est terminée en beauté. Il suffit que cela arrive une fois, que cette beauté apparaisse une fois dans la vie, pour que tout soit beau. Je lui ai donné un coffret que j'avais enregistré pour Sony Classical en tant que pianiste. Un coffret de six disques. Il le prend, il me dit, « J'écouterai une grande partie du coffret pendant la nuit. »

Je regarde la date du journal que j'ai cité tout à l'heure, avant de m'endormir, *Le Monde*. MARDI 13 JUILLET 2021. Je suis donc actuel, à la page, à l'image d'un monde qui se déroule quelque part.